





VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,
EN
DIVERS PAYS
ELOIGNEZ.

TOME TROISIEME.

Contenant les Voyages de Brobdingnag & des Sevarambes, & la Clef des deux Tomes précédens.



A LA HAYE,
Chez GERARD VANDER POEL.
MDCCXXX.



TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOYAGE DE BROBDINGNAG.

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAP.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP.

CHAP.



TABLE DES CHAPITRES DU VOYAGE DES SEVARAMBES

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

Siens

FIN.



VOYAGES

INTRODUCTION.

NOtre raiſon eſt bien ſouvent une miniſtre complaiſante de nos folies. Nous faiſons les fous dans chaque ſaiſon de la vie. Dans l'Enfance, des jouets & un hochet prennent tout notre temps. Depuis l'âge tendre juſqu'à vingt ans chaque année paroît un ſiecle à l'impatience où nous ſommes de parvenir à l'âge viril. Devenus des hommes, juſqu'à l'âge de quarante ans, nous regardons comme perdues les heures que nous n'avons pas données à une foule de folies, qu'on nomme mal à propos des plaiſirs. Depuis quarante juſqu'à ſoixante, nous concevons

peu à peu du mépris pour la foiblesse de la jeunesse, & nous pensons à la repentance, parce qu'il n'est plus en notre pouvoir de faire les mêmes fautes & d'avoir les mêmes ridicules que nous avions. Enfin si nos jours passent ce terme, nous retombons par dégrez dans une seconde enfance, selon ce vers de *Caton*,

Nam quicumque senex, sensus puerilis in illo est.

Mais en voici assez sur ce lieu commun de Morale.

Je suis surpris au dernier point que les Railleurs veuillent trouver des intentions secretes dans mes relations précédentes, bien que je ne me sois proposé en les écrivant, que de rafraichir ma mémoire, & de considerer encore avec plaisir les dangers sans nombre auxquels la Providence m'a fait échapper.

Il est à craindre pour moi qu'il ne m'arrive quelque chose de semblable au sort du fameux *Christo-*

ple

ple Colomb. Ce qu'il publia d'un nouveau monde lui attira des railleries. Il prouva ce que chacun regardoit comme une vaine chimère. Mais pendant ce temps-là, *Americ Vespuce* lui déroba l'honneur de ſes découvertes, & donna ſon nom à des païs que *Colomb* avoit trouvez le premier. J'ai bien peur encore une fois, qu'il ne m'en arrive autant. Peut-être des gens heureux marcheront ſur mes pas, ils imposeront des noms nouveaux aux régions que j'ai découvertes, & ainſi dépouillé de l'honneur que j'ai merité, le nom de *Gulliver* tombera dans l'oubli.

Il a plû à quelques perſonnes de me chercher querelle ſur mon nom. Mais je puis leur proteſter que c'eſt le même que mes ancêtres ont porté pendant pluſieurs ſiecles. Je ſuis même en état de prouver que divers de mes ayeux ont exercé des emplois conſidérables, & un de mes parens de la

 Prin-

Principauté de *Galles* m'a promis de me dresser ma Généalogie qui remonte un siecle avant le déluge.

Quant à ce qu'on me soupçonne d'être un Politique, c'est une chose qui excite mon dépit, car loin de me mêler de semblables choses, je n'ai jamais lû de nos nouvelles que les avertissemens, jamais je n'ai conversé avec les Nouvellistes qui s'assemblent près de *Saint James*, quoique j'y aie des parens, & même on ne m'a vû en aucune rencontre dans une boutique de Barbier.

Je vais maintenant vous donner une preuve de mon intégrité. Ma voix pouvant l'emporter dans la dernière élection que mes Citoiens firent de leurs députez au Parlement, je la donnai pour rien, quoique le Gentilhomme qui la reçut m'offrit une grosse bourse d'or, sous prétexte d'acheter de moi un poil de la barbe du bon Roi

Roi de *Brobdingnag*, qui me sert de canne, mais en effet pour me témoigner sa reconnoissance sans tomber dans le crime odieux de corruption. Je l'ai refusé de même à ma fille, qui me l'a demandé souvent pour mettre dans sa jupe, en guise de baleine. Je vous dirai plus encore. C'est qu'un de mes amis qui est allé dans les païs étrangers, m'aiant conseillé de le faire voir à quelques curieux, & de le faire passer pour la baguette dont *Balaam* frappa son ânesse, j'ai refusé de le faire, malgré le succés dont il m'assuroit, parce que j'ai trop d'honneur pour en imposer à personne. Voilà quant à ma probité.

Pour ma religion, quoique j'aie de temps en temps quelques scrupules, mon Curé les dissipe aisément, en bûvant bouteille ensemble. Du reste, je vais à l'Eglise deux fois le dimanche, & je n'y manque guères, à moins que mon

 di-

diner ne ſoit retardé par quelque affaire imprêvue, ou que ma chaiſe ne vienne à tomber par malheur. J'ai la même exactitude les jours de fêtes, excepté le *Mécredi des Cendres*. Auſſi c'eſt une grande raiſon pour moi de ne point fréquenter les Parens que j'ai autour de la Cour, de peur que je ne fois forcé à prendre quelque emploi, & à aller une fois à l'Egliſe pour avoir une place, * après quoi les affaires de mon poſte m'occuperoient tellement que je n'aurois plus le loiſir d'y retourner d'avantage.

Au reſte, j'avois écrit en *François* les voiages qui ſuivent, dans le deſſein de les publer à *Paris*. Mais la perte que j'ai faite d'une partie de mes biens au *Miſſiſipi*, m'a donné tant de dégout pour cet-

* Il fait alluſion à ceux qui pour obtenir des emplois, vont dans les Egliſes *Anglicanes*, afin de paſſer pour membres de la *Haute Egliſe*.

cette nation, que j'ai traduit mon ouvrage dans notre langue maternelle à mes heures de loisir. J'en aurois confié la copie à mon amie Monsieur *Simpson*, éditeur des volumes précédens, si j'avois eu la commodité de le voir. Mais il m'évite, peut-être parce qu'il me croit fâché contre lui, à cause de l'omission de plusieurs articles importans. Néanmoins je lui pardonne de bon cœur, bien que ces volumes auroient grossi considérablement, s'il avoit imprimé ma route, & laissé un bon nombre de termes marins, qui ne peuvent être entendus que par les gens du métier, gens pour lesquels j'ai une veneration extrême. Il est vrai pourtant que si j'avois eu connoissance de l'impression & de la publication de ces livres, j'aurois fait autant de bruit pour conserver ces endroits, qu'un jeune auteur en fait à son coup d'essai contre des acteurs habiles & experimentez, qui lui

 prou-

prouvent qu'il faut retrancher quelques diſcours dans ſa Tragedie, car enfin, je dois l'avouer, tout pere eſt amoureux de ſes enfans. Mais c'eſt une choſe faite, & il s'agit à préſent d'un autre voiage.

Je trouve dans la penultieme page de mon dernier volume que j'ai permis à ma femme de ſe mettre à table avec moi. Mais je me dégoutai bientôt de ſa compagnie, & je me repentis de ma bonté, tant mon averſion pour elle augmentoit de jour en jour.

Il n'en étoit pas ainſi de mes deux camarades d'Ecurie. Mon reſpect pour eux augmentoit à chaque moment, & je ne goutois jamais plus de plaiſir que dans leur converſation, car à force de travail & de temps, je leur avois apris la langue des *Houyhnhnms.* Je remarquai d'abord dans mon *Alezan* qui étoit l'ainé un génie prodigieux, & on s'appercevoit ſans peine combien ils abhorroient la

la race méprisable des *Yahoobs*. Sans doute quelques personnes penseront que j'avois pris là sur moi une tâche bien difficile. Mais il n'y a qu'à jetter les yeux sur le *jeune Sauvage* *. Il prononce déja quelques monosyllabes d'une manière fort intelligible, & ses infatigables gouverneurs espèrent qu'ils le rendront propre à soutenir une conversation, de sorte qu'on pourra en apprendre les secrêts de sa vie.

Quoiqu'il en soit, je ne m'entretenois guères avec mes deux camarades, que je ne me rappellasse ces beaux vers de *Mithridate* Roi de *Pont*. †

Voiez dans les plaines fleuries
Ce Cheval genereux errer paisiblement.
Tantôt il paît l'email de nos belles prairies.

Et

* Il a été trouvé en *Allemagne* dans un bois, & conduit à *Londres*.

† Tragédie *Angloise*.

Et tantôt un ruiſſeau qui coule lentement
Entre des rives toûjours vertes
Semble offrir à ſa ſoif le criſtal de ſes eaux.
Les plaiſirs de l'Amour s'achêtent par les maux.
Mais pour lui des faveurs offertes
Préviennent toûjours ſes déſirs.
Cheval, heureux cheval, que tu ſens de plaiſirs!
L'homme orgueilleux en toi n'apperçoit qu'une brute.
En lui tu n'apperçois qu'un animal en bute
A l'erreur, au crime, au chagrin,
Et qui ſe flatte encore du nom de ſouverain.

J'avois nommé mon Aleſan *Lmnſrimpnmo*, qui en *Houyhnhnm* ſignifie *entiere perfection*, & j'avois donné à mon Bay le nom de *Trtpmpſnic*, que je traduis *Lumiere de la Raiſon.* Ciel! Quelle étoit ma douleur quand je voiois ſix de ces nobles animaux trainer dans un caroſſe doré un ridicule *Yahooh*! Je croi que cette vue m'auroit mis hors de moi même, ſi d'un autre côté je n'avois vû deux autres robuſtes *Yahoohs* porter un animal de leur eſpèce dans une chaiſe. Auſſi je dois a-

vouer que je me ſuis toûjours ſervi de cette derniere voiture, tant par haine, que pour vanger en partie les généreux *Houyhnhnms* du traîtement ignominieux qu'on leur fait eſſuier.

Une choſe redoubla encore ma conſidération pour mes deux amis. Un inſolent de la famille de ma femme, me rencontra par hazard, & me fit des reproches pleins de hauteur ſur la conduite que je tenois avec ſa ſœur, voulant dire celle que j'avois appellée ma femme auparavant. Je tâchai de l'éviter, mais inutilement, car il me ſaiſit par le bras, & me força de l'écouter. Il eſt difficile de concevoir ce que je ſentis à cet odieux attachement. Oui, je crois que je ſerois tombé en foibleſſe, car depuis mon dernier voiage, je n'avois parlé à aucun *Yahooh*, qu'en mettant entre nous deux un eſpace de la longueur de ma canne. Mais par un effet de mon heureu-

ſe étoile, un vigoureux *Houyhnhnm*, qui avoit rompu ſes indignes liens, s'enfuit dans la ruë, en prononçant ce mot amiable *Hnhms*, qui dans leur langue veut dire liberté, & en même temps il courut contre l'odieux perſonnage qui me retenoit, & le jetta contre le pavé avec tant de force, qu'il ne put ſe relever ſans ſecours. Je me réjouis de ce ſecours inattendu, je laiſſai mon perſécuteur a terre, & je courus chez moi, plein de reconnoiſſance pour le ſervice qu'on venoit de me rendre.

La premiere choſe que je fis à mon retour fut d'aller raconter cette avanture à mes Compagnons. Mais quelle fut ma ſurpriſe de trouver *Trtympſhic* en pleurs! Ce ſpectacle me confondit, & je fus quelque temps ſans pouvoir engager mon ami à me découvrir le ſujet de ſes larmes. A la fin, il me dit en ſanglotant, & en laiſſant couler ſes pleurs le long de ſes

aimables joues, qu'un insolent Palfrenier avoit monté mon Alezan, & l'avoit mené à l'abbreuvoir avec un licol, au lieu de lui apporter de l'eau dans un chaudron destiné pour cet usage, comme je l'avois ordonné.

La grandeur de ce crime me mit hors de moi, sur tout quand je vis l'effet qu'il avoit produit sur *Lmnsrimpnmo*, qui paroissoit inconsolable. Je leur demandai pourquoi ils l'avoient souffert? Leur réponse fut qu'ils avoient ignoré comment on prendroit leur résistance. Sur le champ, j'appellai ce misérable valet, je lui jettai ses gages, & je lui commandai de sortir dans le moment même. Il me répondit qu'il n'en feroit rien que le temps ne fut venu pour trouver une autre condition. Je repliquai, il repliqua. Enfin il se jetta sur moi, me prit à la gorge, me renversa, & je crois qu'il m'auroit tué, si mon ami *Lmnsrimpn-*

mo ne l'avoit ſalué d'un coup de pied qui le jetta ſur le carreau avec deux côtes rompues. Le fripon s'en alla là deſſus, avec bien de la peine, & en me maudiſſant moi & mon cher libérateur.

J'étois bien embarraſſé ſur le chois d'un autre Palfrenier, & j'avois dans la penſée de faire cette fonction moi-même. Mais mes deux Compagnons refuſèrent d'y conſentir. Je leur louai donc dès le même jour un autre valet à mon gré, & je fis avec lui un accord par écrit, afin d'éviter tout déſordre. Il ſe conduiſit ſi bien pendant quelque temps, que je me croiois le plus heureux des hommes, car il ſembloit avoir autant d'amitié pour mes compagnons que pour moi même, bien qu'il n'eut pas ces notions rafinées que j'avois de leur eſprit & de leur langage. Cependant il étoit le ſeul *Yahooh* que je pouvois ſoufrir qui me ſervit, car pauvres créatures que nous ſommes,

mes, nous ne pouvons guères faire de choses seuls, & il se passe même plusieurs années après notre naissance, que nous ne saurions nous aider en rien, tandis que les excellens *Houyhnhnms* à peine entrez dans le monde, ont déja l'usage de leurs facultez, & n'ont besoin d'aucun secours, ce qui seul suffit pour montrer combien leur espèce l'emporte sur la nôtre.

Ma famille *Yahooh* me déplaisoit d'avantage chaque jour & chaque action qu'ils faisoient me tiroit les larmes des yeux, en me faisant ressouvenir des conversations délicieuses & sublimes que j'avois eues avec les *Houyhnhnms*.

J'avois souvent déclaré à mes compagnons, que je voudrois bien essuier encore les fatigues d'un voiage par mer, dans la charmante esperance de revoir cette contrée où habitoient leurs semblables. Cependant j'aurois renoncé à ce dessein, s'ils n'avoient pas voulu m'ac-

m'accompagner, car jamais je n'aurois osé faire cette entreprise sans eux, assuré comme je l'étois, & de leur amitié, & des maux qu'ils auroient à souffrir durant mon absence. Par bonheur je leur trouvai autant d'empressement pour ce voiage que j'en avois moi-même. L'esperance de la liberté étoit pour eux une raison bien forte, quoiqu'ils ne manquassent de rien avec moi.

Une affaire domestique fortifia ma résolution. *Lmnsrimpnmo* me découvrit qu'il y avoit une liaison criminelle entre ma femme & le Palfrenier, & que l'Ecurie étoit le lieu de leurs rendez-vous. Cette nouvelle m'embarassa d'abord un peu, mais je fis réflexion ensuite que je pensois comme un *Yahoob*, & je résolus d'oublier cette indignité. Seulement, cette découverte me fit hâter l'exécution de mes desseins, & j'allai le même jour chez plusieurs Marchands, pour

pour leur déclarer que j'étois prêt de faire un voiage à la *Chine*, ou en quelque endroit des *Indes Orientales*. Mais j'eus la mortification de ne rencontrer aucun encouragement, parce qu'il couroit un bruit parmi eux que j'avois perdu l'esprit. J'eus recours à mon ami Monsieur *Simpson*, le seul *Yahoob* avec qui j'eusse quelque relation, & il fit des efforts inutiles pour dissiper ces soupçons.

Ce mauvais succès me causa une maladie, dont je serois mort, si je n'avois eu le bonheur de recouvrer ma santé sans le secours des medecins. Il est vrai que j'ordonnai à mon valet de me préparer une medecine dans la même corne qu'il avoit achetée pour mes compagnons. Mais lorsqu'il me l'eut apportée, & tandis que j'ouvrois la bouche pour boire, il la laissa tomber, & s'enfuit en criant, *Oui, je suis convaincu à present de la folie de mon Maître*, après

quoi

quoi il alla conter l'hiſtoire à tout le voiſinage *Yahooh.*

Lorſque j'eus repris mes forces, j'allai rendre ma premiere viſite à mes deux Camarades, qui furent ravis de me voir. Ils me dirent qu'ils n'avoient reçû aucun mauvais traitement du Palfrenier, ce qui me fit un plaiſir extrême. Nous nous plaignimes enſemble du malheur de notre entrepriſe, & je relevai leur courage en leur apprenant que j'étois réſolu de faire un voiage à *Oſtende*, & de chercher du ſervice chez *l'Empereur.* En effet, dès le lendemain, je fis marché pour une place, & je ne revins que tard au logis.

Comme je traverſois le Jardin, j'entendis la voix de ma femme & de deux ou trois autres, dont la converſation paroiſſoit fort échauffée. Bien que la conduite de ma femme ne m'inquiétat plus du tout, j'éprouvai néanmoins qu'il y avoit encore du *Yahooh* dans mon ame, &

& j'eus la curioſité d'écouter. Ma femme diſoit à quelcun, *Je ne ſais perſonne qui garde des foux chez ſoi. Ce ſera mon affaire*, répondit l'autre voix. *Le plûtôt eſt le meilleur, car qui ſait ſi dans un de ſes accès il ne vous feroit pas de mal. Vous avez bien raiſon*, dit ma digne épouſe. *Mais ſi nous ne pouvons finir cette affaire demain, du moins que mes chevaux ſoient vendus. J'ai un vrai chagrin de ne m'en être pas défaite il y a long-temps, car il ne veut pas que perſonne les monte, & il fait de grands frais pour leur entretien.* Quels termes peuvent exprimer l'horreur dont je fus ſaiſi à ce diſcours! Mes cheveux ſe dreſſèrent ſur ma tête comme ſi j'avois vû un ſpectre, mes membres trembloient, tout mon extérieur temoignoit ma ſituation étonnante. Je courus à l'Ecurie, dès que j'eus aſſez de forces pour le faire, je me couchai à terre au mi-

milieu de mes deux Compagnons, je ne pouvois rien dire, tant mon cœur étoit ſerré. Mes deux amis paroiſſoient prendre part à mon affliction, & nous mêlions nos larmes enſemble. Nous fumes interrompus dans cette ſcene muette par l'entrée du Palfrenier, qui nous dit en ſoupirant qu'il étoit prés de mourir de chagrin, quand il ſongeoit à ſa ſéparation d'avec *Jack* & *Dick*, c'étoit ainſi qu'il nommoit mes deux Compagnons, dont il avoit appris qu'on ſe déferoit le lendemain. Oui? dis-je: je ſais qu'on l'a réſolu; mais on aura ma vie plûtôt que mon conſentement, & je les mettrai à couvert dès cette nuit. Je voudrois que ce fût déja une choſe faite, répondit le bon Palfrenier. Elle le ſera bientôt, lui dis je. Conduis les à une telle auberge, & je vous ſuivrai pour donner les ordres néceſſaires. Tandis qu'il ſe préparoit à m'obéïr, je racontai ce

ce qui ſe paſſoit à mes Compagnons, qui eurent bien de la peine à me comprendre, parce qu'il n'y a point de mots dans la langue *Houyhnhnm*, pour ſignifier *achat* ou *vente*. La crainte d'être réduits en eſclavage fit ſur eux une forte impreſſion. Mais je les remis en leur diſant que rien de ſemblable n'arriveroit pendant ma vie. Le Palfrenier étant venu ſur ces entrefaites, je pris une chaiſe à porteurs, devant laquelle je le mis avec mes deux amis, & nous allames à une auberge, où je pris une écurie qui ne pouvoit ſervir qu'à mes deux chevaux, auprès deſquels le Palfrenier demeura par mon ordre juſqu'au lendemain. Je retournai enſuite chez moi, & je paſſai la nuit entiere à faire les préparatifs de mon voiage. Le matin, ma femme fut bien ſurpriſe de voir tant de coffres & de boëtes, & elle me demanda avec précipitation où j'allois avec cet équipage?

page ? Je lui dis que mon deſſein étoit d'aller dans la Comté de *Northampton*, pour un mois ou deux, & je la priai de ne m'en pas demander d'avantage. Comme j'avois fait pluſieurs fois ce voiage l'été précédent, elle n'eut pas de peine à me croire. Ainſi je conduiſis tranquillement mon bagage à l'auberge, de peur qu'on ne m'épiat ſi j'allois du côté de l'eau, & qu'on ne mit obſtacle à mon voiage. Tout réuſſit ſelon mes ſouhaits. Je m'embarquai le lendemain avec mes deux Compagnons, aprés avoir écarté le Palfrenier ſous prétexte d'une Commiſſion. J'avouë que j'eus quelque regret en le quittant, à cauſe de l'affection avec laquelle il s'acquitoit de ſon devoir. Mais je ſavois bien qu'il n'auroit pas voulu être de notre voiage, & c'eſt pourquoi je ne lui en fis point confidence.

VOYAGES

SECOND VOYAGE DE BROBDINGNAG.

CHAPITRE I.

L'Auteur s'embarque pour Ostende, *où il est fait Capitaine du* Dragon d'or. *Il met à la voile, arrive à* Teneriffe, & *continue sa route jusqu'a* San Salvador, *où huit hommes de son équipage s'enfuient avec sa chaloupe. Le Gouverneur refuse d'en faire faire perquisition. Il part de cette ville, & aborde sur les côtes de* Brobdingnag.

LE 1. *Decembre* 1720. nous partimes de *Limehouse* à bord des deux Frères commandez par le Capitaine *Smithes*, & nous ar-

arrivames à *Ostende*, le jour de *Noel*, ſans avoir couru le moindre riſque.

J'y trouvai pluſieurs Officiers marins de ma connoiſſance qui m'offrirent leurs ſervices, & à la fin j'accordai avec Meſſieurs *Grant* & *Willis*, Marchands *Anglois Catholiques*.

Le 1. *Avril* 1721. je me rendis à bord du *Dragon d'or*, en qualité de Commandant, & nous fimes voile pour le *Japon* & pour la *Chine*. Mes deux Compagnons étoient ſoignez autant qu'il étoit poſſible, & ils parurent ſatisfaits de leur voiage, excepté les trois premiers jours qu'ils ſouffrirent beaucoup du mal de mer.

Le 23. nous paſſames à la vue du *Pic de Teneriffe*, par un vent de *Sudſudoueſt*, à environ quatorze lieues de terre, ſelon mes obſervations. Le jour ſuivant, nous jettames l'ancre ſur le ſoir dans le port d'*Oratava*, & nous ſaluames la ville de ſept coups de Canon, à quoi on répondit par cinq autres. Il eſt inutile de décrire une place auſſi connue de tout le monde qu'eſt celle là.

Au bout de huit jours pendant leſquels l'Equipage prit des rafraichiſſemens, nous mimes à la voile pour la côte

côte de *Brésil*, en compagnie de deux Navires *Anglois* & d'un vaisseau *Hollandois*. Nous apperçumes pendant la nuit une lumiere qui nous parut venir d'un navire, & nous découvrimes à la pointe du jour un Corsaire *Algerin*, qui bordoit le bâtiment *Hollandois*, & qui le prit. Nous voulumes aller à son secours, mais nous ne pumes à cause du grand calme, de sorte que le Corsaire toua sa prise, & se sauva en faisant force de rames.

Cependant quelques uns de mes gens étoient mécontes des ordres que j'avois donnez pour secourir le *Hollandois*. Ils me dirent d'un air qui marquoit leur ressentiment, qu'ils ne se mêloient pas des affaires des *Hollandois*; que ceux de cette nation n'auroient pas voulu mettre une voile de plus pour nous secourir, si nous nous étions trouvez dans la même situation. Ils ajoutoient tous que nous n'étions pas en état de nous battre, aiant à faire un voiage aussi long. Ils avoient raison, & je n'en avois agi de la sorte, que pour donner à mes gens bonne opinion de mon courage. Je leur dis donc que ce que j'en avois fait étoit par humanité,

mais qu'à l'avenir rien ne ſe décideroit que dans le Conſeil de guerre. J'écrivis en même temps les noms des perſonnes qui y ſeroient appellées, & je les donnai à l'équipage, qui me les rendit, approuva ce qui j'avois écrit, & me demande pardon de ce qui s'étoit paſſé.

Je fus charmé de leur avoir fait plaiſir, parce que je me rappellois ſouvent ce qui m'étoit arrivé dans un de mes précédens voiages. Notre navigation fut heureuſe juſqu'à *San Salvador*, où huit matelots déſertèrent avec la chaloupe. J'eus beau prier le Gouverneur qu'il me permit de les chercher. Il me le refuſa, en diſant que c'étoit la coutume des *Eſpagnols* de protéger quiconque cherchoit un azile chez eux.

Je me mis alors à chercher les moiens de faire réüſſir mon entrepriſe, car j'étois bien aſſuré que mes gens ne me laiſſeroient jamais aborder à l'Iſle des *Houyhnhnms*, ſi j'avois le bonheur de la trouver.

D'un autre côte, j'étois bien fâché de ne pouvoir m'entretenir avec mes deus amis, comme à l'ordinaire, parce que mes affaires ne me le permettoient nullement.

Ce

Ce n'eſt pas encore tout. Je ſavois bien que le païs des *Houyhnhnms* étoit entre 43. & 46. dégrez de *latitude meridionale* dans la mer des *Indes*. Mais ce n'étoit point là la route de la *Chine*.

Cependant je ſondai quelques uns des Officiers, & je leur dis comme par maniere de converſation, que j'avois été autrefois dans une Iſle de telle latitude, où il y avoit des mines d'or, telles qu'on ne voioit rien de ſemblable dans le reſte de l'Univers. Je ne découvris pourtant point quels étoient les habitans de ce païs. Je leur dis ſeulement que c'étoit des *Indiens* paiſibles, qui aimoient le commerce, & malgré mon horreur pour le menſonge, je leur forgeai une hiſtoire revêtue de tant d'apparences vraiſemblables, qu'ils y ajoutèrent foi, de ſorte qu'ils s'offrirent à en faire part à l'équipage, ce qui fut exécuté dès le même jour, & approuvé d'un commun accord. Nous dirigeames donc notre courſe vers cette latitude, & nous ne rencontrames rien d'extraordinaire, qu'après avoir paſſé *Madagaſcar*, qui eſt marqué dans quelques unes de nos cartes ſous le nom de Saint *Laurent*.

A la vue de cette Isle nous découvrimes plusieurs pieces d'un vaisseau brisé, & nous remarquames qu'il étoit *Anglois*, au Lion brisé qui avoit été à son avant. Après avoir fait deux lieues, nous apperçumes une chaloupe, qui nous faisoit divers signaux, pour implorer notre assistance. Nous y fumes bientôt. Nous primes les hommes sur notre bord. Ils étoient dans un état déplorable. Il y avoit six jours qu'ils n'avoient rien mangé, & une demie heure avant de nous voir, ils avoient tirê au sort à qui seroit tué le premier. Le miserable comdamné à servir de nourriture à ses compagnons mourans avoit demandé une heure pour se préparer à une autre vie. Par bonheur, ils nous apperçurent, avant que le temps fut expiré. Leur vaisseau s'appelloit la *Fidele Anne*, commandé par le Capitaine *Smedley* pour un négociant particulier, & en revenant de la *Chine*, ils avoient échoué sur une Isle déserte à trente lieues de *Madagascar*. Le Capitaine & environ trente hommes avoient été noiez. C'est ce que ces pauvres gens m'apprirent, deux ou trois jours après, lors qu'ils se furent un peu remis.

Le

Le 2. *Juin* entre neuf & dix heures du ſoir, il s'éleva une tempête, que quelques Mariniers expérimentez nous aſſurèrent devoir être longue & violente, parce qu'on avoit vû le feu *Saint Elme* en pluſieurs endroits de notre vaiſſeau. Elle venoit du *Nordoueſt*, & elle continua avec la même violence vingt deux jours de ſuite, de ſorte que nous fumes obligez de ferler nos voiles, ſi ce n'eſt que de temps en temps nous faiſions ſervir celle de miſaine.

Le 23. *Juin*, la tempête fut moins violente, & le 24. nous mimes nos voiles de perroquet.

Le 25. le temps étant fort calme, nous raccommodames notre ſtribord, qui avoit été endommage pendant la tempête par le frottement continuel de notre ancre, ce que je m'imagine qui avoit duré pluſieurs jours avant que nous nous en apperçuſſions.

Ce jour là, nous tirames vers l'*Oueſt* dans la penſée que nous avions avancé trop vers le *nord*.

Le 28. un Mouſſe nous cria du haut du grand mât, *Terre*, *Terre*. Comme nous ne nous y attendions pas, notre ſurpriſe fut extrême. Cependant nous

avançames vers la côte avec un vent de *fudfudoueft*. Je crus alors bonnement que c'étoit l'Ifle des *Houyhnhnms*, & je ne pus m'empêcher d'en aller informer mes Compagnons, qui en marquèrent beaucoup de joie, parce que les fatigues de la mer avoient fort altéré leur fanté, & qu'ils avoient eu befoin de tout ce qu'ils avoient de Philofophie pour ne pas perdre patience.

Plus j'approchois de la côte, plus je me confirmois dans mon opinion. Néanmoins je ne dis ma penfée à perfonne, & qui que ce foit de l'équipage ne pouvoit dire en quel parage nous étions.

Nous jettames l'ancre dans un havre excellent, où nous avions cinquante pieds d'eau, & je ne doutai plus que nous ne fuffions dans la terre que j'avois tant fouhaitée. Notre equipage n'ofoit fe hazarder à terre. Mais j'ordonnai qu'on fit partir la chaloupe qui étoit reftée aux gens de la *Fidele Anne*, & qui me vint fort à propos, parce que nous avions perdu la nôtre, comme je l'ai déja dit. J'y embarquai mes deux amis avec bien de la peine, & je m'y mis avec huit matelots, aprés avoir dit

dit à l'équipage que je reviendrois dans deux jours.

Nous fimes environ deux lieues sur la riviere, sans voir, ni *Houyhnhnms*, ni *Yahoob*, ni qui que ce soit. Je songeai alors avec douleur que peut être je m'étois mépris. Cependant je résolus de prendre terre dans le premier endroit convenable, ce que je fis à environ une demie lieue plus loin, après avoir exhorté tout bas mes deux camarades à prendre patience, jusqu'à ce que nous eussions observé le païs.



CHAPITRE. II.

La mort infortunée de Lmnſrimpnmo *&* *de* Trtnmpſnic. *L'Auteur & les gens de la Chaloupe ſont portez à* Lorbrulgrud. *Eſtime que le Roi & la Reine lui temoignent. Sa fuite avec ſes Compagnons. Tempête Violente. Vaiſſeau* Hollandois *qui enfonce. L'Equipagè ſe ſauve à bord du* Dragon d'or, *qui eſt jetté ſur une côte inconnue.*

LOrſque nous eumes mis pied à terre, nous nous promenames de tout côte, ſans appercevoir aucun veſtige ni d'homme ni de bête, de ſorte ue nous reſolumes d'un commun conſentement de regagner notre chaloupe, & de retourner à bord, dans le deſſein de croiſer autour de cette Iſle, juſqu'à ce que nous rencontraſſions une meilleure place pour y aborder. Mais nous eu-

eumes la mortification de trouver la mer basse, & notre chaloupe à sec. Ainsi il fallut faire de nécessité vertu, & attendre avec patience que la marée remontât. Pendant ce temps-là, nos gens se firent une espèce de parasol avec leurs voiles & leurs rames, à cause de la chaleur extréme du soleil, & moi j'allai faire un tour dans les terres avec mes deux camarades. Nous n'avions pas été bien loin, que nous apperçumes quelque chose d'une hauteur prodigieuse, que je reconnus bientôt pour un *Brobdingnagien*. Dès que mes deux Compagnons le virent, la fraieur étouffa leur raison, & ils prirent la fuite. Mais plût à Dieu que j'eusse été aveugle pour ne pas voir la mort de deux amis si parfaits! Tandis qu'ils couroient de toute leur force, deux faucons du païs s'àbbatirent en même temps sur eux, les prirent dans leurs serres, & s'envolerent avec leur proie. Ce spectacle m'accabla de douleur, & je tombai évanoui. Lorsque je revins à moi, je me vis dans la main de ce *Brobdingnagien*, qui bien qu'un pauvre pêcheur, m'avoit pourtant vu à la cour de *Lorbrulgrud*, & étoit charmé de me re-

trouver après une absence de tant de tems.

J'étois inconsolable de la perte de mes compagnons, & le bon *Brobdingnagien* me consoloit avec tant de douceur & de bon sens, que je ne pouvois assez l'admirer. Je lui dis en quel état j'avois laissé mes matelots, & d'abord il courut du côte de la mer. Dès que l'équipage le vit, chacun se hâta de se jetter dans la chaloupe, mais la fuite ne leur servit de rien, car le *Brobdingnagien* les enleva eux, la chaloupe & tout, les emporta sous son bras, & les mit doucement à terre. Je les encourageai autant que mon état pouvoit me le permettre, & peu à peu ils parurent revenir à eux mêmes.

Le *Brobdingnagien* nous porta chez lui, & nous donna une cuisse d'alouette pour notre souper. Il nous fit ensuite un bon lit dans le berceau d'un de ses enfans, & mes matelots dormirent avec beaucoup de tranquillité. Pour moi, le chagrin me tenoit éveillé, & ce fut un bonheur pour quelcun de leur bande, car à la pointe du jour, j'apperçus une mouche sur le bord du berceau qui s'apprêtoit à faire une mechant coup, mais je lui jettai mon soulier avec

tant

tant de force que je la renversai, de sorte que nous évitâmes ce danger. Par malheur, *George Plummer*, un de mes matelots, n'étoit pas aussi éveillé que moi. Le pauvre homme étoit couché sur le bord du berceau. Aiant besoin du pot de chambre, qui étoit le dé à coudre de notre bonne hôtesse, & avançant trop le corps pour le prendre, encore à moitié endormi, il tomba de dessus son lit à terre avec tant de violence, qu'il demeura comme mort, car du haut du berceau jusqu'au plancher, il y avoit au moins quatre verges. Je l'entendis tomber, mais je ne pus lui donner de secours. Mes compagnons que je reveillai ne pouvoient faire d'avantage pour lui, & il falloit nous contenter de le regarder & de le plaindre. Enfin le *Brobdingnagien* se leva & nous aida. Je saignai d'abord *Plummer*, qui en une heure de temps reprit ses esprits, quoique moulu & brisé de sa chute. Notre hôte affligé de cet accident, me dit que nous ne courrions plus ce risque à l'avenir; qu'il nous meneroit ce jour même à la Cour: que nous n'en étions qu'à quatorze *strums*, qui sont environ cent cinquante milles d'*Angleterre*.

En même temps, il prit un de ses vieux souliers, & le remplit de duvet de chardon, qui chez eux a presque la beauté & la douceur de notre coton. C'est là que fut mis le pauvre *Plummer*. Il se plaignoit souvent de la mauvaise odeur qui s'exhaloit de son appartement. Mais il n'y avoit point de remede.

Dès que nous eumes fortifié notre estomac avec les restes du souper, notre hôte nous mit sous son bras avec notre bateau, & prit *Plummer* dans sa main. Je lui demandai en chemin ce que *Glumdalclitch* étoit devenue, & si on savoit comment j'avois disparu. Il me répondit que *Glumdalclitch* étoit en prison depuis mon absence, quoique tout le monde fut convaincu que ma perte l'affligeoit plus que la perte de sa liberté. Que quant au Roi & à la Reine, ils avoient été au désespoir, & que la Cour avoit porté le deuil pendant huit jours. Que la Reine parloit encore de moi avec une tendresse extraordinaire. J'ai même oui dire, continua-t'il, qu'elle a conçu tant de haine pour le singe qui vous enleva au haut du palais, qu'elle a imposé pour toute condition à une

de ſes filles d'honneur, de ne l'apporter jamais en ſa préſence.

C'eſt ainſi que nous nous entretenions en marchant, & je remarquois avec beaucoup de ſatisfaction que je n'avois point oublié la langue de *Brobdingnag*. Je commençois peu à peu à oublier mes deux infortunez amis, ce qui eſt une preuve convaincanta que je n'étois encore qu'un pauvre *Yahooh*. Nous étions environ à mi-chemin, lorſque *Plummer* me fit ſigne qu'il vouloit me parler, & il m'a même dit depuis qu'il m'appella. Mais je ne l'entendis point, parce que ſa voix étoit foible, & qu'il y avoit une grande diſtance entre nous. En effet, notre hôte avoit la chaloupe ſur ſes épaules, & j'étois près de ſa tête, pour cauſer d'autant mieux avec lui. On peut juger ſi dans cet éloignement je pouvois entendre *Plummer*. Nous & notre hôte ne ſaurions être mieux comparez qu'à un Poulaillier qui porte une douzaine de perdrix ſur ſon dos, & qui en a une ou deux à la main.

Je dis à notre Porteur que je ſouhaitois parler au Malade qui étoit dans ſon ſoulier. Là-deſſus, s'imaginant que nous avions tous quelque choſe à communi-

muniquer à ce pauvre homme, il prit la chaloupe de dessus ses épaules, mit un genou à terre, & approcha ses deux mains l'une de l'autre. *Plummer* me dit alors qu'il ne pouvoit plus respirer, & que la chaleur de la main de notre hôte l'étouffoit. Il me demanda ensuite une prise de tabac. Je priai d'abord le *Brobdingnagien* de mettre *Plummer* dans notre chaloupe, afin qu'il put prendre l'air, & le bon homme y consentit, mais il me demanda auparavant quelle drogue j'avois donnée à mon compagnon. Dès que je le lui eus expliqué, il me parut qu'il auroit bien souhaité en avoir; mais qu'il n'osoit m'en dérober. Il avoit eu tant d'honnêtetez pour nous que je jugeai à propos de lui faire ce plaisir. Ainsi comme ses doigts étoient trop gros pour entrer dans ma tabatiere, je la renversai toute sur un de ses ongles, qu'il porta à son nez, comme il m'avoit vu faire. Mais quoique ce ne fut pour lui que comme trois grains seroient pour nous, il ne laissa pas d'éternuer avec tant de force, que nous pensames en devenir sourds. Ce ne fut pas encore le pire. Comme son nez étoit sur notre chaloupe, il s'é-

leva

leva de ſes narines un tel orage, que l'au couloit le long de nos joues, & qu'un certain *David Mackenſie*, *Ecoſſois*, tomba à terre, où il ſe caſſa la tête contre un caillou. Notre hôte fut le premier qui s'apperçut de cet accident, & il en témoigna autant d'affliction que nous mêmes. Il nous pria de n'en point parler à la Cour, & je le fis promettre à tous, quoique cette précaution fut aſſez inutile, puiſque j'étois le ſeul qui ſçût la langue du Roiaume. Eh bien, dit-il, puiſque vous m'avez donné votre parole, je le prendrai. Il entendoit le pauvre *Mackenſie*, qu'il mit en effet dans l'étui à aiguilles de ſa femme, qui étoit par hazard dans ſa poche. Nous n'en fumes pas quitte pour ce malheur. Le *Brobdingnagien* aiant éternué de nouveau, il lâcha un vent qui partit avec autant de bruit qu'un coup de canon, ſans nous faire pourtant de mal. Mais en recompenſe l'odeur infecte, qui montoit juſqu'à notre bateau, qu'il avoit remis ſur ſon épaule, penſa nous faire mourir tous. Par bonheur, un Matelot *Hollandois* qui la ſupportoit mieux que les autres, s'aviſa de lui toucher le nez avec une de nos rames, pour lui

lui faire signe de nous mettre à terre; car autrement la puanteur m'auroit étouffé, & je n'avois déja plus la force de parler. Le bon homme remarqua sans peine notre desordre, mais il n'en savoit point la cause, & je ne jugeai pas qu'il convint de la lui apprendre. Je lui dis seulement que l'ardeur du soliel nous incommodoit. En même temps, il défit la gance de son bonnet, ce qui donna le temps à l'odeur de se dissiper, & le rebord du bonnet nous servit d'un excellent parasol contre le soleil, qui commençoit en effet à devenir insupportable. Je le priai ensuite de s'arrêter dans quelque village près de la capitale, jusqu'à ce que le jour commençât à tomber, afin qu'on ne nous vit pas entrer. Il me répondit que c'étoit son dessein, & qu'il trouveroit aisément le moien de nous dérober à la vue des furieux.

Enfin nous arrivames à la dinée dans une auberge, & on nous mit tous sur une table dans notre chaloupe. Une nouvelle disgrace nous attendoit en cet endroit. Un matelot *Hollandois* aiant besoin d'aller aux Commoditez, & voulant décendre, tomba dans une assiete

ſiete pleine de vinaigre. S'il n'avoit pas été auſſi bon nageur, il eſt certain qu'il ſe ſeroit noié, car bien qu'il n'en eut point par deſſus la tête, le fond étoit fort gliſſant, de ſorte qu'il ne pouvoit ſe tenir ſur ſes pieds. Néanmoins il fit tant à force de bras, qu'il arriva au bord de la ſauciere, d'où il décendit avec bien de la peine ſur la table.

Il n'y auroit pas eu le moindre danger, ſi notre hôte avoit eté dans la chambre. Mais il étoit allé à la Cuiſine commander le diner, & il nous avoit enfermez à clef, de peur qu'on ne nous vit. Il appréhendoit même tellement que la nouvelle de notre arrivée ne fut à la Cour avant nous, qu'il nous avoit cachez ſous la baſque de ſon juſtau-corps en entrant dans l'hotellerie, bien que la maitreſſe du logis fut parente de ſa femme.

Après le diner, nous continuames notre route, & nous commençames vers le ſoir à découvrir la ville, ce qui fut cauſe qu'il nous remit ſous ſa baſque, comme il avoit coutume de faire, quand nous rencontrions des paſſans.

Nous arrivames de la ſorte juſqu'au Palais ſans être vus. Le Portier fit quel-

quelque ſcrupule d'admettre notre hôte, ce qui l'obligea de prendre ſon homme dans un coin, & de lui montrer ce qu'il avoit ſous ſon habit. C'étoit le même domeſtique, que j'avois vu dans cette fonction, du temps que j'étois à la Cour, car les *Brobdingnagiens* ne ſe défont guères de leurs gens, à moins qu'ils ne ſoient convaincus de friponnerie, ce qui n'arrive que bien rarement. Auſſi il me reconnut d'abord, malgré mon changement d'habit, & d'abord il courut aux appartemens annoncer cette agréable nouvelle. Au mêne inſtant, le bon Roi & la Princeſſe ſon épouſe ſe levèrent de table, & donnèrent ordre avec empreſſement qu'on m'apportât en leur préſence.

Je remarquai bientôt à leurs geſtes le plaiſir que mon retour faiſoit à leurs Majeſtez, dont la ſatisfaction étoit augmentée encore par la vue de ſept Créatures de la même eſpèce que moi. Le Roi nous mit tous un à un dans un plat qui étoit ſur la table, & nous tint vis à vis de lui pour nous conſiderer plus à ſon aiſe. Pour la Reine, comme elle avoit la vue courte, elle ne ſe laſſoit point de nous regarder avec ſa Lunette d'ap-

d'approche, & la plupart des Gentils-hommes & des Dames de sa suite faisoient la même chose, les Courtisans de *Brobdingnag* étant d'exacts imitateurs de la famille Roiale.

Le Roi me dit avec un souris gracieux, que la Cour avoit été fort affligée de ma longue absence, & qu'il avoit une extrême impatience d'entendre le recit de mes avantures. Je lui racontai les mêmes choses, qu'on a déja vues, sans déguiser quoi que ce soit. Seulement j'ajoutai qu'à mon retour dans ma patrie, je n'avois point cessé de regretter les plaisirs que j'avois goutez à la Cour de Sa Majesté, & que j'avois eu le malheur de perdre. Que je n'avois eu aucun repos, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un vaisseau, & engagé plusieurs de mes citoiens à me suivre, dans l'esperance de retrouver le Roiaume de *Brobdingnag*. Que maintenant, j'étois au comble de la joie, puisque la fortune m'avoit ramené contre mon attente. J'avois en vue en faisant ce compliment de m'attirer un accueil favorable.

Dès que j'eus appris au Roi que le vaisseau qui nous avoit portez étoit dans la

la riviere, il voulut envoier douze de ses gardes, pour l'apporter sur le champ à sa cour. Mais je le priai d'attendre un jour ou deux, & de m'y envoier moi-même, afin que j'en prisse la mesure, pour faire une voiture & des roues, & le transporter de la sorte sans l'endommager. La conversation roula ensuite quelque temps sur des matieres indifferentes, & je pris occasion de demander la liberte de *Glumdalclitch*, qui me fut accordée sans peine. Il n'y a point de termes pour exprimer la joie de cette pauvre prisonniere. Le respect qu'elle avoit pour la cour ne put l'empêcher de m'ôter du plat où j'étois, & de me mettre dans son sein. Elle sautoit d'aise avec tant de force, que j'étois aussi mouillé, que si j'avois été plongé dans la mer. On peut juger si je me trouvois bien dans cette place. Mais je pardonnai ce transport incommode à la tendresse pour moi qui le causoit.

Lorsqu'elle alla au lit, elle voulut que nous couchassions avec elle, & elle nous rangea l'un à côté de l'autre sur son oreiller, où elle nous couvrit de son mouchoir de col plié en double,

que

que je la priai ensuite de mettre simple sur nous, parce qu'autrement nous étoufferions de chaud. Ensuite, comme j'étois près de son oreille, nous nous mimes à causer ensemble pendant plusieurs heures, & elle me conta ce qui s'étoit passé à la cour pendant mon absence, & le chagrin qu'elle avoit senti de mon malheur.

Le matin, dès que nous fumes réveillez, elle nous mit dans sa boete à poudre, & nous porta sur la toilette de la Reine, qui le lui avoit ordonné le soir précédent. En même temps, pour divertir cette Princesse, je m'avisai d'ordonner à *Jacques Frampton*, de la Province de *Chester*, de danser les rondes de son païs, ce qui fit un plaisir infini à la Reine & à ses Dames. Sa Majesté me demanda alors si je n'en pourrois pais faire autant. Je lui dis que ce qu'elle venoit de voir étoit seulement une danse de *Shalloms*, c'est-à dire de païsans en *Brobdingnagien*; que j'allois en danser une, qui lui plairoit peut être d'avantage. Je dansai en effet un menuet sur son busc qui étoit sur la toilette, & elle m'en remercia; mais je vis bien qu'elle trouvoit meilleure la danse de

de *Frampton*, ce qu'elle ne fit pas même difficulté de m'avouer. Elle se mit à rire, lorsque je lui dis qu'il y avoit beaucoup de personnes en *Europe*, qui gagnoient des biens considérables & de belles terres à apprendre aux habitans l'art de marcher.

Lorsque le Roi entra dans la Chambre, ce qu'il ne faisoit jamais que la Reine ne fut habillée, il me dit qu'il avoit nommé des gens pour nous accompagner au vaisseau, & que le Charpentier de la Cour seroit du nombre. J'ai oublié de dire que nous avions tenu conseil dans le lit, mes compagnons & moi, tandis que *Glumdalclitch* étoit à sa toilette, & le resultat en étoit que nous ferions de notre mieux pour nous échapper, ce qui auroit été impossible, si nous avions eu des *Brobdingnagiens* avec nous. Je répondis au Roi, que si sa Majesté le trouvoit bon, nous irions sans autre compagnie que celle du Pêcheur, qui nous avoit apportez à sa Cour. Mon prétexte étoit que nos gens seroient effraiez à la vue de tant de Colossez, & que peut être ils ne voudroient pas venir de bon gré, au lieu que si Sa Majesté vouloit me charger seul

ſeul de cette affaire, je m'y prendrois d'une maniere qui la feroit réüſſir ſans le moindre embarras. J'ajoutois que les *Anglois* ſont d'une extrême jalouſie ſur l'article de la liberté, & qu'ils répandroient juſqu'à la dernière goute de leur ſang pour conſerver ce precieux avantage. Le Roi fit un éclat de rire à ces mots, & me dit qu'il laiſſoit le ſoin de tout à ma prudence. Auſſi bien, connua-ſtil, je ne voudrois pas expoſer mes ſujets aux armes & à la force d'un peuple auſſi formidable que le vôtre. *Glumdalclitch* demanda que du moins il lui fut permis de nous accompagner, & je refuſai auſſi cette offre. Ainſi le bon homme qui nous avoit portez à la Cour, eut ordre de nous raporter de la même maniere, & il nous porta juſqu'au bord de l'eau. Dès que notre chaloupe fut à flot, je lui ſouhaitai le bon jour, & le priai de nous attendre le lendemain à la même heure & au même endroit. Il nous regarda pendant près d'une demie lieue, & alors une haute pointe de terre le déroba à notre vue. Par bonheur, la marée étoit pour nous, de ſorte que nous arrivames à notre bord en moins d'une heure.

On peut bien croire que je ne tardai pas à désancrer. Avant la nuit, nous ne voïïons déja plus de terres, & nous étions hors de la portée des *Brobdingnagiens*. Alors delivrez de la crainte de retomber entre leurs mains, qui ne nous laissoit pas en humeur de parler, nous commençames à raconter nos avantures. Ceux qui n'y avoient point eu de part s'imaginèrent d'abord que nous avions mangé de quelque racine pernicieuse, qui nous avoit fait perdre l'esprit. Cependant nous persuadames à la fin les gens raisonnables & éclairez, & il n'y eut plus que la canaille ignorance qui s'obstina à nous croire ensorcelez.

Nous tendions vers le *sudsudouest*, qui devoit nous conduire dans quelque port de la *Chine*, en moins de vingt jours. Je n'avois plus autant d'inclination que j'en avois eue pour le païs des *Houyhnhnms*, avant que mes deux amis fussent morts, quoique d'ailleurs je ne pusse songer à eux sans verser des larmes, ce qui dura encore quelque temps. D'un autre côté, depuis une semaine, je déplaisois moins aux Officiers & à l'Equipage, parce que j'avois la complai-

ſance de manger avec mon Lieutenant. Voilà comme je retombai peu à peu dans les foibleſſes de l'humanité. Triſte exemple de la fragilité des hommes qui augmente à proportion qu'ils vieilliſſent.

Nous continuames notre courſe vingt & un jours durant ſans découvrir terre, ce qui commença à nous inquiéter, parce que le brouillard nous empêchoit de faire nos obſervations pour découvrir à quelle latitude nous étions. Le lendemain nous apperçumes un navire, auprès duquel nous arrivames vers le ſoir, & qui ſe trouva être un bâtiment *Hollandois* parti de *Batavia* pour la *Nouvelle Hollande*. Dès le matin, il avoit commencé à faire eau, & elle le gagnoit alors malgré les pompes, avec tant de violence, qu'ils n'avoient plus d'eſperance de ſe ſauver, de ſorte qu'ils avoient déja mis leurs chaloupes en mer pour échaper s'ils pouvoient. Mais dès qu'ils nous apperçurent, ils nous firent des ſignaux qu'ils étoient en détreſſe, & en meme temps, ils embarquerent leurs vivres & leurs meilleurs effets ſur les chaloupes, lorſqu'ils virent que nous venions à eux. Ils nous raconterent

leur infortune, & nous fimes pour eux tout ce qui dépendoit de nous. Avant la nuit, il ne resta rien dans leur bâtiment de ce qui valoit la peine d'être sauvé, & nous le laissames à la merci des flots qui ne tardèrent pas à l'engloutir.

Tant de nouveaux hôtes nous serroient extrêmement, & il y avoit déja quelques brutaux qui commençoient à murmurer de ce qu'on avoit fait, lors qu'il s'éleva du côté du nord une tempête violente, qui nous obligea de virer au *sud*. Nous prenions tant d'eau, que nous craignions à tout moment de couler à fond, & nous ne pûmes mettre de toute la nuit qu'une voile de misaine. Le lendemain, il s'éleva un brouillard épais; nous ne voïions pas deux fois la longueur du navire. Cependant nous eumes ensuite un calme plat, & notre navire n'alloit qu'au gré du courant. A la fin, vers les huit heures, nous reconnumes qu'il étoit arrêté. Ce malheur renouveila les fraieurs de la nuit précedente, & nous ne comptions plus sur la vie. Je dois reconnoître que je me repentis plus d'une fois d'avoir pris les *Hollandois* sur mon bord, car quelques femmes qu'ils avoient amenées a-
vec

vec eux, faisoient des cris & des hurlemens, que nous ne savions presque ce que nous faisions. Telle fut notre triste situation jusqu'à ce que le soleil eut dissipé le brouillard. Alors nous vimes que nous étions sur un banc de sable, & qu'il n'y avoit qu'une demi lieue de notre vaisseau à la côte. D'ailleurs, si c'étoit une Isle, ou le continent que ce que nous appercevions, c'est ce que personne ne pouvoit dire. Néanmoins cette vue ranima notre courage; nous nous embarassions peu de savoir au juste où nous étions: notre condition nous paroissoit de beaucoup meilleure qu'elle n'avoit été deux heures auparavant, lorsque nous nous attendions à chaque moment d'être ensevelis dans la mer Vers le soir, nous eumes un temps serain & chaud, de sorte que nous resolumes de porter nos marchandises à terre, & d'observer notre nouvelle découverte. Seulement nous jugeames à propos d'envoier devant nous douze de nos meilleurs hommes bien armez pour reconnoître un peu cette contrée.

CHAPITRE III.

Gulliver *envoie douze hommes à terre. Les auteurs ſuivent. Ils dreſſent des tentes, & les environnent d'une trenchee. Leur vaiſſeau mis en pieces, dont ils bâtiſſent une pinaſſe. Huit perſonnes de l'équipage s'y embarquent pour aller à* Batavia. *L'Auteur fait General en chef des* Anglois *& des* Hollandois *de ſon navire. Noms des Officiers nommez pour ſervir ſous lui, & beaucoup d'autres choſes.*

DEs que nos gens furent à terre, ils montèrent ſur une élevation, d'où ils découvrirent le païs, avec cette précaution que la fraieur ne pouvoit que leur inſpirer. Mais ils n'apperçurent, ni maiſons, ni habitans, & revinrent à bord, trouvant du danger à avancer da-

davantage avec auſſi peu de forces. Le lendemain au matin, nous en renvoiames une fois autant, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe, pour debarquer l'équipage & la cargaiſon de notre navire, qui ne pouvoit plus les contenir. C'eſt ce qui fut exécuté avec tant de promptitude, qu'avant le ſoir, nos marchandiſes, nos proviſions, tout étoit déja ſous une grande tente, que nous avions conſtruite pour les mettre à couvert, & nous défendre nous mêmes contre les injures de l'air, ainſi que l'équipage pour qui on avoit fait de petites tentes.

Lorſque nous eumes arrangé un peu nos affaires, j'aſſemblai mon Conſeil, pour délibérer ſur ce qu'il faudroit faire pour notre conſervation. Le reſultat fut qu'une partie de notre monde ſeroit emploiée à élever une tranchée autour de nous, en cas que des hommes ou des bêtes vinſſent nous attaquer, & que le reſte iroit en partis, ſoit pour découvrir où nous étions, ſoit pour nous chercher du bois & autres choſes néceſſaires. Cependant j'avois chargé douze Matelots qui étoient demeurez à bord, d'examiner avec ſoin le navire, & de

venir m'en rendre compte. Ils n'y manquerent pas le lendemain au soir. J'appris par eux que son arriere étoit fracassé, & qu'il étoit hors d'état de servir jamais, quand même nous pourrions le tirer de dessus le banc de sable. Là-dessus, une autre Conseil de guerre décida qu'on le mettroit en pieces, & qu'on en bâtiroit une pinasse, que nous envoierions chercher du secours à *Batavia*, qui nous paroissoit à tous devoir être le premier port appartenant aux *Européens*..

Cette résolution fut exécutée sur le champ, & je mis en œuvre tout ce que j'avois de gens qui pouvoient l'avancer. Pendant ce temps là, nos partis alloient chaque jour à la découverte autour de notre camp, & nous rapportoient diverses sortes de poissons à coquille, qui étoient d'un goût fort agréable, outre que nous prenions dans la mer une infinité de poissons d'une autre espece. Pour épargner nos provisions d'*Europe*, nous ne vivions que de notre pêche. Mais il nous manquoit une chose; c'étoit l'eau: car après avoir creusé un puits dans nos trenchées, nous n'avions trouvé que de l'eau somache.

mache. Nous ne nous décourageames pourtant pas encore. Nos gens alloient chaque jour à la découverte, & chaque jour ils avançoient un peu plus, sans voir d'autres habitans que des serpens semblables à ceux d'*Europe*, des rats gros comme des lapins, & certains oiseaux qui ressembloient à nos pigeons ramiers. Par bonheur, quelques uns de nos gens s'avisèrent d'apprêter ces rats, qu'ils trouverent un excellent manger, ainsi que les oiseaux qui avoient le gout de nos poulets, excepté qu'ils n'en avoient pas la blancheur. Cette invention nous servit à ménager nos vivres.

Nous avions dressé des batteries de Canon, mais nous négligeames bientôt ces sûretez, dans la pensée que la famine étoit le seul ennemi que nous eussions à craindre. En quinze jours, nos ouvriers eurent achevé un bâtiment propre à contenir huit hommes, & pour six semaines de provision, qui étoit tout ce que nous avions pu prendre sur nous mêmes dans notre Magasin. L'embarras fut alors de nommer ceux qui feroient le voiage. Personne ne vouloit se hazarder à tenter une na-

vigation aussi perilleuse. Je terminai les disputes, en faisant tirer l'équipage au sort, & signer un papier que j'avois écrit pour cet effet.

Le sort tomba sur deux *Anglois* & six *Hollandois*, dont le Pilote étoit un. Lorsque ces bonnes gens virent que telle étoit leur destinée, ils s'y soumirent de bonne grace, & se mirent en mer le vingtieme jour depuis notre naufrage, après être convenus que si nous éloignions nos quartiers de la mer, nous leur laisserions des marques qui pussent leur indiquer notre séjour. Nous suivimes ces pauvres malheureux des yeux & du cœur, tant que nous pumes les voir, & ensuite nous priames le Ciel pour la prosperité de leur voiage.

Quand nous les eumes perdus de vue, mon premier soin fut de convoquer le Conseil de guerre, pour établir une forme de gouvernement dans notre petite Republique. Les voix allèrent toutes à me faire General, sur quoi je dressai les articles suivans. *Que ceux de la Compagnie hors les femmes prêteroient tous serment d'obéir aux résolutions que je prendrois avec le Conseil, sous telles peines qu'il nous plairoit leur infliger. Que j'aurois*

la

le privilege de choisir seul mes propres Officiers, lesquels en cas de mauvaise conduite, pourroient être censurez par le Conseil. Que j'aurois deux voix dans le Conseil.

Ces articles furent acceptez & signez d'un consentement unanime, & dès le même jour, je me fis au milieu de notre petite ville une tente qui avoit plus d'apparence que les autres.

Le jour suivant, j'assemblai le Conseil, où je nommai mes Officiers. Je donnai à Monsieur *Van Nuit Hollandois* l'Intendance des provisions, & à *Swart* Ingenieur de *Batavia*, celle de l'Artillerie. *Blondel Morrice* excellent homme de mer, fut nommé Amiral de notre flotte, qui consistoit en une chaloupe, un bateau, & une pinace encore sur le chantier, qui étoit tout ce que nous avions pu tirer du débris de notre vaisseau. Mon premier Contremaitre nommé Monsieur *Broun* fut élevé au poste de Major-General. Je donnai la place de Capitaine de ma premiere Compagnie à *Morton*, mon second Contremaitre, qui étoit natif de *Bath*. *De Hayes François* eut la seconde. C'étoit un homme actif & entendu

dans le metier de la guerre. Je mis *Van Schelder* natif de la *Brille* à la tête de la troisieme Compagnie, & du *Bo c Norman* à la tête de la quatrieme. Je laissai à ces Messieurs le choix de leurs Officiers Subalternes, & le tout se fit sans aucune dispute ou mécontentement.

Nous fimes ensuite la revue de notre monde, qui montoit à trois cent sept hommes, soixante & quatorze femmes, & trois jeunes garçons. Tous se trouvoient en bonne santé, quoique plusieurs eussent été incommodez, à notre arrivée à terre, mais ils s'étoient rétablis en peu de temps, ce qui prouvoit la salubrité du nouvel air que nous respirions. Je partageai nos gens en quatre classes. Monsieur *Morrice* choisit vingt six des meilleurs mariniers avec les trois Mousses pour équipper la flotte. *Swart* en prit trente pour le service de l'Artillerie. De deux cens autres je formai quatre Compagnies de cinquante hommes chacune. Le reste étoit sous les ordres de Monsieur *Van Nuit*, & nous en fimes nos fourrageurs. Il y avoit parmi eux deux Trompettes. Je donnai l'un à *Van Nuit*, & je gardai l'autre pour moi.

Nos affaires réglées de la ſorte, je fis comprendre le ſoir même aux Officiers, que le meilleur pour nous étoit d'aller à la découverte, avant que nos proviſions fuſſent finies. Que d'ailleurs notre camp étoit mal ſitué. Que bientôt nous n'aurions plus de vivres, & que de plus nous n'avions point de bonne eau. Ils furent tous de mon avis, & ſe préparèrent en braves gens à tenter tout.

L'Amiral *Morrice* eut un ordre par écrit de tenir ſes deux bâtimens prêts, & d'armer ſes matelots. Une des barques devoit côtoier le *oueſt* de notre camp, tandis que le Capitaine *Morton* avec vingt Soldats, marcheroit pour la ſoutenir en cas de beſoin. L'autre avoit ordre d'aller faire la même choſe vers le *Sud*. Elle étoit commandée par l'Amiral *Morrice*, & je devois aller le long de la côte avec un parti de quarante hommes, pour le ſoutenir. Le Capitaine *De Hayes* étoit commandée avec trente hommes de ſa Compagnie pour pénétrer dans les terres. Le reſte de nos gens devoit garder le Camp.

Le lendemain, nous partimes, garnis de poudre & de balles, & armez de

ſabres & de demies piques, avec des proviſions pour trois jours. J'avois recommandé à *Morton*, de ſe rendre auprès de la chaloupe, s'il étoit poſſible, les ſoirs, ainſi que je m'étois propoſé de faire de mon côté. La mer étoit calme, & il n'y avoit pas un ſoufle de vent, ce qui rendroit notre marche incommode. Nous fimes dix milles, ſans voir autour de nous qu'un païs ſemblables à celui où nous étions campez. Il n'y croiſſoit que des épines, & nous ne trouvions ni ruiſſeaux ni fontaines. Nous joignimes la chaloupe à l'heure du dîner; & nous primes quelques rafraichiſſemens, après quoi nous pourſuivimes notre route. Nous n'avions pas fait cinq milles, que nous rencontrames un terrain inégal, & femé de petits côteaux dont la pente étoit douce & aiſée. A deux milles de là, notre avant-garde trouva un petit ruiſſeau d'une eau delicieuſe, où elle fit halte, tandis qu'on venoit nous annoncer cette agréable nouvelle. De petits arbres qui l'environnoient le mettoient à l'abri du ſoleil, & rendoient cet endroit d'une fraîcheur charmante. Nous allames nous y répoſer, & nous fimes des ſi-

gnaux.

gnaux à la chaloupe, afin qu'elle vint à nous.

Après y avoir pris un repas assez mince, j'ordonnai à l'Amiral de suivre cette petite Riviere, & nous le suivimes nous mêmes au petit pas, résolus de reposer dès que la nuit seroit venue, si nous trouvions un endroit commode, faute de quoi nous irions coucher dans la chaloupe. Mais avant que nous eussions avancé un mille, nous rencontrames un bouquet d'arbres charmant, où nous campames. *Morrice* avoit fait provision pour notre souper de poissons d'un gout exquis, & qui ne ressembloient en rien à ceux de nos rivieres, outre je ne sais combien de grosses huitres & d'autres coquillages. Nous fimes une chere excellente, & nous passames une nuit tranquille, après avoir pris la précaution de poster des sentinelles, & d'environner notre feu de brossailles, de peur qu'on ne nous vit.

Le matin, j'envoiai cinq hommes pour examiner les environs, mais il vinrent nous rapporter au bout d'une heure qu'ils avoient trouvé le terrain semblable à celui de notre débarquement ; ce qui nous détermina à faire avancer la cha-

chaloupe dans la riviere, tandis que nous la ſuivions des yeux. Plus nous marchions, plus le païs devenoit inégal. Enfin, à la diſtance de cinq milles, autant que nous en pouvions juger, nous découvrimes une forêt dont les arbres étoient d'une extrême hauteur. Elle étoit ſituée ſur un promontoire qui avançoit dans la mer. Après avoir mangé quelque choſe, nous réſolumes d'y aller, ſuppoſé que nous ne trouvaſſions point d'obſtacles. Nous y fumes en deux heures de temps, & nous eumes le bonheur de n'y point rencontrer de buiſſons ni de broſſailles, ce qui facilita notre marche. J'avois doublé notre premiere file, au cas que des bêtes ou des hommes vinſſent nous attaquer. Nous traverſames ainſi le bois en ligne directe, en ſemant des branches ſur notre route, afin de retrouver le chemin à notre retour. Lorſque nous fumes de l'autre côté du bois, nous revimes la mer, & j'apperçus des arbres d'une extrême hauteur à ſix milles du lieu où nous étions, de ſorte que nous ne pumes douter que la mer ne formât en cet endroit une vaſte baie entre deux caps ou promontoires.

Ce ſpectacle nous fit un plaiſir infini, & il n'y avoit aucun de nous qui ne ſouhaitât avoir échoué aux environs de cet endroit. Nous avions laiſſé notre chaloupe de l'autre côté du bois. Je dépêchai d'abord trois de mes gens pour dire à *Morrice* qu'il doublat le cap avec toute la diligence poſſible. En attendant, j'envoiai trois partis, l'un du côté de la mer, l'autre pour chercher de l'eau fraîche, & le troiſieme pour obſerver l'intérieur de la contrée. Tous eurent un bonheur égal. Les premiers revinrent, chargez d'huitres & de coquillages, comme nous en avions eu le ſoir précédent. Les ſeconds firent deux milles, ſans rien voir, mais ils furent à la fin païez de leurs peines par le plaiſir de rencontrer de l'eau excellente, & un endroit dont la ſituation les enchanta. Quant aux derniers, ils nous rapportèrent quelques bêtes qu'ils avoient tuées, près du ruiſſeau, à l'orée du bois.

Tant de bonne fortune ranima notre courage, & nous remplit d'eſperances flatteuſes. Nous partimes du lieu où nous étions, & nous nous rendimes au ruiſſeau que nos Coureurs avoient décou-

couvert. Je dois avouer que jamais lieu ne m'avoit plû autant. Auſſi je réſolus d'y paſſer la nuit, & d'y tranſporter mon camp, ſans chercher d'avantage. Nos gens avoient allumé du feu, & cuiſoient leur venaiſon. Le reſte de la Compagnie arriva un peu avant que tout fut apprêté, & nous ſoupames avec autant de ſatisfaction que ſi nous avions été dans notre patrie.

Le lendemain, dès la pointe du jour, je laiſſai une partie de mon monde à *Morrice*, & je retournai avec le reſte à notre ançien camp, où nous arrivames avant le Soliel couché. Il eſt difficile d'exprimer la joie qu'on eut de me revoir. On étoit d'autant plus charmé, que *Morton* & de *Hayes* arrivez deux heures avant moi, avoient répandu la conſternation par les mauvaiſes nouvelles qu'ils avoient apportées. Le premier pendant une route de deux jours n'avoit trouvé qu'un terrain ſterile & ſablonneux. Le premier jour, il avoit ſouffert beaucoup par la diſette d'eau fraîche, parce que la Chaloupe ne pouvoit venir à terre, de ſorte qu'ils ſeroient morts de ſoif, ſans que le lendemain, ils avoient rencontré une grande riviere

re dont l'eau ſomache près de la mer, étoit douce à deux milles loin dans les terres. Mais deux Crocodiles ſortis de la riviere, leur avoient fait grand peur, & les auroient dévorez, ſi le bruit & le feu de leurs fuſils n'avoient effraié ces animaux. C'eſt ce qui les avoit engagez à retourner ſur leurs pas, d'autant que le terrain étoit aride de tous côtez, & que les proviſions leur manquoient.

De *Hayes* n'avoit pas mieux réüſſi que *Morton*. Il n'avoit trouvé qu'une eau dormante à quatre ou cinq milles loin, avec quelques oiſeaux de riviere, dont il n'avoit pu attraper un ſeul. Ils avoient rencontré enſuite une longue chaine de Montagnes, qui s'étendoient de l'*eſt* à l'*oueſt*, à perte de vue. Mais il n'avoit oſé penétrer d'avantage, crainte que les vivres ne vinſſent à lui manquer.

Ces nouvelles furent cauſe que chacun fut d'avis d'aller à l'endroit que j'avois découvert. Ainſi, dès le lendemain matin, ce fut une choſe reſolue dans le Conſeil, & on apprêta tout pour ſe rendre au plûtôt à *Verdant Vale*, nom que j'avois donné à ce lieu. Notre Pinaſſe n'étoit pas encore achevée.

vée. C'eſt pourquoi, nous nous ſervimes de nos deux barques pour tranſporter notre cargaiſon, & les ouvriers furent les prémiers embarquez avec leurs outils. Monſieur *Morrice* les accompagna, & *de Hayes* eſcorta les autres. Pour moi, je ne partis qu'avec les derniers, & je mis nos canons & nos munitions ſur la nouvelle Pinaſſe.



CHA-

CHAPITRE. IV.

Nouvelle Ville bâtie. Un Tigre tué par les Chaſſeurs Anglois. *Les femmes cauſſent beaucoup de déſordres parmi eux. Un Criminel jugé devant* Gulliver. *Un matelot devoré par un* Goulu de mer *Les femmes partagées entre les hommes. L'Amiral de retour de ſes courſes amene un naturel du païs.*

EN mon abience, nôs gens avoient donné mon nom à notre nouvel établiſſement, & ils s'étoient bâti des huttes le long de la riviere. Chacun paroiſſoit content de ſon ſort, & nous aurions pu vivre avec autant de ſatisfaction, que dans notre patrie, ſans ce penchant naturel qui y rappelle tous les hommes, déſir qu'un Poete a exprimé par ces vers,

Neſ-

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos.
Ducit, & immemores non sinit esse sui.

Nous avions assez de gibier & de poisson pour trois fois autant de monde. Le manque de sel nous avoit fait de la peine pendant quelque temps. Mais entre autres choses, notre Amiral en avoit découvert assez, pour nous en servir pendant plusieurs siecles, au cas que nous fussions obligez de demeurer en cet endroit. La mer formoit ce sel, en se brisant dans les creux des rochers, où la chaleur du soleil le durcissoit bientôt. Il n'y avoit plus que deux choses qui nous inquiétoient encore, la crainte de rester sans poudre, dont nous dépensions chaque jour une grande quantité, & celle de voir nos habits, nos barques, & nos cordages s'user. Quand au dernier article, je n'y voiois point de remede, si ce n'est qu'accoutumé aux bienfaits de la providence, je comptois toujours sur elle. Pour ce qui est du premier, je donnai de bons ordres pour qu'on la ménageât, quoique nous en eussions une provision abondante.

Nous

Nous continuïons cependant de ſaler notre venaiſon, nos tortues & notre pêche, pour augmenter d'autant nos proviſions de mer. Comme nous avions pluſieurs tonneaux de pois & de feves, nous reſolumes d'en ſemer un peu, & d'eſſaier ce qu'il en viendroit. Pour cet effet, nous coupames des arbres en quantité, & nous fimes un tas du petit bois, que nous brûlames au même endroit pour engraiſſer la place. Nous plantâmes enſuite nos legumes, & nous les abandonnames à celui qui donne ſeul l'accroiſſement.

Il nous arriva dans ce temps là une choſe qui merite d'être racontée. Un jour que nos Chaſſeurs avoient penétré dans le bois plus qu'à l'ordinaire, ils tuèrent tant de bêtes fauves, qu'ils furent obligez d'en laiſſer deux dans la forêt, pendues à des branches d'arbre, où ils comptoient les reprendre une autre fois. Ils avoient compté ſans leur hôte. Le lendemain, lorſqu'ils allèrent le rechercher, ils virent un grand Tigre, grimpé ſur l'arbre, & faiſant ſa curée de leur priſe. On peut juger aiſément de leur ſurpriſe & de leur fraieur. Ils ne ſavoient s'ils devoient

avan-

avancer ou reculer. Ils se cachèrent derriere des arbres pour obſerver leur voleur. A la fin, deux d'entre eux s'encourageant l'un l'autre, firent feu ſur lui, & le jettèrent à terre. Il pouſſa d'abord un cri terrible, mais comme il étoit bleſſé en deux endroits, il ne put ſe relever, & il expira au bout de quelques momens. Ils le dépouillèrent ſur le champ de ſa belle peau, qu'ils rapportèrent en triomphe au camp, avec les deux pièces de gibier.

Quoique cette avanture nous fit beaucoup de plaiſir, elle ne laiſſa pas de me donner un nouveau ſujet d'épouvante, & de me ſaiſir l'imagination. Et en effet, mes fraieurs n'étoient pas mal fondées, car dans un lieu où on avoit trouvé un Tigre, il étoit vraiſemblable, qu'il y en avoit bien d'autres, ſans compter les bêtes d'eſpeces differentes. Ainſi il y avoit lieu de craindre qu'un jour ou l'autre ces animaux carnaciers ne vinſſent ſe jetter ſur nous dans notre camp. Je communiquai donc ma penſée au Conſeil, dès le jour même, & il fut réſolu de nous fortifier ſans délai. On commença le lendemain une paliſſade, qui fut achevée en dix jours de

temps,

temps, & qui se trouva d'une force à défier les hommes & les bêtes. En même temps, je fis défense aux Chasseurs d'avancer à l'avenir dans la forêt, autant qu'ils avoient fait. Je n'ai que faire de dire que cet ordre fut observé avec une rigoureuse ponctualité. Ils y avoient trop d'intérêt pour y manquer.

J'ai marqué ci dessus, qu'il y avoit parmi nous des femmes, dont les unes avoient leurs maris avec elles, & les autres n'étoient pas mariées. La plûpart étoient parties de *Batavia*, pour passer dans la *Nouvelle Hollande*, attirées par les propositions avantageuses qu'on leur avoit faites de la part de cette Colonie, & il y a lieu de croire que bien peu y portoient leur vertu. Tant que nous fumes accablez de fatigues & de miseres, on ne fit presque aucune attention à ces Etrangères. Mais à peine l'abondance & l'oisiveté nous eurent un peu remis, que ces femelles crurent que leur temps étoit venu. D'abord elles firent leurs affaires en secret, & elles ne donnoient des rendez vous aux hommes que pendant la nuit. Mais ces intrigues furent bientôt découvertes par les sentinelles,

 qui

qui menacèrent de troubler ces plaisirs furtifs, s'ils n'y avoient part, ce qui dégénéra à la fin en querelles. Je n'en rapporterai qu'un exemple.

Une de ces femmes avoit donné de l'amour à deux de nos gens, & leur accordoit des faveurs, sans que l'un sçût ce qui regardoit l'autre. L'un des deux étant venu à son ordinaire lui rendre une visite secrete, elle ne voulut point le laisser entrer, ce qui lui fit soupçonner qu'il se passoit quelque chose qui n'alloit pas bien pour lui. Il avoit raison, & il le vit bientôt de ses propres yeux, d'une maniere bien cruelle pour un jaloux, puisque sa maitresse étoit entre les bras d'un rival. La rage le mit à tel point hors de lui même, qu'il leur passa son épée au travers du corps, après quoi il prit la fuite sans avoir été vu. Cependant les cris des deux blessez attirent une foule de monde, & on les trouve dans la même posture où le meurtrier les avoit laissez, l'épée encore plongée dans leurs corps.

Cette affaire étoit trop importante pour n'en pas faire part d'abord au Conseil, afin de découvrir le Criminel,

& d'obvier à l'avenir à de ſemblables déſordres. Nous examinames donc les deux bleſſez. Mais l'homme déclara qu'il n'avoit jamais eu de querelle avec perſonne, & pour la femme, elle ne put ou ne voulut rien découvrir. Néanmoins je ne me rebutai pas. Le lendemain, je fis paſſer mes gens en revue, & je decouvris le Coupable à l'épée qui lui manquoit. Sur le champ, je le fis comparoitre devant le Conſeil, & je lui demandai en premier lieu pourquoi il étoit venu ſans épée. Il répondit qu'il l'avoit prêtée à un de ſes Camarades qui étoit allé en courſe avec l'Amiral *Morrice.* Sur cette réponſe, je fis apporter l'épée avec laquelle il avoit fait ſon coup, & je lui demandai s'il la connoiſſoit? Oui, dit-il; c'eſt la même que j'ai prêtée cette nuit à l'homme en queſtion. Je lui repliquai qu'on l'avoit trouvée dans le corps des deux perſonnes bleſſées, & que c'étoit une preuve ſuffiſante de ſon crime, après quoi je l'exhortai à le reconnoitre ſincerèment. Moi, mon cher General, que j'avoue ce meurtre, reprit-il? Eſt-ce une preuve que je l'ai commis, parce qu'on y a emploié mon épée? Il y

a bien autant d'apparence que celui qui me l'a empruntée ne l'a fait que pour cacher sa mauvaise action.

Cet interrogatoire dura une demie heure, & le Criminel répondit avec tant d'adresse, que nous fumes obligez d'attendre pour décider l'arrivée de *Morrice*, qui étoit allé à la découverte du côté du *Sud*. Pendant cet intervalle, la nouvelle vint qu'un des hommes de l'Amiral avoit été dévoré par un gros poisson, en nageant d'un rocher à un autre. Sur ce rapport, l'Accusé le choisit pour lui imputer son crime, & il en décrivit avec tant d'exactitude la personne & les habits, qu'il avoit entendu dépeindre aux gens qui venoient le voir dans son arrêt, que nous n'eumes plus la moindre preuve contre lui. Ainsi j'ordonnai qu'on le relâchât, d'autant plus que les deux blessez paroissoient hors de danger, & que d'ailleurs je n'étois pas fâche non plus d'épargner mon monde, après avoir fait peur à un chacun par la justice severe que je me préparois à faire. Cependant on continua toûjours à le croire coupable, & on en eut dans la suite une preuve, lorsque la femme fut guérie, car elle ne se

cachoit pas pour dire qu'elle étoit la caufe du malheur de cet homme, ni pour lui témoigner une tendreffe extraordinaire. Il eft vrai que felon le rapport de quelques uns, la vigueur de cet homme étoit ce qu'elle aimoit en lui, parce qu'elle lui trouvoit des reffources inépuifables pour le plaifir, ce qu'elle n'avoit pas rencontré dans l'autre. Mais je regarde ces bruits comme venant de gens fans égards pour le Sexe.

Cependant cet accident me fit faire réflexion, que tant qu'il y auroit des femmes parmi nous, il y auroit toûjours à craindre de pareils malheurs, à moins qu'on ne prit de bonnes mefures pour les prévenir, en permettant l'ufage de ces femmes d'une manière aufli conforme à la bienféance qu'il feroit poffible. L'inconvénient étoit qu'il n'y avoit que foixante & quatorze femmes, entre lefquelles même il s'en trouvoit de mariées, au lieu que nous étions trois cens hommes, de forte que chacun ne pouvoit avoir la fienne. Nous y remédiames le mieux que nous pumes. Chaque Officier confiderable en eut une, qu'il choifit comme il lui plut, felon fon rang. Les autres fu-

rent diſtribuées entre le reſte de notre monde d'une autre manière, c'eſt-à-dire qu'il fut permis à tout homme au deſſous de cinquante ans de coucher de cinq en cinq nuits avec la femme, qui lui ſeroit tombée en partage. Pour moi, qui n'avois point d'inclination pour le mariage, je cédai mon droit à ceux qui avoient plus de force & de jeuneſſe, & dix ſept ou dix huit autres auſſi âgez à peu près que moi firent la même choſe.

Quatre femmes qui avoient leurs maris dans la *Nouvelle Hollande*, n'avoient point voulu en prendre de nouveau, & elles firent long temps profeſſion d'une vertu exemplaire. Elles demeuroient enſemble, elle ne voioient perſonne, perſonne ne les voioit, vous auriez dit que c'étoit des Religieuſes. Mais à la fin, déſeſpérant de revoir jamais ceux pour qui elles ſe reſervoient, elles commencèrent à ſentir qu'il manquoit quelque choſe à leur ſatisfaction, & elles nous firent entendre moins par leurs diſcours que par leur embarras, que la ſociété leur plaiſoit autant qu'à leurs voiſines. Nous primes leurs néceſſitez en conſidération, & nous leur procurames

mes des gens qui ſe firent un plaiſir de leur en faire.

C'eſt par des commencemens auſſi foibles que de grands Empires ſe ſont formez, & *Rome* devenue depuis la maitreſſe du monde, ne s'étoit peuplée que par un rapt. Nos jeunes gens l'auroient imitée de bon cœur à cet égard. Mais ils auroient été bien embaraſſez à trouver des *Sabines*, car le païs nous paroiſſoit encore auſſi déſert que le premier jour, & nous ne recevions même aucune nouvelle de *Batavia*, bien qu'elles duſſent être arrivées, ſuppoſé que notre pinaſſe eut échapé aux dangers de la navigation. Cette dernière circonſtance fut cauſe que je fis couper dans la forêt un grand arbre bien droit, qu'on plaça ſur la pointe du cap, avec une grande voile blanche, afin qu'on put la diſtinguer de loin. C'étoit là le ſignal de jour, & je faiſois allumer de grands feux la nuit, dans la vue que les gens de la Pinaſſe puſſent nous découvrir. Mais Dieu en avoit ordonné autrement. Nous eumes pendant ſix ſemaines des pluies continuelles, & un vent violent, & nous remarquames qu'il faiſoit une rude tempête

sur la mer, quoique la baie s'en sentit peu. C'est ce qui me fit juger que nos gens pourroient bien y être peris.

Au reste, le mauvais temps ne gâta point nos legumes, & nous jugeames par notre recolte qu'un boisseau nous en rendoit trois cens. Ce fut pour nous une consolation, mais aussi nous en eumes bien besoin. Nos Chasseurs avoient tellement effraié le Gibier, qu'il s'enfuioit au loin, & que nous n'en tuions pas le quart de ce que nous avions fait à notre arrivée. Ce changement m'obligea de déclarer qu'à l'avenir on ne mangeroit de la viande que trois jours de la semaine, & que les quatre autres, on se contenteroit de poisson, dont nous avions en abondance. Les jours suivans, nos Chasseurs eurent encore plus de malheur qu'ils n'en avoient eu auparavant, & nous craignimes de nous trouver tout à fait sans viande. La désolation étoit generale dans le camp. Je résolus dans cette extrêmité d'envoier une chaloupe le long de la côte, pour tâcher de découvrir si on n'y trouveroit point de gibier. Elle revint au bout de trois jours, chargée de bêtes fauves, parmi lesquelles il y en avoit

une

une qui ressembloit à nos cochons, excepté qu'elle étoit d'un gout bien meilleur. Cette heureuse chasse releva le courage abbatu de nos gens, & leur joie fut aussi excessive que l'avoit été leur fraieur.

Monsieur *Morrice* nous apprit, que dans cette derniere course, il avoit découvert une Isle d'environ cinq lieues de tour, où les bêtes fauves de notre continent alloient se rendre à la nage. Lorsqu'il y décendit la premiere fois, il en avoit trouvé des troupes de plusieurs milliers, avec un grand nombre de petits, ce qui lui avoit fait juger qu'elles alloient se rendre en cet endroit, quand elles étoient en chaleur. Ce bon succès le remplit d'esperances, & il demanda qu'il lui fut permis de faire un autre voiage au *Sudest*, parce qu'il étoit assuré qu'il y avoit une riviere en cet endroit. Je le lui accordai, & il partit avec douze hommes & des vivres pour huit jours. Nous fimes des vœux pour le succès de son entreprise, après quoi je vaquai aux affaires de la Colonie, & nous établimes diverses loix pour le bien de notre nouvelle République.

Au bout de quatre jours, qui étoient

le temps qu'on avoit donné à l'Amiral, nous commençames à craindre pour lui, & il n'y avoit personne qui ne s'imaginât qu'il lui étoit arrivé quelque desastre. Cependant nous n'osions hazarder d'envoier notre chaloupe après lui, de peur qu'elle n'eut le même malheur, ce qui auroit achevé de nous perdre, parce que nos chaloupes étoient presque l'unique moien qui nous restoit de pourvoir à notre subsistance. Plusieurs de nos Chasseurs avoient bâti une nouvelle plantation de l'autre côté de la Baie. Mais nous ne pouvions nous secourir les uns les autres sans le navire que *Morrice* avoit emmene. Ces circonstances nous mirent dans une inquiétude extrême, & nous nous trouvames plongez encore une fois dans le dernier abbattement. Nos gens se promenoient autour du camp dans un silence morne, & le désespoir étoit peint sur leurs visages.

Enfin, le douzieme jour après le depart de *Morrice*, aiant pris une lunette d'approche, pour regarder du côté de la mer, j'apperçus trois chaloupes qui venoient à nous, parmi lesquelles je reconnus celle de notre Amiral. A cette nou-

nouvelle, nos gens pouſſèrent des cris de joie, qui nous étourdiſſoient. Seulement, nous ne pouvions comprendre quelles étoient ces chaloupes, avec leſquelles *Morrice* revenoit. Mais cette joie fit bientôt place à la fraieur, lorſque regardant encore la mer, on y remarqua dix bàtimens qui s'approchoient de la côte. Pour le coup, chacun ſe crut, ou mort, ou eſclave. Je commandai à mes gens de prendre leurs armes, & de braquer le canon, au cas qu'on fit mine de nous en vouloir. Voilà où nous en étions, lorſque ces bâtimens mirent à l'ancre auprès de la côte, laiſſant celui de *Morrice* avancer ſeul. Dès que celui-ci fut à la portée d'être entendu, il nous cria de ne rien appréhender, & de lui envoier notre chaloupe pour le mener à terre, ce que nous fimes ſur le champ. Il entra dedans, avec un de ſes gens, conduiſant par la main un grand homme, d'une phyſionomie venerable, en robbe noire, un chapeau ſur la tête, & le pavillon blanc à la main. Lorſque je vis cet Etranger, j'avançai au bord de la mer, pour le recevoir. *Morrice* nous dit en peu de mots, que cette perſonne étoit

dépêchée vers moi par le Gouverneur d'une Ville à vingt lieues au deſſus de la Baie, où nos gens avoient été reçus avec beaucoup d'humanité. Sur ce rapport, nous fimes à cet Envoié une profonde révérence, qu'il nous rendit de la même maniere, après quoi levant les yeux vers le Ciel, il s'écria en bon François, *puiſſe la Puiſſance éternelle qui gouverne le Monde vous benir. Puiſſe le Soleil, principal Miniſtre de cet être, & notre glorieux Monarque, répandre ſur vous ſes favorables influences.* Morrice lui dit alors que j'étois le General. Là-deſſus, il me préſenta la main, que je voulus baiſer, mais il s'y oppoſa d'une maniere honnête, & me baiſa au front en m'embraſſant, après quoi il me pria de le conduire à notre camp. Je le fis, il obſerva nos fortifications, il témoigna qu'il les trouvoit bonnes, & il me dit enſuite, *Monſieur, votre Amiral m'a informé de vos avantures & de vos malheurs, & c'eſt ce qui m'a porté à me hazarder entre vos mains, perſuadé que vous ne me feriez aucune violence. Je vois à votre exterieur qu'on ne m'a point trompé. Ainſi je repoſerai avec une parfaite ſecurité dans une de vos tentes,*

si vous voulez bien me le permettre. Pendant mon absence, Monsieur Morrice *vous renda compte des avantures de son voiage.* Je le conduisis à l'instant même dans ma tente, & je revins trouver *Morrice*, dont j'étois impatient d'entendre l'histoire.



CHAPITRE. V.

Morrice *raconte les particularitez de son Voiage.*

IL nous la raconta de la maniere suivante. Mes braves compagnons, & vous notre illustre General, lorsque je fus parti avec votre permission & celle du Conseil, je fis voile le premier jour vers le *Sudest*, & je trouvai une riviere qui vient se jetter dans la baie, où nous jettames l'ancre vers le soir. Le lendemain, à la pointe du jour, je résolus de la remonter, & je fis trois lieues ou environ, après quoi nous nous trouvames insensiblement dans un lac d'eau dormante, qui s'élargissoit à mesure que nous avancions, de sorte que bientôt nous ne vîmes plus la terre. Nous n'avions alors qn'un zephyr foible qui ridoit à peine la surface de l'eau. A la fin, nous découvrimes dans le lac de petites Isles couvertes d'arbres dont la verdure nous charmoit. Nous anchrames le soir entre deux de ces Isles, à

environ une demie lieue de terre, dans l'intention d'y aborder le lendemain, dès qu'il ſeroit jour.

Une partie de la nuit s'étoit paſſée à parler de nos découvertes, & de nos avantures bonnes ou mauvaiſes, de ſorte que nous nous étions couchez aſſez tard, & comme des gens qui ne craignent point d'ennemis. Je vous laiſſe à juger de notre ſurpriſe, lorſque le lendemain, au lever de l'Aurore, nous nous vimes environnez de douze vaiſſeaux, ſans aucune eſperance de pouvoir leur échaper. La perte de la liberté étoit le moindre des maux auxquels nous nous attendions. Cependant nous réſolumes de nous battre juſqu'au dernier ſoupir, & nous nous préparions à une vigoureuſe défenſe. Sur ces entrefaites, une des chaloupes s'avança vers nous, portant pavillon blanc. Dès qu'elle fut près de nous, il parut un homme qui nous fit une inclination profonde, & qui nous dit en *Eſpagnol* que nous n'appréhendaſſions rien, qu'ils n'étoient point venus pour nous faire du mal. Là-deſſus, j'ordonnai à un de mes gens qui nous avoit ſervi d'interprete, de demander à cet homme,

pour-

pourquoi donc ils nous avoient environnez de la ſorte. Il répondit que leur unique intention étoit de nous donner les ſecours dont nous pourrions avoir beſoin, & il nous demanda en même temps par quel hazard nous nous trouvions dans le lac, avec un bâtiment auſſi petit. Lorſqu'il ſçut les maux que nous avions eſſuiez, il nous conſola, en nous repréſentant que la fortune étoit inconſtante, & que les ames courageuſes & fortes devoient ſe mettre au deſſus de ſes caprices.

Il paroiſſoit tant de ſincerité & de droiture dans ſes manieres, que nous l'écoutions avec un plaiſir ſingulier. Lorſqu'il eut appris par notre Truchement que j'étois le Chef, & que nous étions *Anglois*, il s'addreſſa à moi en *Anglois*, ce qui me ſurprit un peu, & il me demanda ſi nous étions les ſeuls qui ſe fuſſent ſauvez. Je lui dis que oui, croiant qu'il étoit de la prudence de le lui faire accroire, juſqu'à ce que nous viſſions quel traitement on nous feroit. Et bien, reprit-il; ſuivez moi donc, & ne déſeſperez de rien: vous êtes chez une nation où vous trouverez tout ce qui peut ſatisfaire un homme modéré.

Je

Je lui demandai le nom de ces peuples hoſpitaliers. Il me répondit que le nom du Roiaume en leur langue étoit *Sporunda*, & celui des peuples, *Sporvi* ou *Sporundiens*. Qu'ils étoient tributaires de l'empire opulent des *Sevarambes*, dont la Capitale s'appelloit *Sevarinda*. Mais que la ville où ils avoient deſſein de nous conduire, & qui s'appelloit *Sporunda*, n'étoit qu'à cinq lieues de nous.

A ces mots, il parut quelque alteration dans nos yeux, mais reprenant la parole, Meſſieurs, nous dit-il, je vous ai exhortez à ne rien craindre. Je vous y exhorte encore. Comptez que nous ne vous ferons aucun mal, à moins que vous ne vous l'attiriez, ou par votre défiance, ou par votre temerité. Nous ne ſommes point des Barbares, comme vous vous l'imaginez peut-être. D'ailleurs, nous avons aſſez de monde, pour vous forcer, ſi vous faites la moindre réſiſtance, & je vous avertis de plus que nous entendons la guerre auſſi bien qu'aucune nation de l'*Europe*, ce que vous éprouverez à vos dépens, ſi vous nous y contraignez. Encore une fois, ſoumettez vous donc, Meſſieurs. On ne vous fera aucune violence. Si vous

ne voulez pas venir avec nous, à la bonne heure, cherchez ailleurs fortune. Je me retire pour vous donner le temps de prendre votre resolution, & je prie le Ciel de vous éclairer. En achevant ces mots, il s'en alla au bout de la chaloupe, où il se joignit à un des siens. Notre résolution fut bientôt prise, & il s'en apperçut, sur quoi revenant à nous, il nous demanda quel parti nous avions cru devoir prendre? Celui de nous laisser guider par vos bons conseils, lui répondis-je. Nous vous suivrons où il vous plaira. Nous sommes de pauvres Etrangers, moins propres à exciter la crainte, qu'à emouvoir la compassion. Messieurs, votre résolution me fait plaisir, nous dit-il. On vous menera dans un païs de prodiges.

Au même instant, il fit signe au reste des Chaloupes, qui s'approchèrent en bon ordre, & nous environnèrent de toute part. Elles nous fournirent des viandes fraîches de diverses sortes, d'un gout délicieux, & on nous donna d'un vin excellent, qui croissoit à *Sporunda*. Moins nous nous étions attendus à une pareille rencontre, plus

plus elle nous causoit de satisfaction. Celui qui avoit été envoie sur notre chaloupe, nous dit qu'il s'appelloit *Casbida*, & son Compagnon *Bonascar*. C'étoient deux hommes d'une mine revenante, & ils étoient habillez à peu près comme les Nobles de *Venise*. Je priai le premier de nous dire comment il pouvoit parler les langues de l'*Europe*, aussi bien qu'il faisoit. J'aurai le temps de vous l'apprendre, me dit-il; mais à présent il s'agit de faire diligence, afin que nous arrivions à *Sporunda* avant la nuit. Là-dessus, il parla en *Sporundien* à ses gens, qui vinrent d'abord à la proue de notre chaloupe, & y attachèrent un cable, après quoi ils se mirent à ramer, tandis que le reste de leur flotte demeura à l'ancre. Ils nous remorquèrent ainsi sur le lac jusqu'à environ deux heures après midi. Alors nous nous apperçumes qu'il alloit toûjours en s'etrécissant, & nous découvrimes des deux côtez un païs enchanté. Au bout d'une lieue, nous nous trouvames dans une riviere, le long de laquelle regnoient deux murailles, une sur chaque rivage. Nous passames entre deux. Elles alloient jusqu'à

qu'à *Sporunda*, ville ſituée à peu près comme *Coblentz*, * ſur le confluent de deux rivieres.

Nous nous arrêtames dans le port, où il y avoit un concours extraordinaire pour nous attendre, ſur la nouvelle qu'une petite chaloupe y avoit répandue de notre arrivée. *Cashida* mit pied à terre le premier, & parla quelque temps à des perſonnes vénérables habillées de noir, après quoi il fit ſigne à *Bonaſcar* de nous faire décendre. Nous commençames en abordant à ſaluer ces Seigneurs, dont le chef m'embraſſa, me baiſa au front, & me ſouhaita une heureuſe arrivée à *Sporunda*.

On nous conduiſit ſous une arcade magnifique, & nous traverſames une rue ſpacieuſe, d'où nous arrivames à un ſuperbe édifice, au travers d'une place ornée de gaſons & d'arbres, que nous avions vus de loin. Il falloit monter pluſieurs dégrez de marbre. Enfin nous en-

* *Coblentz* eſt une ville d'*Allemagne* forte & peuplé, ſur le confluent du *Rhin*, & de la *Moſelle*. Elle étoit ville Imperiale Libre. Mais aujourd'hui elle dépend de l'Electeur de *Treves*, qui y fait ſa reſidence ordinaire.

entrames dans une ſalle dont l'éclat nous ſurprit. Il y avoit pluſieurs tables couvertes de tapis qui l'emportent ſur ceux de *Perſe*, & autour de ces tables étoient pluſieurs perſonnages, habillez de même que notre bon ami *Cashida.* Ils nous firent pluſieurs queſtions par le moien d'un Interprete, & j'y répondis au nom de tous, d'une maniere conforme à la ſituation de nos affaires. On nous mena enſuite dans un bel appartement, où on nous ſervit un ſouper exquis, apprêté a la maniere des *Européens. Sermodas* qui eſt celui qui ſe repoſe maintenant dans la tente du General, me demanda ſi nous voulions bien gouter de ce repas. Je lui dis qu'il y avoit tant de temps que nous n'avions vu une table ſervie avec autant de délicateſſe, qu'il faudroit n'avoir pas le moindre appetit, pour ne vouloir pas nous y mettre. Il ſourit de ma réponſe, & me fit aſſeoir au haut bout de la chambre, après quoi, lui & deux autres perſonnes venerables ſe placèrent au deſſous de moi. Il y avoit une autre table où *Cashida* & *Bonaſcar* ſe mêlèrent avec mes gens. Lorſque nous eumes mangé, on fit coucher mes compa-
gnons

gnons deux à deux dans des lits d'une extrême propreté, & pour moi, je fus conduit au mien par *Sermodas*, & les autres, qui me ſouhaitèrent une bonne nuit. Mais avant que je m'endormiſſe, *Cashida* vint me trouver, pour me dire qu'il viendroit le lendemain matin, me préparer à l'audience d'*Albicormas* Gouverneur de *Sporunda*, qui avoit donné ordre qu'on nous amenat dans ſon palais.

Vers les ſix heures du matin, je fus reveillé par le bruit d'une clochette, & je paſſai environ une heure à réfléchir ſur la bizarrerie de notre ſort. Sur ces entrefaites, *Cashida* & *Bonaſcar* entrerent dans mon appartement, pour me ſouhaiter le bon jour, & s'informer ſi je n'avois beſoin de rien. Je voulois me lever & m'habiller pour les recevoir avec plus de civilité. Mais ils s'y opposèrent en diſant qu'on me préparoit d'autres habits. En effet, un moment après, pluſieurs perſonnes parurent dans ma chambre, avec des habits de lin & de laine taillez à la mode de leur nation. D'autres m'apportèrent un vaiſſeau plein d'eau chaude pour m'y baigner. Lorſque tout fut prêt, chacun

ſortit, de ſorte que je demeurai ſeul avec un Domeſtique, qui m'apprit comment je devois me laver, & qui m'aida à le faire. Je pris enſuite une chemiſe, des calleçons & des bas de coton. On me donna un chapeau noir neuf, des ſouliers, & une robbe de pluſieurs couleurs, que j'attachai avec une ceinture noire. Enfin on m'habilla ou déguiſa en vrai *Sporundien*, & le Domeſtique s'en alla enſuite, & emporta mes vieux habits. J'étois en cet état, lorſque *Cashida* vint m'informer de ce que je devois faire, quand je ſerois en préſence d'*Albicormas*, & du Conſeil, & ſur le champ, nous décendimes dans la cour, où mes gens m'attendoient, vêtus comme moi, ſi ce n'eſt que leurs habillemens étoient moins riches, & qu'ils avoient des bonnets au lieu de chapeaux,

Après nous être arrêtez quelque temps, *Sermodas* vint nous complimenter, & me donna la main dans les rues, où nous fumes ſuivis de nos gens marchant deux à deux, & aiant *Cashida* à leur tête, & *Bonaſcar* à la queue. Nous avançames en cet ordre au travers de pluſieurs grandes rues, juſqu'à un palais

lais bâti de marbre noir & blanc, que ſa poliſſure extraordinaire nous fit prendre pour neuf, bien qu'il fut bâti depuis plusieurs années. La porte étoit ornée de plusieurs ſtatues de bronze d'un travail merveilleux. Des deux côtez étoient deux longues files de mouſquetaires en caſaques bleues qui leur tomboient à la cheville du pied. Quand nous eumes paſſé cette porte, nous nous trouvames au milieu d'une ſeconde haie de Gardes habillez de rouge, & la lance à la main. On nous fit faire halte près d'un quart d'heure dans cette cour, & enſuite on entendit le ſon harmonieux de divers inſtrumens de guerre, qui nous donnèrent le ſignal pour continuer notre marche. Nous traverſames donc une autre porte, qui nous conduiſit dans une cour ſpacieuſe bâtie de marbre noir, & embellie de pluſieurs ſtatues dans des niches, qui étoient autant de morceaux achevez. Il y avoit en cet endroit une centaine d'hommes en robes noires, & moins jeunes que les premiers que nous avions vus. Lorſque nous y eumes fait une courte halte, deux hommes à mines graves, habillez comme les autres, ex-

cepté

cepté qu'il leur pendoit sur l'épaule une bande de toile d'or, à peu près comme nos crêpes en *Europe*, vinrent commander à *Sermodas* de nous mener devant le Gouverneur. On leur obéït au même moment. Nous montames un Escalier de marbre à rampes dorées, qui nous mena dans une grande Salle embellie de peintures excellentes, d'où nous passames dans deux ou trois autres, dont la magnificence & l'éclat passent tout ce que j'en puis dire. Dans la derniere, il y avoit au fonds un throne où étoit assis un personnage venerable, environné de chaque côté de plusieurs personnes que leur profond silence pensa nous faire prendre pour des statues. Vous jugez bien que c'étoit là le Gouverneur. Il avoit une robbe de pourpre, & ses Conseillers ou ceux que nous primes pour tels, étoient habillez comme les deux Seigneurs qui avoient parlé à *Sermodas*. Nous fimes les trois reverences qu'on nous avoit prescrites, savoir la premiere en entrant, par une legère inclination de corps, la seconde, au milieu de la salle, en nous baissant un peu d'avantage, & la troisième en nous inclinant jusqu'à terre, lorsque

nous fumes arrivez à la balustrade dorée du throne. Le Conseil nous rendit notre civilité, en inclinant un peu le corps, & *Albicormas* se contenta de faire un petit signe de la tête.

Serdomas s'approcha alors du balustre, & m'y conduisit par la main. Il dit au Gouverneur qui nous étions en *Sporundien*, langue que je trouvai assez semblable au *Grec* corrompu, qu'on parla aujourd'hui dans la *Morée*. *Casbida* parut ensuite, & raconta de quelle maniere il nous avoit trouvez. *Bonascar* m'interprétoit le discours à mesure que *Casbida* parloit. Tout se réduisoit à ceci, qu'étant allez aux Isles situées dans le lac, pour célébrer une fête anniversaire, on nous avoit apperçus vers le soir, & qu'ils nous avoient enveloppez au milieu de la nuit, de peur que nous ne leur échappassions. En effet, ces peuples se précautionnent autant qu'ils peuvent pour n'être point découverts par les *Européens*, persuadez que les mœurs corrompues des habitans de notre monde pourroient troubler la tranquillité des *Sporviens*, & alterer cette vertu pure dont on fait profession à *Sporunda*.

Lors-

Loisque *Casbida* eut rendu compte de ce qu'on lui demandoit, *Albicormas* se levant de son siege, nous assura en *Sporundien* qu'on nous procureroit de bon cœur, tous les plaisirs innocens dont on pourroit s'aviser, & en même tems, il donna ordre à *Sermodas* d'être notre guide & notre protecteur, tant que nous demeurerions à *Sporunda*. Ce compliment fut suivi d'un ordre à un Messager d'aller à *Sevarinda* demander au Roi, ou *Viceroi du Soleil*, comme ils parlent, ses ordres touchant ce qui nous regardoit. *Albicormas* est un homme de bonne mine, bien qu'un peu voûté, défaut que je remarquai avec surprise être commun à plusieurs personnes distinguées des deux sexes, qui d'ailleurs ont la taille belle & des visages charmans. Je demandai à mon ami *Casbida* si cette difformité ne se trouvoit que dans une certaine race, ou si elle venoit de quelque accident? Il me répondit que ceux à qui je voiois ce défaut étoient nez à *Sevarinda*, & qu'on les avoit envoiez à *Sporunda*, en vertu des loix qui exilent quicomque a la moindre défectuosité, soit dans l'ame, soit dans le corps. Les derniers sont

envoiez à *Sporunda*, qui ſignifie imparfaite, & pour les premiers, qui ont violé les principes de la vertu, on les fait paſſer dans un autre endroit.

Tandis que *Cashida* me parloit en ces termes, *Albicormas* nous congédia, & nous retournames au logis dans le même ordre que nous étions venus. Nous nous tinmes enfermez juſqu'au ſoir, à cauſe de la chaleur, & vers la nuit, notre Conducteur nous mena dans la ville. Nous n'avions jamais rien vu en *Europe*, qui approchât de ce que nous voiions. Edifices ſuperbes, antiquitez, curioſitez des arts & des ſciences, tout nous fit un plaiſir extraordinaire. Ce plaiſir fit place à un repas exquis, & une heure après, on nous conduiſit dans un autre appartement, où nous vimes je ne ſais combien de femmes habillées proprement, d'une beauté charmante, les cheveux tombans ſur leurs gorges, enfin capables de tenter les moins ſenſibles. Comme vous vous l'imaginez bien, nous étions dans le dernier étonnement, lorſque *Sermodas* nous en tira par le diſcours qui ſuit.
„ Je remarque votre ſurpriſe à vos re-
„ gards. Votre imagination eſt con-
„ fon-

„ fondue de tant de femmes habil-
„ lées d'une maniere extraordinaire
„ pour vous. Mais chaque nation a ſes
„ uſages, dont les uns ſont pernicieux
„ par leur propre nature, & les autres
„ ne ſemblent l'être que par les préju-
„ gez avec leſquels on les examine.
„ Pour nous, nous regardons les fem-
„ mes comme des eſclaves, deſtinées à
„ ſatisfaire nos beſoins. L'uſage mo-
„ déré de leur ſexe nous eſt recom-
„ mandé par la nature, & ainſi il eſt bon
„ & juſte. Mais il a ſes bornes au delà
„ deſquelles il devient préjudiciable au
„ genre humain. Ainſi l'homme eſt
„ le maitre d'y trouver ſon avantage
„ ou ſon déſavantage. Les principaux
„ biens qui en reſultent, ſont la pro-
„ pagation de notre eſpece, & ſa con-
„ ſervation. Ces deux choſes ſont éta-
„ blies par les loix éternelles de la na-
„ ture, ainſi que le plaiſir qu'elles nous
„ procurent. Si nous y tendons par les
„ voies legitimes, non ſeulement nous ne
„ faiſons rien, qui ne ſoit permis & né-
„ ceſſaire, mais même notre conduite
„ eſt louable, & agir de la ſorte c'eſt
„ s'acquiter d'un devoir. Mais outre
„ ces deux grands intérêts, il y en a

 „ un

„ un troisieme, savoir la société, sans
„ laquelle il ne peut y avoir de répu-
„ publiques. Notre sage Legislateur
„ *Sevaraminas*, dont le nom glorieux &
„ immortel sera reveré à jamais, fon-
„ da notre gouvernement sur les loix
„ de la nature, & ne l'établit que
„ par la persuasion. Il évita sur toute
„ chose avec soin de rien défendre qui
„ fut bon en soi même, & il nous
„ permit de nous servir modérément de
„ tout ce que la vertu ne nous interdi-
„ roit pas. Entre autres établissemens,
„ il publia celui-ci, *que les jeunes gens*
„ *se marieroient tous à un certain âge.*
„ Nous observons cette loi ponctuel-
„ lement. Mais comme nos affaires
„ nous obligent de voiager en différens
„ endroits du Roiaume, & qu'alors
„ nous laissons nos épouses chez elles,
„ par tout où nous nous rencontrons,
„ le Gouverneur du lieu nous fournit
„ des femmes, ainsi que les autres né-
„ cessitez de la vie. C'est par cette
„ raison, que voulant vous témoigner
„ les mêmes égards que nous avons
„ pour nos concitoiens, nous avons
„ fait venir les personnes que vous
„ voiez. C'est à vous maintenant à
„ voir

„ voir ſi vous voulez les emploier à
„ quelque choſe. „

Il ne falloit pas beaucoup d'éloquence pour engager nos gens à ne pas rebuter ces aimables *Sporundiennes*. La plûpart avouoient même que les coutumes de cette nation valloient bien mieux que les nôtres. Ainſi nous remerciames tous *Sermodas*, qui nous quitta, en nous laiſſant le choix des Dames qu'il nous avoit amenées. Sur ces entrefaites, il entra deux hommes, qui nous saluèrent en *François*, & nous ſouhaitèrent toute ſorte de plaiſir à *Sporunda*. L'un étoit un Medecin, & l'autre un Chirurgien du Gouvernement, qui devoient examiner ſi nous n'avions aucune de ces maladies contagieuſes auxquelles les débauches nous expoſent en *Europe*. Ils nous déclarérent ce qui les amenoit, & nous exhortèrent à répondre ſincerement, ſi nous ne voulions pas courir les riſques d'être découverts d'une maniere honteuſe pour nous. Nous proteſtames tous que nous étions nets & ſains. Néanmoins on nous examina l'un après l'autre en particulier, & il ſe trouva que nous n'avions rien dit que de vrai, ce qui fit plaiſir à ces Meſ-

 ſieurs,

ſieurs, leſquels partirent ſur le champ, pour ne point nous embaraſſer dans le choix de nos belles compagnes. Je choiſis le premier, mes deux pilotes enſuite, les autres tirerent au ſort, chacun fut content, & nous ne tardames pas à nous retirer. Je couchai dans la même chambre que j'avois déja eue, & mes gens furent conduits dans des eſpeces de cellules, qui reſſemblent aſſez à celles des Moines. Je n'ai que faire de vous dire que nous paſſames une nuit délicieuſe. Pour moi, je ſerois demeuré encore long temps au lit, ſans le depart de ma charmante Maitreſſe, qui ſe leva, dès qu'elle entendit la clochette du matin. Un inſtant après, *Cashida* entra dans mon appartement, pour m'avertir qu'il étoit temps de ſe lever, & que *Bonaſcar* étoit allé tirer mes gens des bras de leurs belles. Dès que je fus habillé, j'entrai dans la ſalle où mes compagnons m'attendoient, & on nous fit déjeuner, après quoi nous allames voir les manufactures publiques, où les hommes & les femmes travailloient pour le public.

Nous vivions de cette maniere en attendant le retour du Meſſager envoié

à

à *Sevaraminas*. Il revint peu de jours aprè; avec un ordre portant qu'on nous conduisit à la capitale des *Sevarambes*. Jusqu'alors, j'avois été dans une espece d'enchantement, qui m'avoit empêché de réfléchir sur moi-même & sur nos affaires. En ce moment, je commençai à me repentir d'avoir caché la verité tant de temps, & de n'avoir rien dit de ce qui vous regardoit. Une seule chose me rassura. Je connoissois la vertu des *Sporundiens*, & je savois qu'ils n'ignoroient point combien fragile est la nature humaine. Ainsi, assuré qu'ils me pardonneroient ma dissimulation, j'allai trouver *Sermodas*, auquel je fis un recit sincere de notre histoire, en le priant de ne me savoir pas mauvais gré de ma reserve. Peu d'hommes ressemblent aux *Sporundiens*, lui dis-je. Tout est d'ordinaire chez nous mauvaise foi, injustice, inhumanité. Votre bonté même ne me guérissoit point de mes soupçons, parce que souvent la bonté n'est chez nous qu'une apparence perfide, pour seduire ceux que la simplicité de leurs mœurs rend crédules. Mais je m'apperçois enfin que j'ai

eu tort de vous confondre avec le reste des habitans de la terre.

Cette confidence parut lui être agréable. Il en informa d'abord le Gouverneur, qui eut la bonté d'excuser mon silence, quand il en sçut le principe. On députa une autre personne à la Cour, & on nous ordonna de demeurer à *Sporunda* jusqu'à son arrivée. Cependant il n'y avoit point de plaisirs innocens qu'on ne s'empressat à faire naitre sous nos pas. Sans mon inquiétude pour vous le temps m'auroit paru court. Enfin l'envoié revint, il n'y a que trois jours, avec ordre de nous amener tous au Roi des *Sevarambes*, qui promet de nous traiter avec la bonté & la magnificence qui conviennent à sa dignité. Décidez maintenant de ce que vous avez à faire. Supposé que vous soiez prêts à lui obéïr, comme je vous le conseille de tout mon coeur, voilà sa flotte qui vous servira d'escorte.

CHAPITRE VI.

*L'Auteur & ses gens vont à Sporunda. Description de l'*Osparenibon. *Autres particularitez importantes.*

LA relation de Monsieur *Morrice* nous fit un veritable plaisir. Chacun se trouvoit heureux dans son malheur de rencontrer une nation aussi hospitaliere dans un lieu qu'on ne croioit habité que par des bêtes feroces. Nos gens informez de tout par les compagnons de l'Amiral, attendoient notre réponse impatiemment, & ils s'étoient assemblez en foule autour de ma tente. Nous n'eumes pas de peine à resoudre de nous remettre entre les mains du généreux *Sermodas* & de ses compatriotes.

Il ne me restoit qu'un seul sujet d'inquiétude. J'appréhendois que s'il nous venoit du secours de *Batavia*, nos gens ne voiant point les signaux que nous avions promis de leur faire, n'allassent

s'imaginer d'abord que nous étions peris miſérablement, ce qui les auroit découragez, & nous auroit exclus à jamais de notre patrie. Mais Monſieur *Morrice* diſſipa ma crainte, en nous diſant que les *Sevarambes* avoient des vaiſſeaux qui trafiquoient dans les quatre parties du monde, de ſorte que nous ſerions toujours les maitres de retourner chez nous, s'il arrivoit jamais que nous nous dépluſſions chez eux. Et ne croiez point que je vous trompe, continua t'il. C'eſt un fait que j'ai appris pendant mon ſéjour chez les *Sporundiens*. Je m'aviſai un jour de demander à *Cashida* comment lui & les *Sporundiens* entendoient pluſieurs langues de l'*Europe*. Il me répondit qu'on envoioit chaque année pluſieurs perſonnes dans nos cours, moins pour y négocier, que pour apprendre les langues, & examiner les moeurs & les coutumes des différentes nations. Que les établiſſemens qui paroiſſoient ſages & juſtes étoient autoriſez par leur gouvernement. Que pour les autres, on ſe contentoit de les écrire dans les archives publiques, & d'en faire la lecture en certains jours, afin que le peuple ſentit
quel

quel étoit ſon bonheur de vivre ſous la protection des meilleures loix qu'il y eut au monde, ſans être ſujet à tant de loix injuſtes & cruelles qu'on obſervoit ailleurs.

Sur cette aſſurance, je n'apréhendai plus pour notre liberté que nous croiions hazarder trop par notre confiance, & nous nous préparames à décamper, avec la même joie que s'il ſe fut agi pour nous de retourner dans notre patrie. J'allai enſuite rendre mes reſpects à *Sermodas*, qui vint au devant de moi d'un air gracieux, & me demanda en *François* comment je trouvois la deſcription que mon Amiral devoit m'avoir faite de *Sporunda*. Je lui répondis que nous en étions charmez, & que nous ſouhaitions tous avec impatience de voir par nos yeux cette heureuſe contrée, ſuppoſé qu'il voulut bien nous y conduire. N'en doutez point, repliqua *Sermodas*. Je ne ſuis venu que dans cette vue. Quoiqu'à force d'induſtrie, vous aiez fait de votre camp une place qui n'eſt rien moins que mepriſable, vous trouverez pourtant nos villes aſſez bien fournies des choſes néceſſaires à

la vie, pour ne pas regretter ce que vous abandonnez.

Après un repas leger, nous embarquames nos gens & nos marchandises sur les vaisseaux de *Sermodas*, & notre Amiral eut ordre d'aller chercher ceux qui s'étoient établis de l'autre côté de la baie. Nous arrivames le troisieme jour à *Sporunda*. On nous reçut comme on avoit reçu *Morrice*, excepté qu'on nous fit un peu plus d'honneur, à De *Hayes* & à moi. Lorsque j'allai saluer *Albicormas*, il se leva de son siege, & m'embrassa tendrement en me souhaitant un séjour agréable à *Sporunda*. Après les premiers complimens, qui furent repetez par un Interprete, nous parlames des affaires de l'*Europe*, sur lesquelles *Albicormas* fit tomber la conversation. Malgré ce que *Morrice* m'avoit raconté, je veux bien avouer que je fus surpris au dernier point de trouver tant de lumières dans ce Seigneur. Il entendoit le *Latin* & le *Grec*, il avoit une idée juste de nos interêts, nous parlions tour à tour tantôt une langue de l'*Europe* & tantôt une autre, on auroit dit qu'il avoit toujours été

par-

parmi les *Européens*, & aucun d'eux ne l'auroit pris pour un étranger. Il m'expliqua diverses coutumes de sa nation sur lesquelles je le priai de m'éclaircir.

Lorsque nos gens furent arrivez tous, on leur donna des habits semblables à ceux des Compagnons de *Morrice*. Mais nous nous trouvâmes dans un embarras imprévu au sujet de nos femmes. Sans doute, on n'a pas oublié que dans notre camp une devoit servir aux besoins de cinq hommes, & que les Officiers seuls avoient eu le privilege d'en prendre une en propre. *Sermodas* & les *Sporundiens* choquez de cette pluralité de maris pour une femme, déclarèrent qu'on ne la souffriroit jamais chez eux. Nous ne pouvions rejetter notre faute que sur l'impossibilité où nous avions été de faire mieux. On admit cette excuse, mais on fit d'abord une liste de nos hommes & de nos femmes, pour rectifier les choses. Le lendemain, on pourvut à ce que chacun de nous eût une compagne, un lit & autres meubles qui leur étoient nécessaires. On vit bientôt que cet accommodement n'accommodoit point nos

De-

Demoiſelles. Elles ſentoient bien qu'un ſeul homme ne rempliroit pas à demi la place de cinq hommes. Néanmoins il fallut qu'elles ſe ſoumiſſent à la dure néceſſité qu'on leur impoſoit. Celles qui étoient enceintes furent obligées de choiſir un de leurs maris pour père du fruit qu'elles portoient, & ſans doute elles choiſirent au hazard, ou ſelon leurs inclinations. Mais il n'y en eut que peu qui fuſſent en cet état, ce qui prouve bien que plus on laboure un champ, moins il rapporte.

Le cinquieme jour après notre arrivée, *Sermodas* me dit que ſi nous avions quelque curioſité, il ſe préparoit un ſpectacle bien propre à la ſatisfaire. Qu'on alloit celebrer l'*Oſparenibon*, ou les cérémonies du mariage. Que c'étoit la grande fête des *Sporundiens*, & qu'elle revenoit quatre fois par an. Là-deſſus, mes Officiers, l'équipage & moi primes les habits neufs dont on nous avoit fait préſent, & nous allames avec *Cashida & Bonaſcar* nos conducteurs au palais du Gouverneur, d'où nous continuames notre route juſques dans un Temple magnifique, où la pompe en queſtion devoit être ſo-

lem-

lemnisée. La premiere chose qui nous frappa fut une longue rangée de jeunes garçons & de jeunes filles d'un beauté divine. Les premiers avoient sur la tête des guirlandes de laurier, & les secondes portoient des couronnes de fleurs qui parfumoient l'air autour d'elles. Un grand voile de soie cachoit le reste du Temple. Nous nous amusâmes quelque temps à considérer les beautez de ce lieu, sans qu'il se passât encore rien de particulier. Enfin la mélodie d'une foule d'instrumens harmonieux se fit entendre tout à coup. Au même instant, les fenêtres furent toutes fermées, & une infinité de flambeaux de cire firent succéder un nouveau jour à celui qui venoit de disparoître. Alors on tira le rideau, & nous apperçumes un autel d'une architecture excellente, orné de festons travaillez en or, & devant lequel pendoit du haut de la voûte un grand globe de cristal qui l'éclairoit. Au fond de l'autel étoit une statue de femme, qui avoit plusieurs mammelles, dont elle allaitoit des petits enfans. Cependant, la musique que nous avions entendue s'approchoit peu à peu, & elle entra dans le Temple, suivie d'*Albicormas* & des Sena-

teurs

teurs habillez magnifiquement. Les Prêtres allèrent au devant du Gouverneur, l'encensoir à la main, jusqu'au milieu du Temple, en chantant des airs mélodieux. Là ils lui firent trois profondes révérences, & le conduisirent à l'autel, où ils se prosternérent encore trois fois devant lui, aprés quoi ils retournèrent dans leurs siéges.

Albicormas me fit asseoir au pied de son Throne, & on plaça mes gens des deux côtez, selon le rang qu'ils avoient tenu auprès de moi. Les cérémonies commencèrent un peu après. Les Ministres sacrez firent venir ceux qui devoient être mariez. Ces deux troupes se séparèrent auprès de l'autel, & les jeunes hommes prirent la droite, tandis que les jeunes vierges se mirent à la gauche. Le Grand Prêtre monta alors sur un petit throne, où il fit une courte priere, après quoi plusieurs Prêtres parurent avec un encensoir, dont j'ai sû depuis qu'on avoit allumé les charbons aux raions du soleil. *Albicormas* s'approcha de ce vase sacré avec les marques d'un profond respect. Il s'agenouilla & fit une priere, qui fut suivie d'un hymne chanté par les Prêtres, &

& accompagné du ſon des inſtrumens.

Lorſque la Symphonie eut fini, le Grand Prêtre demanda à la premiere de la rangée de filles, *ſi elle vouloit être mariée.* Elle baiſſa la tête, rougit, & dit *oui.* Il fit enſuite la même queſtion à ſes compagnes, qui répondirent de même, tandis qu'un autre demandoit la même choſe aux jeunes hommes. Cette partie de la ceremonie achevée, le ſouverain Pontiſe prit la première des jeunes filles par la main, & la conduiſit vers la rangée des hommes, en lui ordonnant de choiſir un mari parmi eux. Lorſqu'elle en eut trouvé un à ſon gré, elle s'arrêta devant lui, & lui demanda d'un air charmant, *s'il vouloit être ſon Seigneur & ſon fidelle époux?* Le jeune homme répondit d'abord que *oui, pourvu qu'elle lui promit d'être ſa fidelle & tendre épouſe.* Elle répondit *juſqu'à la mort.* Le jeune marié lui prit les mains en même temps, la baiſa au front & la conduiſit au bas bout du Temple. Telle eſt la cérémonie de leur mariage. Les autres firent la même choſe à leur tour, & ſortirent du Temple deux à deux, précé-

dez

dez de plusieurs instrumens de musique.

Je ne pus qu'admirer cette institution. En effet, de cette maniere, il n'y a pas à craindre de mariages forcez, car le jeune homme peut refuser celles qui le demandent pour époux, ce qui arrive quelquesfois, auquel cas, si une jeune fille est rebutée trois fois, elle peut se donner à tel Senateur qu'il lui plait, bien qu'il soit déja marié. Il ne manque jamais de la recevoir au nombre de ses femmes, selon la loi, qui leur permet d'en avoir plusieurs.

Le reste du jour se passa dans la joie & dans les festins, sans qu'il arrivât le moindre desordre, ou que qui ce soit fit le moindre excès. Le lendemain, on nous remena au Temple, pour voir une autre cérémonie, qui étoit une suite de la premiere. Les jeunes hommes y vinrent en triomphe, précédez de la musique, comme ils l'avoient été la veille, & tenant des branches d'arbres couvertes de feuilles, avec les guirlandes de leurs épouses, & les signes de leur virginité, selon la coutume des peuples Orientaux. Nous les vimes s'approcher de l'autel, & ils y consacrè-

rent

rent ces guirlandes & ces marques à l'être suprême, au soleil, au Roi & à la patrie, après quoi ils se retirerent avec les mêmes cérémonies. Cette solemnité dura trois jours consécutifs.

Le temps de quitter *Sporunda* étoit arrivé. J'allai accompagné de mes Officiers témoigner à *Albicormas* combien j'étois sensible aux bontez particulieres qu'il avoit eues pour nous. Voici quelle fut sa réponse. Vous allez voir une ville qui l'emporte autant sur celle-ci que les raions éblouissans du soleil sur la lumière foible & pâle de la lune. *Sermodas* veut bien être votre guide à ma priere. Ainsi je vous recommande pour vos propos intérêts d'observer en tout ses instructions. Il nous embrassa ensuite tendrement, & nous dit adieu, en nous souhaitant un heureux voiage.

Le lendemain, nous nous embarquames sur des barges peintes, & nous entrames dans la riviere méridionale, dont les deux rivages nous offroient une vue enchantée. Nous passames la nuit à *Sporuma*, petite ville située dans le territoire de *Sporunda*. Le Gouverneur informé par avance de notre arri-

vée,

vée, avoit préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour notre commodité, & il vint lui même nous recevoir avec des manieres gracieuſes qui ne nous ſurprirent point, après avoir éprouvé l'humanité des *Sporundiens*, comme nous l'avions fait. Nous n'y vimes de remarquable que la punition de quatorze malfaiteurs. Cinq étoient convaincus d'adultere, & un de meurtre. Cinq autres étoient de jeunes femmes, dont deux devoient être punies au gré de leurs maris, pour avoir violé la foi conjugale, & les trois autres étoient accuſées d'avoir anticipé ſur les droits du mariage. Les trois derniers étoient les jeunes garçons qui les avoient débauchées. Ils étoient condamnez à trois ans de priſon, après quoi, ils devoient les épouſer. On conduiſit les criminels devant la porte du Conſeil, & on les dépouilla juſqu'à la ceinture.

Une des femmes dont le crime conſiſtoit dans l'injure faite à ſon mari, étoit d'une beauté, à laquelle je n'avois jamais rien vu de ſemblable. Elle avoit environ vingt deux ans. Des cheveux noirs lui tomboient ſur le dos qui étoit d'une blancheur éblouiſſante. Ses yeux,

yeux, son teint, sa bouche, tout charmoit. Ses bras étoient d'une rondeur & d'une delicatesse que je ne puis exprimer. Sa gorge sembloit avoir été formée par l'amour. Il me fallut rappeller tout ce que j'avois de constance pour regarder l'Executeur faire son devoir, & je crois qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée, qui ne sentit la même emotion, car je ne voiois que visages attendris & embarrassez. L'Officier levoit le bras pour frapper cette aimable personne, lorsque son mari perçant la foule, cria à plusieurs reprises, arrête, arrête. L'Executeur s'arrêta pour entendre. Le mari lui dit, je suis l'époux infortuné de cette femme, & je demande que vous me laissiez le loisir de lui parler avant de passer outre. Il s'approcha en même temps de sa femme, en essuiant les larmes qui couloient de ses yeux, & il lui adressa ce discours, d'une voix interrompue par ses soupirs. Ulisba, *ma chere* Ulisba, *vous savez quelle tendresse j'ai eue pour vous depuis le premier moment de notre mariage jusqu'à celui de votre crime. Jusqu'à ce fatal moment, je m'étois flatté que*

vous

vous m'aimiez autant que je vous aimois, & cette pensée augmentoit mon amour. Maintenant même je cherche encore à vous disculper. Oui, je sais les artifices, que l'ennemi de votre honneur & de mon repos a emploiez pour vous seduire. Sans doute, s'il ne vous avoit pas donné tant de preuves apparentes mais fausses de mon commerce criminel avec sa femme, vous seriez encore innocente. Je ne l'ai appris que depuis trois heures. Plût à Dieu que je l'eusse sû auparavant! J'aurois mieux aimé mourir que de vous conduire où vous êtes. Mais si vous avez conservé pour moi les sentimens tendres, que je vous ai vus, dites le. Afin que la Justice soit satisfaite, je recevrai les coups qu'elle vous destine, heureux puisque je les épargnerai à une personne que j'aime plus que moi même. La belle Criminelle se tut pendant quelque temps, & ne répondit que par les larmes. Enfin rompant ce triste silence, *mon cher* Bramista, *détourne tes yeux de moi*, répondit elle. *Je ne suis plus propre qu'à allumer ta colère, & à exciter ton indignation. Quelque motif qui m'ait engagé dans le crime, j'y suis tombée, il suffit, quoique d'ailleurs*

mon

mon cœur n'y ait pas consenti. Mais sois assuré qu'il y a long temps que j'en ai un repentir doulourcux & sincere, & que je voudrois mourir en ce moment pour t'en convaincre. Cette tendre scene fut terminée par l'epoux. Il se déshabilla, & reçut avec un visage gaï les coups dûs à sa femme, tandis qu'elle paroissoit aussi abbatue qu'une personne condamnée à la mort, en voiant ce que le genereux *Bramista* vouloit bien essuier pour elle. Je dois avertir que la coutume de *Sporunda* permet à chacun de subir le châtiment décerné contre un autre.

Nous revinmes de ce spectacle avec la tristesse qu'il devoit nous inspirer. Le lendemain matin, nous rentrames dans nos barges, auxquelles il fallut attacher des chevaux pour les touer, à cause de la force du courant. Nous appercevions de hautes montagnes à une grande distance. *De Hayes* jugea par leur situation que c'étoient les mêmes, qu'il avoit découvertes, lorsqu'il étoit parti de notre premier campement, pour examiner le païs. Le jour suivant, nous laissames la riviere, & nous con-

tinuames notre route par terre vers le *Sud*. Les Officiers étoient en carosse, & on avoit donné à l'équipage des voitures assez semblables à nos chariots, excepté qu'ils étoient d'une tout autre propreté. Nous ne fimes pas beaucoup de chemin avant le dîner, parce que le terrain alloit toujours en montant, ce qui fatiguoit beaucoup nos chevaux. Le soir, nous nous trouvames au pied des montagnes, & nous allames coucher à *Sporogunda*, qui nous parut une ville magnifique. Nous y fumes traitez avec beaucoup de bonté par *Astorbas*, qui entendoit en perfection le *Grec* & le *Latin*. Nous passames trois jours dans sa ville, qui ne differe des autres places des *Sporundiens*, chez qui un seul modele sert à toutes, qu'en ce qu'on y a creusé de vastes canaux pour arroser les plaines voisines. C'est un ouvrage prodigieux, qui auroit couté cinquante millions en *Europe*, & qui n'a rien couté aux habitans, parce que chacun y a contribué de son travail sans recevoir d'argent. Ce n'est pas qu'ils n'aient des mines d'or & argent qui surpassent de beaucoup les meilleu-

res

res que nous connoiſſions. Mais ils ne font ſervir ces metaux qu'à l'ornement des maiſons & des Temples. Du reſte leur commerce conſiſte tout en trocs.

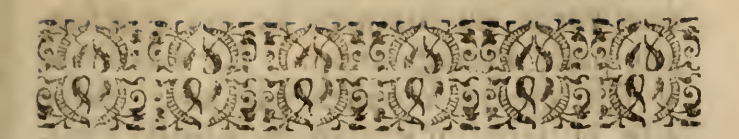
Fin de la Premiere Partie.



VOYAGES
EN DIVERSES PARTIES DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

VOYAGE DE
SEVARAMBES.



VOYAGE DES SEVARAMBES.

CHAPITRE I.

L'Auteur & ses Compagnons partent de Sporumba, *& arrivent aux montagnes. Description de leur route. Ils rencontrent des bêtes farouches,* & Gulliver *court un danger eminent.*

LOrsque nous fumes arrivez au pied des montagnes qui servent de frontieres aux *Sevarambes*, nous nous reposames trois jours à *Cola*, qui signifie en *Sevarambien* vue délicieuse. Trois rivieres, nommées *Banon*, *Caru* & *Silkar* en arrosent le territoire. La fertilité du terrain à une

une verge du sommet de ces montagnes passe l'imagination. Le laboureur y fait quatre recoltes par an, parce que la terre n'y manque jamais d'humidité ni de chaleur. Il en est de même du Roiaume entier. Il n'y a point de païs aussi beau, ni d'air aussi pur dans le reste de l'Univers. En un mot, on y distingue moins les saisons par la rigueur du froid ou du chaud, que par l'éloignement ou le voisinage du soleil.

Il est aisé de juger que nous ne nous ennuiïons pas dans un endroit semblable. Néanmoins la principale raison de notre séjour à *Cola* fut que *Sermodas* y avoit plusieurs amis, entre lesquels étoit une Dame, qui le retint la meilleure partie du temps. Ses plaisirs ne l'empêcherent pourtant point de songer à nous. Il nous procura toute sorte de divertissemens, & recommanda qu'on nous fit voir les belles maisons de campagne, & les jardins délicieux des environs. Leur situation & leur grandeur passe tout ce que j'ai vu de cette espece en *Europe*. Mais rien ne divertit autant nos gens que la chasse de l'autruche, qui se fait de cette maniere.

Ils ont des baſſets qui reſſemblent aſſez aux nôtres. On les amena accouplez dans l'endroit où les autruches ſont renfermées, & on les lâcha au ſignal d'une ſorte de cor. Dès qu'ils eurent apperçu leur proie, ils ſe diſperſèrent les uns d'un côté & les autres de l'autre, jusqu'à ce qu'ils euſſent environné les autruches, qui continuerent de courir, parce qu'elles n'ont pas les ailes aſſez grandes pour voler. Cependant ils s'approchent d'elles peu à peu. L'oiſeau ſe défend à coups de bec & de pieds, il renverſe ſes ennemis les uns ſur les autres, quoique ſans les tuer, ils ne ſavent plus où ils en ſont, c'étoit un ſpectacle auſſi réjouiſſant qu'il ſe puiſſe. A la fin, la pauvre autruche fatiguée & abbattue s'efforça de s'envoler, parce que les chiens qui embarraſſoient ſes jambes lui ôtoient toute eſperance de ſe ſauver à la courſe. Mais les efforts qu'elle fit ne ſervirent qu'à l'affoiblir d'avantage, elle tomba épuiſée, & comme morte, & les chiens ſe jetterent ſur elle pour la dévorer. Au même inſtant, les chaſſeurs la tirerent d'entre leurs pattes, & la mirent dans une cage, jusqu'a ce qu'elle eut recouvré ſa

 pre-

premiere vigueur, après quoi ils la laissèrent en liberté.

L'innocence de ce divertissement fut cause que je le vis avec une joie que rien ne troubla, parce que ni l'autruche ni les chiens, ne se firent beaucoup de mal. Car, je veux bien l'avouer, lorsque j'ai été à la chasse dans mon païs natal, je n'ai jamais entendu les cors sonner la mort du cerf, qu'une douleur secrete ne m'ait saisi le cœur. Je déplorois le sort de ce noble animal. C'est pourquoi je n'ai pû m'empêcher de réfléchir cent fois sur la barbarie qui nous fait aimer & choisir un spectacle qui doit finir par une mort, & je suis résolu de ne me revolter contre aucun plaisir qui ne me revoltera point le premier.

Pour revenir maintenant à *Cola*, il n'étoit pas étonnant que *Sermodas* s'y arrêtat, & nous y retint tant de temps. Il faut savoir que c'est la derniere ville des *Sporundiens*, & que les voiageurs ne manquent pas d'y séjourner, pour se divertir avec le beau sexe, ce qu'ils ne peuvent plus faire, dès qu'ils sont une fois dans les terres des *Sevarambes*. La raison en est que l'austerité de ces peu-

peuples & la nature de leur air ne s'accommodent point avec ces ſortes de plaiſirs. Au premier déſir déréglé que forme le cœur, il ſe fait une révolution totale dans le corps, la peau devient rude, leur viſage devient pâle, il ſe couvre de boutons & de puſtules, & le nez ſur tout porte des marques honteuſes des ſentimens de l'ame. En un mot, leur exterieur trahit d'abord les ſecrets coupables de leurs paſſions, & il n'eſt point de diſſimulation qui puiſſe y faire paroître un homme ce qu'il n'eſt pas, ce qui m'a fait ſouvent ſonger que s'il arrivoit chez nous de pareils changemens, bien de nos honnêtes gens nous effraieroient par la difformité de leurs figures. Voilà pourquoi *Sermodas* ne ſe hâtoit point de nous faire partir. Il craignoit pour nous les déſagrémens que je viens de dire, ſi nous ne prévenions les tentations, en nous hâtant d'y ſuccomber d'avance.

Enfin au bout de trois jours, il prépara tout pour nous faire paſſer les montagnes, où nous avions une veritable impatience de nous voir. Nos voitures devoient être trainées par des a-

 nimaux

nimaux aſſez ſemblables aux Licornes qui ſervent d'appuis aux armes d'*Angleterre*. Ils ſont vîtes, ſûrs du pied, & l'induſtrie des habitans en fait ce que nous faiſons des meilleurs chevaux. Au lieu de bride, on leur attache à la corne une corde de ſoie, qu'il n'y a qu'à tirer d'une certaine maniere, pour les faire aller auſſi vîte & de quelque côté qu'on veuille. Dès qu'ils furent attellez, & que nous eumes diné, nous primes congé de nos amies de *Cola*, ce que quelques uns de nous ne firent qu'avec une ſenſibilité, qui marquoit qu'ils n'étoient pas encore bien affermis dans les principes de la vertu.

Nous n'étions pas bien loin de la ville, que nous découvrimes dans les vallées incultes au deſſous de nous je ne ſçai combien de bêtes farouches, qui ſe battoient pour attraper la proie les unes des autres, & qui ne nous donnèrent d'autre plaiſir que celui de ſentir que nous étions hors de leur portée, plaiſir que leurs hurlemens terribles ne laiſſoient pas de troubler quelques fois. Néanmoins nous fimes halte en un endroit près d'une demie heure pour regarder un de ces combats. C'étoient

deux ours qui avoient pris un daim qu'ils dechiroient en pieces. Sur ces entrefaites, un lion ſurvint, & un des ours ſe battit contre lui, tandis que l'autre tenoit entre ſes pattes la pauvre bête mourante. Mais ce dernier voiant ſon compagnon mal mené, courut à ſon ſecours, attaqua le Lion avec une fureur qui le força de ſonger à la retraite, & il le pourſuivit opiniâtrément, juſqu'à ce que le Lion ſe retournant, le mit lui même en fuite. Cependant l'ours bleſſé à la cuiſſe étoit demeuré ſur le champ de bataille, & s'y trainoit avec peine. Le Lion vint pour y dévorer le daim en ſa préſence. Mais l'ours qui s'étoit enfui ne lui en laiſſa pas le loiſir. Il revint avec de nouvelles forces & une rage nouvelle. L'ours bleſſé ſe releva comme il put. Tous deux ſe jettèrent ſur le Lion, qui fut réduit à ſe ſauver avec un membre du daim dans la gueule, & ils achevèrent leur curée à leur aiſe.

Nous arrivames avant la nuit à des montagnes qu'on appelle *Sporakas*. Elles ſont d'une hauteur à laquelle le *Pic de Teneriffe* eſt à peine comparable, & le ſommet en eſt toujours couvert de

neige, malgré la chaleur brûlante du Climat. Nous y continuions notre route, lorſque je crus entendre un bruit de trompettes & de cors, qui me fit demander à *Sermodas* avec un peu d'émotion, s'il y avoit danger d'être attaqué par quelques ennemis. Cette queſtion le fit ſourire lui & les *Sporviens*. Non, non, ne craignez rien, me dit il enſuite. Jamais conquérants ni uſurpateurs n'ont troublé le repos de ce Roiaume, depuis le déluge, dont pour le dire en paſſant, nous avons de meilleurs mémoires, qu'aucun peuple qui vive en *Europe*. Il eſt vrai qu'on a fait quelques tentatives ſur nos frontieres, mais elles ont eu toujours un mauvais ſuccès. Nous ne ſommes point ſujets aux paſſions déréglées des autres hommes, & quicomque laiſſeroit éclater parmi nous cet eſprit d'ambition tyrannique qui fait vos heros, on ne tarderoit pas à le bannir à jamais du Roiaume. Il m'apprit enſuite que le bruit qui avoit frappé mes oreilles étoit celui d'une chute d'eau voiſine.

En finiſſant ce diſcours, nous nous trouvames dans un roc, où la Nature avoit pratiqué pluſieurs appartemens, pai-

parmi lesquels il y en avoit un dont l'eclat extraordinaire m'éblouit. On auroit dit que c'étoit le séjour du soleil pendant la nuit. *Sermodas* me fit admirer ces merveilles naturelles pendant qu'on apprêtoit le souper. Le roc sembloit n'être qu'un seul diamant. Une infinité de facettes recevoient la lumiere, & la diversifioient en se l'envoiant les unes aux autres. En un mot, avec un peu plus de foi pour les Romans que je n'en ai, j'aurois cru être dans les palais enchantez, dont ils sont toujours pleins. Mais *Sermodas* m'apprit que c'étoit seulement de la glace endurcie & changée en cristal, que les raions du soleil ne pouvoient fondre.

Nous allames ensuite souper avec une tranquillité, que nous ne croïïons pas devoir être troublée, comme elle le fut presque sur l'heure. Nous étions à peine à table, que voilà qu'il vient un Leopard poursuivi par un Dogue sauvage, qui avoit choisi son azile dans un des appartemens interieurs, & que le bruit de nos gens en avoit chassé. Nous avions fermé l'entrée du roc avec nos bagages, en sorte que ces animaux ne pouvoient en sortir. Là dessus, la peur

peur nous ſaiſit, chacun ſe jette ſur ſes armes, nous craignions à tout moment que ces deux bêtes ne ſe miſſent en tête de nous attaquer. *Sermodas* ne nous laiſſa pas long temps dans cette inquiétude. Raſſurez vous, & demeurez en repos, nous dit il. Vous allez voir quelque choſe qui vous réjouira. En même temps, ces deux bêtes cruelles commencèrent à gronder, & ſe jettérent d'abord l'une ſur l'autre. Tantôt l'avantage étoit du côté du Leopard, & tantôt du côté du Dogue. Le combat n'auroit fini que par la mort d'un des deux ennemis. Mais *Sermodas* fit ſigne à deux de nos *Anglois* de tirer ſur eux. Le Leopard tomba mort ſur le champ, & le Dogue ſe retira dans ſa premiere retraite, où nous le laiſſames juſqu'au lendemain, après l'avoir enfermé avec ſoin. Cependant le pauvre animal ne ſurvêcut pas long temps à ſon ennemi, car dès la pointe du jour, nous l'eumes à peine tiré de ſon trou, en l'effarouchant avec du feu, qu'il alla tomber entre d'autres bêtes farouches qui le tuèrent & le dévorèrent à nos yeux.

Ce recit fait aſſez comprendre de combien de dangers nous étions environ-

ronnez Cependant nous fimes ce que peut-être aucun *Européen* n'auroit fait; je veux dire que nous foupames de bon appetit, & que nous dormimes comme des gens qui n'auroient eu rien à craindre.

Le lendemain, lorfqu'il fût grand jour, nous allames encore voir les raretez du rocher, & nous y trouvames de nouveaux fujets d'admiration, que la furprife ou l'obfcurité avoient derobez à nos regards. Mais je ne les décrirai point, de peur qu'ils ne paroiffent incroiables, & que le public foupçonneux n'en vienne à concevoir de la défiance pour le refte de cette hiftoire. Je paffe à un autre article, fur lequel j'appréhende encore bien l'incredulité des critiques, & que je ne puis néanmoins me réfoudre à omettre. Voici ce que c'eft.

Lorfque les *Sporundiens* ont quelques unes de ces taches dont j'ai fait mention ci-deffus, il y a là une fontaine d'eau jaune, où ils fe baignent, & qui fait difparoitre à l'inftant taches, puftules, defirs vicieux même, de forte qu'ils fe trouvent bientôt dignes de converfer avec les vertueux habitans de l'autre

cô-

côté des montagnes. Nous allames donc nous purifier dans ce bain merveilleux. Je dois avouer que je me sentis d'abord un autre homme, & mes compagnons assurèrent la même chose. En un mot, c'étoit le revers des eaux funestes de *Salmacis*, qui efféminoient les hommes, car nous ne nous trouvames plus que des pensées pures, nobles, & généreuses, dès que nous nous fumes lavez dans ces eaux salutaires.

Il étoit assez tard, quand nous sortimes du bain, & nous nous disposions à réparer ce retardement, en hâtant le pas de nos Licornes, loisqu'elles apperçurent un *Jaccal*, animal pour lequel elles ont la même antipathie que les levriers pour les lievres. Nous eumes beau les retenir & les rappeller. Rien ne put les empêcher de poursuivre leur proie, & il fallut attendre, jusqu'à ce qu'elles l'eussent attrapée & devorée. Nous nous remimes alors en marche, & nous apperçumes vers le soir, la délicieuse ville des *Sevarambes*, dont les édifices & les tours sembloient toucher le ciel. Ce spectacle nous fit un plaisir que je ne puis exprimer à demi.

Sermodas en prit occasion de nous don-

donner les avis ſuivans ſur la conduite que nous devions tenir chez les *Sevarambes*. Gardez vous de vous répandre en paroles ſuperflues devant eux, dit-il. Ils en viendroient à vous mépriſer, & vous jugeroient indigne de demeurer dans leurs villes. Aiez grand ſoin de ne montrer rien de ſingulier dans vos manieres. Ne vous permettez aucun jurement. Ne manquez point à vous réformer ſur leurs avis, s'ils vous en donnent, & reglez vos actions ſur les leurs. Vous gagnerez par cette conduite leur eſtime & leur tendreſſe. Uſez avec modération des bienfaits que la nature prodigue à cette heureuſe nation. Leur genéroſité les portera ſans doute à vous faire quantité de préſens. N'en refuſez aucun, car ils regarderoient vos refus comme une marque injurieuſe de mépris. Voilà les ſeuls conſeils, dont je m'aviſe à préſent. Les occaſions me feront connoître quels ſont ceux dont vous avez beſoin, & je ſerai toujours prêt alors à vous les accorder.

Je n'ai que faire de dire que chacun lui témoigna ſa reconnoiſſance de ces avis, & que nous lui promîmes tous d'y

d'y conformer notre conduite. On sent bien que nous ne pouvions moins faire. Nous arrivames sur ces entrefaites au bas de la montagne, où coule une riviere d'une largeur, dont celle de la *Tamise* n'approche pas à *Rotherhith*, & qui environne le Roiaume des *Sevarambes*.

Comme le soleil étoit déja couché, nous fumes obligez d'y attendre jusqu'au lendemain pour la traverser, parce qu'il n'y a pas de pont dessus, de peur qu'on n'entrât avec trop de facilité dans le Royaume, & que les Etrangers n'y apportassent leurs maladies & leurs vices, choses que les *Sevarambes* appréhendent au dernier point. Ainsi nous primes le parti de nous reposer dans des bocages de jasmins & de roses, plantez exprès pour la commodité des *Sporundiens*, lorsque leurs affaires les appellent à *Sevarambia*, & qu'ils trouvent en arrivant que le bac est déja passé à l'autre bord de la riviere. Justement il faisoit une de ces belles nuits, qu'on ne trouve que dans les Poetes, & chez les *Sevarambes*. Un ciel serein, un air calme, point de vent, une lune en son plein, des étoiles bril-

brillantes, un ſilence interrompu ſeulement par le chant harmonieux de divers oiſeaux, dont quelques uns ſont particuliers au climat. Tout nous invitoit à la promenade. *Sermodas* toujours complaiſant ne refuſa point de nous y accompagner.

Je ne pouvois me laſſer de me récrier ſur les charmes de ce que je voiois, & il me répondoit toujours que je verrois bien autre choſe le lendemain. Là deſſus, je lui demandai comment eſt-ce qu'un Roiaume comme celui des *Sevarambes* avoit pû être caché tant de temps aux *Européens*, qui en avoient découvert tant d'autres. Il me faudroit plus de temps que nous n'en avons, pour vous en inſtruire. repliqua *Sermodas*. Néanmoins je vous dirai quelque choſe de ce que nous apprend notre tradition, qui ſans vanité ſurpaſſe les vôtres infiniment.

Après qu'*Adam* le père de votre race eut été chaſſé du Paradis pour ſa déſobéïſſance, il fut permis à ſes enfans d'en habiter les environs, mais non d'y rentrer jamais. Vous ſavez que leurs crimes attirèrent bientôt un déluge qui ſubmergea l'univers entier.

Alors

Alors la terre rentra dans un nouveau cahos, les montagnes & les vallées changérent de place, & enfin le ravage des eaux fit des débris de l'ancien monde un monde qui ne conſerva preſque rien de ſa premiere beauté. Dans ce temps-là, le Paradies terreſtre aiant été tranſporté d'*Aſie* ici ſur les ailes des Anges, par l'ordre du Dieu tout puiſſant, & aucun des décendans de *Noé* n'étant digne d'y habiter, l'Univers vit naitre un nouveau couple de créatures, formé non de la terre groſſiere, mais de la quinteſſence des metaux, de ſorte que leurs corps ne ſe ſentirent point de ce mélange impur qui compoſe les vôtres.

Ces deux mortels fortunez furent nommez *Chericus* & *Salmoda*, & d'eux ſortit le peuple des *Sevarambes*. Ils eurent cent fils & autant de filles. L'ainé de tous appellé *Sevarias* eſt notre legiſlateur, & nous avons pris de lui le nom que nous portons. Après avoir vêcu deux mille ans, il paia le tribut à la nature, & fut enſeveli dans la ville qu'il avoit fondée.

Pendant ſon regne, quelques uns des décendans de *Noé* furent jettez par la tem-

tempête ſur nos côtes, & un de leurs chefs voila une belle *Sevarambe* nommée *Seriſſa*. De ce crime vinrent deux jumeaux, un garçon nommé *Babo*, & une fille appellée *Chreſtona*. Comme ce couple étoit difforme de corps, de ſorte que les *Sevarambes* dédaignoient de contracter alliance avec eux, ils ſe marièrent enſemble, & engendrèrent une nombreuſe poſtérité. Notre ſage Legiſlateur ſe trouva alors dans l'embarras. D'un côté, il répugnoit à l'humanité de les détruire, & de l'autre il ne vouloit point ſouiller le ſang des *Sevarambes* par le mêlange du leur. Ces raiſons furent cauſe qu'il les envoia bâtir *Sporunda*, où ils donnèrent naiſſance à nos ancêtres. Depuis ce temps-là, il ne nous eſt pas permis de nous marier avec les *Sevarambes*. Mais d'ailleurs ils nous aiment comme leurs freres, & leur humanité leur fait même prendre part à ce qui intéreſſe le reſte des hommes.

Au reſte, *Sevarias* connoiſſant la foibleſſe de notre nature, nous accorda pluſieurs privileges, qu'il auroit réfuſez à ſes décendans, & dont à la verité leur rigide vertu n'avoit pas beſoin.

Ce-

Cependant il peut arriver que quelcun d'eux vienne à déshonnorer par des passions basses la pureté du sang & des loix de l'auteur de sa race. Alors son crime est bientôt découvert par les pustules difformes qui lui défigurent le visage. Ces taches lui servent d'accusateur & de juge. Dans le même instant, banni de ce Paradis terrestre, il est confiné sur les frontières, de l'autre côté du fleuve, & il y pleure jusqu'à la mort le crime par lequel il a dégénéré de l'innocence de ses ancêtres. Mais je me reserve à vous en dire d'avantage, quand nous serons parmi ces peuples excellens, car ils ne traversent jamais ce fleuve, tant ils craignent que le commerce contagieux des Etrangers ne corrompe leurs mœurs.

En ce moment, notre conversation fut interrompue par les hurlemens de je ne sais combien de bêtes farouches, qui furent d'abord auprès de nous. Les premieres étoient une foule de *Jaccals*, deux vieux Lions, & quelques Lionceaux, qui se jettérent sur nous avec une furie extraordinaire, & qui ne tardèrent pas à être suivis d'une infinité d'autres animaux sauvages appellez par les

les cris des *Jaccals*. Comme nous n'avions point prévu le danger, nous étions sans armes, & la fuite seule pouvoit nous sauver. Nous tâchames de gagner notre logement. Mais nous démentimes le proverbe, qui dit que *la peur donne des ailes*, car pour moi, je veux bien avouer qu'elle m'ôta la force de courir.

Un Leopard avoit saisi *Morrice* par la basque de son habit, qu'il déchira en pièces & qu'il dévora, ce qui lui donna le loisir d'échaper. En même temps, un autre me prit par derrière avec tant de force, que je ne comptois déja plus sur la vie, parce que le reste de nos gens n'étoit plus à portée de me secourir. Néanmoins, abandonné de tout secours, je ne m'abandonnai pas moi même. Mes forces augmentent à proportion du peril. Je saisis une oreille du Leopard, & je lui enfonce un doigt dans l'œil, ce qui lui fait jetter un rugissement terrible & lâcher sa prise. Mais bientôt, il retourna sur moi, en ouvrant ses griffes sanglantes, & une gueule effroiable. De quoi la peur ne s'avise t'elle pas! Je lui fourrai la main dans la gorge, & j'en arrachai avec

effort la langue, que je jettai aux animaux feroces qui nous environnoient. D'abord ils coururent à cette proie, & je m'enfuis pendant ce temps là, poursuivi par un ours seul, que je me flattois d'éviter aisément. Mais par malheur, en regardant derriere moi, je heurtai contre une pierre, qui me fit broncher, de sorte que l'ours me passa par dessus le corps, avant qu'il eut pû s'arrêter. C'est pour lors que je me crus perdu, & que je me recommandai de bon cœur au ciel, en attendant le moment fatal de ma mort. Mais par un effet de la providence divine, nos gens qui avoient entendu les hurlemens terribles de ces animaux, & qui avoient pris leurs armes pour nous défendre, tombèrent sur l'ours, avant qu'il eût pu retourner sur moi. Encouragé par leur présence, je me relevai, je pris l'épée d'un de mes compagnons qui avoit un fusil, & je la plongeai dans le cœur de l'ours. Ce fut comme un présage de notre victoire. Le reste de la compagnie fondit sur les bêtes feroces; & il y en eut une centaine de tuées, entre lesquelles nous remarquames une *Susa*, qui avoit six cornes sem-

ſemblables à celles d'un Taureau, & qui ne cédoit gueres en force à cet animal.

Néanmoins cet avantage nous couta cher, & pluſieurs *Sporundiens* furent bleſſez en cette rencontre. Mais aucun ne reçut de bleſſure mortelle, de ſorte que nous nous mimes gaiement à table, après avoir remercié le Ciel, chacun à notre manière. Pour comble de bonheur, nous dormimes bien, & la feuille d'un certain arbre qui croît aux environs nous procura un prompt ſoulagement & une guériſon ſoudaine, ſans quoi nous n'aurions peu entrer dans le Roiaume des *Sevarambes*, où on n'admet jamais de bleſſez ni de malades. Ainſi nous nous trouvames prêts le lendemain à paſſer le fleuve, & ſans incommodité, & ſans crainte d'être mal reçus.

CHAPITRE II.

L'Auteur & ses Compagnons traversent le fleuve, & entrent dans le Roiaume des Sevarambes. *Description de leur voiage jusqu'à la ville capitale, & accueil qu'on leur y fait.*

LE Bateau qui étoit prêt pour nous faire traverser le fleuve, ressembloit assez à ces bacs d'*Angleterre*, que des chevaux tirent, excepté que les derniers sont & moins beaux & moins grands sans comparaison. Le Commandant qui s'appelloit *Kibbas* vint rendre visite à *Sermodas*, & lui parla quelque tems en particulier. Ensuite il se rendit auprès de moi, me baisa au front, m'embrassa, & me dit que nous étions les bienvenus chez les *Sevarambes*, qui étoient touchez de notre malheur.

Pendant ce tems-là, nos gens s'occupoient à écorcher les bêtes feroces que nous avions tuées la veille, pour en

en offrir les peaux au Roi des *Sevarambes*, qui préfère ces présens à l'or & aux pierreries, que leur abondance rendroit méprisables à ces peuples, si leur beauté & leur pureté ne leur conservoient une partie de leur prix. Lorsque tout fut prêt, *Kibbas* nous ordonna d'aller nous baigner dans une fontaine, qui étoit derriere notre logement, & que nous n'avions pas encore apperçue. Ses eaux avoient la vertu merveilleuse d'enlever les pustules & autres difformitez de la peau. Nous nous habillames ensuite, & il nous fallut encore subir quelques cérémonies qui manquoient à notre purification, après quoi nous entrames dans le bac, avec lequel nous passames de l'autre côté du fleuve.

Le rivage étoit bordé de je ne sais combien d'hommes & de femmes d'une beauté incroiable. Du moins, quelque peinture que je m'en fusse faite d'avance, sur ce qu'on m'avoit dit d'eux, je dois reconnoitre que mon imagination étoit demeurée beaucoup au dessous de ce que je vis en ce moment. On donna d'abord à chacun de nous une robe verte, qui ressembloit à

une veste *Turque*, avec des boutons d'une espece de jaspe, & des boutonnieres d'or, d'argent, ou de soie selon la dignité des personnes.

Nous étions à peine avancez à quelques pas du rivage, environnez d'une foule de ces hommes charmans, qui nous souhaitoient toute sorte de prosperitez, que nous vimes arriver un Seigneur, dont l'air majestueux imposoit le respect. Il étoit accompagné de six fils & de quatre filles, dont la beauté effaçoit tout ce que nous venions d'admirer. Il s'appelloit *Zidi Marabet*, & étoit Gouverneur de la ville. Il nous salua gracieusement, & nous dit en bon *François* que le Roi lui avoit donné ordre de nous traiter en bons amis. Il dit ensuite quelques mots en particulier à *Sermodas*, après quoi il nous conduisit à son palais, qui étoit bâti de marbre noir & blanc, & d'une architecture au prix de laquelle celle de *Sporunda* même n'étoit rien.

La ville est située sur le bord du fleuve, & composée de six grandes rues en symmetrie, qui toutes conduisent au port. La plupart des maisons me parurent bâties de marbre, & couvertes d'une

d'une certaine matiere qui a beaucoup de rapport avec l'or bruni, principalement quand les raions du Soleil brillent dessus. Mais il n'y en a aucune qu'on puisse comparer ni pour la beauté ni pour la grandeur à celle de *Zidi Marabet*. On y arrive par une charmante allée d'arbres, qui répandent une odeur délicieuse. Autour du palais & des jardins regnent des canaux profonds, où on a sçu conduire de l'eau du fleuve, & qui sont pleins de poissons exquis. L'intérieur du Palais répond à la beauté des dehors. Les meubles, les tapisseries, tout n'est qu'or & que soïe, & la délicatesse du travail l'emporte de beaucoup sur la matiere.

Ce fut dans ce bel endroit que nous passames les sept jours que la réponse du Roi sur notre sujet tarda à venir. Il n'y eut rien dont on ne s'avisât en attendant pour nous faire trouver ce séjour agréable. La chasse, la pêche, la volerie, la promenade, la musique, la conversation, en un mot toute sorte de plaisirs innocens se succédoient les uns aux autres. Enfin l'ordre arriva, & nous nous remimes en chemin avec notre guide.

Nous voiagions dans un païs délicieux, & où l'art sembloit s'être plû à orner les présens de la nature, & à embellir ses ouvrages. Nous vimes en passant des Ours, des Leopards, des Lions, des Tigres. Mais ils avoient perdu dans ces lieux leur ferocité naturelle, & on pouvoit en approcher sans crainte. Les prairies n'étoient semées que de fleurs & d'herbes odoriferantes, & les ruisseaux y promenoient sur un sable fin une eau pure & claire, qui sembloit par ses détours infinis chercher à s'y arrêter pour toujours. Nous trouvions par tout des mets exquis, & des vins qui flattoient le gout sans alterer la santé. Les villes où nous passions nous surprenoient par leur magnificence, & nous ne savions qu'admirer d'avantage, ou la beauté des habitans, ou leur humanité. Lorsque je pensois à mon bonheur; je souhaitois que le fleuve que nous avions traversé eut été le fleuve d'oubli, afin de ne plus songer aux choses que j'avois vues dans notre monde. Seulement, j'appréhendois que nos défauts ne nous bannissent en peu de temps d'un lieu, où j'aurois bien voulu achever mes jours. Il n'y avoit que

la clemence du Roi des *Sevarambes* qui me rassurât un peu sur cet article.

Cependant nous arrivâmes dans une ville, dont les habitans nous accompagnèrent avec la musique, jusqu'à ce que nous fussions hors de leur territoire. Les acteurs de ce concert étoient encore tous dans la premiere fleur de la jeunesse, & j'avois remarqué la même chose dans chaque ville où nous avions passé, ce qui me causoit autant de surprise que de plaisir. *Sermodas* qui s'en apperçut, me dit là-dessus, que la Philosophie, les Mathematiques, l'Astronomie & la Musique étoient autant de sciences, auxquelles les *Sevarambes* s'appliquoient dès leur enfance. Que la Medecine étoit seule négligée parmi eux, parce qu'ils n'avoient besoin ni de drogues ni de simples, graces à la pureté de leurs moeurs, qui ne laissoit chez eux aucun lieu aux maladies. Que la mort n'étoit jamais chez eux que l'effet d'une longue vieillesse, & non celui des débauches, ou des remedes. Leur beauté vient aussi en partie de la même cause, continua t'il. Une douce sérénité paroît sur le visage des deux sexes. Les hommes ont l'air mâle, un re-

regard fier, le corps vigoureux, une taille majestueuse, je ne sais quoi de noble dans leur démarche. Les femmes à leur tour, vous m'avouerez que vous n'aviez jamais imaginé rien de pareil, avant que vous les eussiez vues. Des graces tendres sans avoir rien de mol, un air pudique & qui n'inspire que l'innocence dont elles font profession, un extérieur noble, des manieres touchantes, voilà le portrait de toutes. Tel est l'effet de la tranquillité éternelle dont ils jouissent, des plaisirs vertueux qu'ils goutent, de l'innocence de leur coeur, & de la sublimité de leurs lumieres.

Pendant qu'il parloit de la sorte, nous apperçumes des aigles & des vautours, que nous crumes être des oiseaux de proie, ce qui lui donna lieu de reprendre la parole en ces termes. Les animaux que vous voiez ne fondent que sur les insectes. Car pour vous le dire en passant, il n'y a point ici de bêtes, ni sur la terre, ni sur l'eau, ni dans l'air, qui fasse de mal soit aux autres, soit aux hommes. Aussi, sans ce que nous avons raconté aux *Sevarambes* sur les animaux carnaciers, ils ignoreroient qu'il y en a, & ils

ils répondent ſouvent à ceux qui leur parlent d'hommes attaquez ou déchirez par des Lions, il falloit que l'être ſupreme fut bien irrité contre eux, pour les expoſer ainſi à la rage de ces terribles créatures.

Cependant nous approchions peu à peu de *Sevarinda*, & à chaque pas il ſe préſentoit de nouveaux ſujets d'admiration. L'or brille de tous côtez dans les meubles & dans les bâtimens des *Sevarambes*. Les pierreries & les perles n'y ſont guères moins communes. Ils en envoient quelques fois dehors pour faire plaiſir aux *Sporundiens*, qui leur ont appris que pour voiager avec agrément dans notre monde, il faut avoir de ces ſortes de lettres de créance, ſans quoi nos ſordides grands Seigneurs leur feroient un accueil froid & déſobligeant, & c'eſt par cette voie que ſont venus en *Europe* & en *Aſie* ces perles & ces diamans, ſur la beauté deſquels on ſe recrie avec raiſon, mais qu'on croit mal à propos avoir été tirez des mines de notre monde. Auſſi je puis bien aſſurer que nos marchands nous apporteroient ſans comparaiſon plus de richeſſes des *Sevarambes*, que les *Eſpa-*

gnols n'en ont jamais trouvé dans l'*Amerique*, s'il leur étoit permis ou possible d'y aller négocier.

Une autre chose qui me fraproit encore, c'étoit l'humanité des *Sevarambes*, humanité dont il n'y a point d'exemple dans nos histoires, quand même on remonteroit jusqu'aux premiers siecles du monde. Quand quelcun d'eux a envie d'un meuble qu'un autre possède, ils troquent ensemble pour quelque meuble que le premier a, & qui est au gré du second. Si même il se trouve qu'un des deux n'ait pas dequoi paier ce qu'il souhaite, il n'a point à craindre de refus: le plaisir que son voisin sent à l'obliger lui sert d'équivalent; on ne demanda pas autre chose. Cette tendresse des *Sevarambes* pour leur prochain est cause qu'on ignore chez eux ce que c'est que la pauvreté, & de là vient aussi leur hospitalité, dont nous fumes nous mêmes un exemple, dès le premier jour de notre voiage. En effet, dix des principaux d'une ville vinrent à notre rencontre, & se disputèrent le plaisir de nous regaler, tellement que *Sermodas* par complaisance pour eux partagea notre monde en dix

dix parties égales, dont chacune fut traitée par ſon hôte avec une magnificence & une bonté qu'on ne ſauroit aſſez louer.

Voilà comme ſe paſſerent les ſeize jours que nous mimes à aller à *Sevarinda*, capitale des *Sevarambes*, & la réſidence des Rois, qui prennent tous le nom de *Severias*, ou *Sevarias*, ou *Sevaraminas*, l'auteur de leur race



CHAPITRE. III.

Description des Provinces des Ambitieux, des Adulteres, des Fornicateurs, des Fourbes & des Insensez. Gulliver *& les siens paroissent devant le Roi des* Sevarambes. *Reception qu'on leur fait. Loix, religion, coutumes & mœurs de ces peuples.*

DEs que nous fumes arrivez au Palais qu'on nous avoit destiné, plusieurs des aimables citoiens de *Sevarinda* vinrent nous faire des présens de fleurs & de fruits, & un d'eux nous addressa la parole en ces termes, que *Sermodas* nous expliqua. „ Illustres „ Etrangers, vous soiez les bien venus „ dans notre ville. Bannissez le souve- „ nir de vos infortunes passées. Vous „ serez dédommagez de vos pertes. „ Nous sommes ravis d'avoir une oc- „ casion d'imiter le souverain Créateur „ de

„ de l'Univers, en témoignant notre
„ bonté à des peuples d'une autre race
„ que nous. „ Il nous fit ensuite une
revérence profonde, & se retira auprès
de ses compagnons, avec lesquels il
commença un concert ravissant de voix
& d'instrumens. La musique fut suivie
d'un festin, où on nous servit entre
autres d'un vin, qui passoit s'il se
peut celui que nous avions bû jusqu'alors.
Il a la vertu surprenante de ranimer
les yeux éteints des vieillards, &
de rajeunir leurs traits. Ainsi on les
distingue seulement à la blancheur de
leurs cheveux & de leurs barbes, que
les loix leur défendent de couper, sans
quoi on croiroit que les habitans y
jouissent d'une jeunesse éternelle, fruit
de la simplicité de leurs moeurs, & de
la bonté de leur air.

Au reste on ne se borna pas envers
nous à ces marques de civilité. Dès
le soir même, le Roi nous fit faire un
compliment par *Sermodas*, & lui commanda
de nous mener le lendemain à
son audience, dont il lui dit obligeamment
que l'heure tarderoit au gré de ses
desirs. Cette honnêteté me donna occasion
de prier *Sermodas* de me décrire

crire ce Prince & ses états. Il s'en acquita de la maniere suivante.

Vous savez déja que notre sage & puissant Roi décend en droite ligne de notre Legislateur. Je dois ajouter qu'il a succédé à sept mille cinq cens neuf Rois ses aieux. Son Roiaume est composé de soixante cinq Provinces environnées par le fleuve que nous avons traversé, & gouvernées par quatre Vicerois, qu'on choisit de trois en trois ans parmi les Magistrats que leur sagesse & leur vertu élevent au dessus du commun.

Mais il y a encore de l'autre côté du fleuve d'autres principautez qui dépendent des *Sevarambes*. Telle est celle de *Sporunda*, la seule qui se gouverne selon leurs loix, & où on trouve quelques vestiges de leur innocence. Les habitans des autres sont privez à jamais du droit de traverser le fleuve.

Celle qui confine à ma patrie est la province des Adulteres & des Fornicateurs. Ils portent sur leurs visages des marques infames de leur iniquité, & ils n'osent lever les yeux sur les honnêtes gens. Semblables aux anciens *Tartares*, ils n'ont point de demeure fixe,

fixe, & ils errent de forêts en forêts. Les hommes & les femmes se mêlent ensemble sans pudeur & au hazard. Ils sont gouvernez par une femme dont les moeurs répondent aux leurs. Elle s'appelle *Brustana*, nom pris de la langue des *Sevarambes*, & qui signifie *desirs impurs*. Le païs leur fournit de tout en abondance, & ce tout est en commun entre eux, ainsi que leurs propres personnes. Neanmoins, il s'éleve souvent des querelles parmi eux, qui ne finissent gueres que par des meurtres.

Près de là est la province des Fourbes, gouvernée par *Marabo*, ou *ruse infernale*. Les habitans n'y vivent jamais en paix ensemble. Artifices, complots, mensonges, tromperies, injustices, ils ne pensent à autre chose. Leur unique occupation est de se ruiner les uns les autres. Ils se réünirent néanmoins une fois, & ce fut pour s'emparer de la Province des Avares, qui y avoient fait beaucoup de changemens avantageux. Leur entreprise réüssit, & ils se sont maintenus dans leur conquête, dont les premiers habitans vivent aujourd'hui au milieu d'un païs affreux & sterile.

Aux

Aux *Maraboiens* confinent les Ambitieux, nation turbulente & inquiete, & qui souvent a essaié de troubler le repos des *Sevarambes*. Mais leurs mauvaises intentions ont été inutiles, & maintenant *Sevaraminas* a toujours des troupes sur leurs frontieres, pour les tenir dans le respect. Je pourrois vous décrire treize autres principautez, qui ne sont habitées de même que par des bannis, & qui se revoltèrent une fois avec les précédentes contre le Roi. Mais je me contenterai de vous dire, qu'après avoir eu bien de la peine à étouffer leur revolte, on s'avisa enfin de bâtir des forts & des citadelles sur leurs frontieres, de sorte qu'ils y sont aujourd'hui renfermez comme dans des prisons impénétrables.

Une Province que je ne dois pas oublier, c'est celle des Fous, ou l'Isle de *Cracos*, comme nous parlons. Elle est située au *Sud* de *Sevarinda*. Ils y jouissent en abondance & sans inquiétude de tout ce qui est nécessaire à la vie. La fortune prend sur elle le soin des fous, tandis qu'elle laisse les fourbes travailler pour eux mêmes.

Si vous avez la curiosité de visiter ces Pro-

Provinces, je ne doute point que notre ſage Roi ne vous le permette, & qu'il ne vous accorde même une grande ſuffiſante pour vous garantir des inſultes. Car malgré la tranquillité dont on jouit dans notre heureux climat, il eſt pourtant vrai que les Iſles adjacentes ſont ſujettes aux mêmes deſordres, où vous vous trouvez expoſez dans votre monde ſeptentrional, par la malice des eſprits aeriens, qui s'y gliſſent dans le cœur des hommes. Les *Sevarambes* mêmes n'en ſont pas tout à fait exempts. Quoique l'odeur délicieuſe d'un certain arbre aromatique qu'ils ont, en chaſſe la plûpart de l'air, ils ſont obligez de recourir quelques fois à leurs Sages, qui enchaînent ces eſprits malfaiſans à un des arbres que je vous ai dit, & les fouettent avec des verges faites de ſon ecorce. Ainſi c'eſt à vous de voir ſi vous voulez vous expoſer dans des endroits où ces démons ont plus de pouvoir que parmi nous.

Sermodas ſe tut ici quelque temps, & je lui temoignai que je l'avois écouté avec un plaiſir infini, de ſorte qu'il reprit ſon diſcours en ces termes. Le Roi a un revenu fixe, & ſa dépenſe eſt reglée

giée. Ainsi il n'a jamais occasion de demander aucune augmentation. Mais en récompense, s'il le faisoit, le moindre de ses sujets contribueroit avec joie de tout son bien à le satisfaire. Le Prince qui regne aujourd'hui a environ quarante ans, & n'en paroit pas la moitié. Il y a vingt deux ans qu'il est sur le throne, sans nous avoir jamais donné le moindre sujet de plainte. Au contraire, il n'y a personne d'entre nous, qui ne croie prier pour la prosperité de la patrie, en demandant au ciel une longue vie pour ce Souverain. Mais vous en jugerez demain par vous même. Maintenant je crois qu'il est temps d'aller nous reposer.

On nous conduisit ensuite dans nos appartemens. Tout n'y étoit que drap d'or & que broderie, & on nous avoit donné des lits d'un duvet fin & mol, dont le nôtre n'approche nullement. Nous y passames une nuit tranquille, jusqu'au lendemain à six heures, que des Musiciens placez dans une chambre voisine nous réveillèrent par une symphonie divine. Pour moi, je croiois dormir encore, & il me sembloit qu'un homme ne pouvoit avoir tant de plaisir qu'en

qu'en ſonge. Dès que le concert fut fini, *Sermodas* entra dans ma chambre, accompagné d'un homme qui m'apportoit des habits ſuperbes de la part du Roi, & qui me pria en ſon nom de me hâter, parce que le Prince vouloit me donner audience avant le diner.

J'obéïs à ces ordres reſpectables avec la promptitude que je devois, & nous ſortimes environ à huit heures, ſuivis des principaux de la ville qui voulurent bien nous faire cet honneur. Je ne décrirai point notre marche. Il ſuffit de dire que les fenêtres & les rues étoient pleines de Spectateurs, que la curioſité y avoit amaſſez, parce qu'ils voient rarement des étrangers dans leur capitale. Nous étions ſurpris & enchantez à chaque pas. La magnificence des édifices, la beauté des habitans, la richeſſe des habits, tout paſſoit ce que nous avions jamais imaginé. On auroit dit que les arts & les ſciences avoient pris leur origine chez les *Sevarambes*, & je rougiſſois de voir que ce peuple nous ſurpaſſoit autant par ces endroits que par ſon innocence & par ſa beauté.

Mais notre étonnement redoubla à l'approche du Palais du Roi. Il eſt bâti

ti ſur une eminence, & entouré d'une riviere, qu'on traverſe ſur un pont levis d'argent maſſif, ſuſpendu par des chaines d'or. On trouve enſuite trois murailles dont la beauté eſt au deſſus de mes expreſſions. Les materiaux de la derniere ſont liez avec du ciment, où on a mêlé des grains d'or & d'argent, de ſorte qu'il n'y a point d'yeux qui en puiſſent ſoutenir l'éclat éblouiſſant, quand le Soleil donne deſſus. Autant de cours ſpacieuſes ſeparent chaque muraille par des allées d'arbres, & on y a éleve des ſtatues de toute ſorte de peuples & d'animaux, qui ſont l'ouvrage des meilleurs Sculpteurs. Le Palais eſt au milieu de la derniere cour. Il eſt rond, & quatre galleries regnent autour, avec autant de portes qui ſe répondent les unes aux autres.

Nous y trouvames le Roi aſſis ſur un throne, orné d'une infinité de pierres precieuſes, qui formoient un ſoleil dont l'éclat nous éblouir. On y montoit par ſix dégrez, ſur chacun deſquels paroiſſoient deux lions de porphyre, dont les yeux étoient de gros ſaphirs, qui ſembloient rouler dans leur tête quand

on

on les regardoit. Lorsque nous fumes à quatre pas de ce superbe siege, douze Seigneurs qui marchoient devant nous, se partagèrent en deux haies, au milieu desquelles nous nous agenouillame, selon nos instructions, & nous nous prosternames jusqu'à terre. Le son des instrumens nous donna le signal de nous relever. Alors je fis une inclination profonde, & j'adressai au Roi le discours suivant en *François*, que Sa Majesté entendoit & parloit parfaitement. „ Puissant & illustre Souve„ rain, vous voiez aux pieds de votre „ throne une troupe d'hommes infor„ tunez, qui avons fait naufrage sur „ les frontières de votre empire, & qui „ venons guidez par vos ordres & par „ notre reconnoissance, remercier vo„ tre Majesté des bienfaits nombreux „ & signalez, dont ses sujets nous ont „ comblez. Elle en est la première „ source, puisque c'est elle qui leur „ inspire cette generosité par son exem„ ple, & qui leur fournit les moiens „ de la satisfaire par la sagesse de son „ Gouvernement. Puisse donc le Ciel „ les recompenser de leur humanité, „ en accordant à votre Majesté une

„ lon-

„ longue vie & un regne tranquille!
„ Pour nous, nous ne cesserons de van-
„ ter votre clémence, votre sagesse &
„ vos autres vertus à nos peuples du
„ nord, si nous rentrons jamais dans
„ notre terre natale, bien que nous
„ nous exposions à passer pour men-
„ teurs auprès de ceux, qui n'auront
„ pas vû comme nous les merveilles de
„ votre regne & de votre empire.

Sevaraminas qui m'avoit écouté avec un air gracieux, fit une legere inclination de tête, & me repondit en *François* de la maniere suivante. „ J'aime
„ trop la justice, graces au Ciel, pour
„ en manquer jamais à votre égard. Je
„ ne vous ai fait venir, que pour être
„ instruit par vous des mœurs & des
„ coutumes d'une partie du monde, fa-
„ meuse par les sciences & par ses dé-
„ couvertes, & pour vous rendre les
„ bons offices qui seront en mon pou-
„ voir. Soiez donc assurez qu'on vous
„ dédommagera de vos pertes, & que
„ peut être vous regarderez un jour
„ comme un bonheur ce qui vous a
„ paru d'abord le comble de l'infortu-
„ ne. Je vous permettrai de voiager en
„ quelque endroit de mes états qu'il

„ vous plaiſe, afin que vous puiſſiez
„ connoitre cette partie du monde,
„ que le ciel a ſéparée du reſte de la ter-
„ re. Il ne tiendra pas même à moi que
„ vous n'aiez la gloire d'avoir établi un
„ commerce entre les habitans des na-
„ tions ſeptentrionales & les *Sevaram-*
„ *bes.* Du moins, je vous promets
„ qu'avec l'avis de mon Conſeil, je
„ choiſirai quelque Iſle de ma domina-
„ tion dans la mer Pacifique, pour y
„ établir ce commerce, parce que les
„ loix de mon Roiaume ne permettent
„ pas aux Etrangers de s'établir parmi
„ nous.„

Il s'informa enſuite de l'état de l'*Eu-rope*, du Gouvernement de l'*Angleter-re*, de nos loix, de notre religion, & de notre politique, à quoi je répondis le mieux qu'il me fut poſſible. Lorſque notre converſation fut finie, il me donna une caſſette de pierreries, & un collier d'or & d'ambre gris, qu'il me pria de porter tant que je ſerois dans ſes Etats, comme une marque de ſa protection & de ſes bonnes graces. Chacun de mes Officiers reçut auſſi un préſent ſemblable. Il ordonna enſuite à *Zide Parabas* maitre des cérémonies

de nous marquer nos appartemens dans le Palais.

En même temps, je pris congé du Roi, & je me retirai dans mon appartement, où *Zidi Marabat* Chancelier du Roiaume & premier Miniſtre vint conferer avec moi, par ordre de *Sevaraminas*. Je lui rendis compte de notre marine, & des ſecrets de notre commerce, en obſervant de lui décrire avec ſoin nos marchandiſes, les productions de l'*Europe*, & celles de la *Grande Bretagne* en particulier. Il parut ſatisfait de ce détail, & me témoigna qu'on recevroit bien les *Européens*, à condition pourtant qu'ils n'envoieroient pour commercer que des gens honnêtes, droits & ſinceres, & qu'ils ſe contenteroient d'avancer juſqu'à *Sporunda*, ſi ce n'eſt en cas d'ambaſſade, ou dans d'autres occaſions extraordinaires.

Zidi Marabat fit ſuccéder la promenade à cette conférence. Nous ne vimes pour cette fois que les curioſitez du Palais. Néanmoins je n'oſe entreprendre de les décrire. Outre que mon recit paroîtroit incroiable & fabuleux, les termes me manquent pour exprimer la beauté de ce que je vis, & l'imagi-

nation

nation même de ceux qui liront mon livre, ne les leur repreſentera que d'une maniere foible & imparfaite.

A notre retour, nous rencontrames le Roi, qui revenoit de la chaſſe. Leur maniere de chaſſer differe du tout au tout de ce que nous pratiquons en *Europe*. Ils ont pour les lievres, les lapins & les bêtes fauves des renards apprivoiſez, d'une vîteſſe dont nos chiens n'approchent pas. Quant aux grandes bêtes, ce ſont des Leopards domeſtiques auſſi, qui font l'office de nos dogues.

Mais ce n'eſt pas là l'unique difference qu'il y a entre leur maniere de chaſſer & la nôtre. Lorſque le Roi veut prendre ce divertiſſement, & que le Grand Veneur lui à préparé une meute ſuffiſante de Léopards, on lâche un Ours, ou un Lion, ou telle autre bête qu'il a choiſie, dans un parc ſpacieux qui eſt à une lieue du Palais. Dès que les Léopards ont apperçu leur proie, c'en eſt fait, rien ne peut arrêter leur impetuoſité, ils partent, l'un va d'un côté, l'autre de l'autre, en un moment ils ont environné la bête. Alors elle cherche ſon ſalut dans la fuite. Mais ils la pourſuivent, & elle eſt bientôt la

victime de leur rage. Au reste, ce plaisir n'est que pour le Souverain & pour les Grands, qui s'y trouvent montez sur des mules caparaçonnées d'or & de pierreries.

Le Prince entra dans le Palais, suivie d'une foule de Seigneurs & d'Officiers de sa maison, qui nous complimentèrent en *Latin*, en *François*, en *Espagnol*, ou en *Italien*, selon qu'ils trouvèrent des gens qui entendoient l'une ou l'autre de ces langues. On nous introduisit ensuite dans une salle de trois cent pieds de long, où un superbe dîner nous attendoit. Le Roi, la Reine, les trois Princes leurs fils, & six des Princesses Roiales étoient dans le fond de la salle, à une table placée sous un riche dais. Nous allames nous asseoir à une autre, *Zidi Parabas*, *Sermodas*, plusieurs Seigneurs & moi. La conversation tomba d'abord sur les plaisirs de l'*Europe*. Je dis que nous en avions de diverses especes, mais qu'ils n'égaloient point ceux des *Sevarambes*, parce qu'ils n'en avoient ni la simplicité ni l'innocence. Selon une coutume qui leur étoit commune avec les *Grecs*, on passa de cet entretien à des matie-

res

res Phyſiques, que nous traitames en *Latin*, & ſur leſquelles ils parlèrent en des termes qui me convainquirent, qu'ils nous ſurpaſſoient autant à cet égard que par leur vertu.

Après le diner, *Zidi Parabas* nous préſenta au Roi, qui étoit aſſis ſur un throne avec *Isrida* ſon épouſe à la main droite, & les Princes leurs enfans à la gauche. La converſation fut toute en *Eſpagnol*, parce que la Reine parloit cette langue, & qu'elle l'aimoit. Cette Princeſſe nous renvoia chargez de préſens magnifiques.

L'après dinée fut emploiée à voir les beautez de la ville, ſes édifices, ſes Temples, ſes ſalles publiques. La cour de juſtice étoit pavée de pierres tranſparentes d'une beauté ſinguliere, & des deux côtez étoient les cellules ou les priſons des Avocats, car on peut bien parler de la ſorte, puiſqu'on ne permet pas à ces Juriſconſultes d'aller dans la ville, de peur qu'ils n'inſpirent leur eſprit de chicane aux habitans. Dès que ces Meſſieurs nous eurent apperçus, ils firent autour de nous un cercle, qui ſe diſſipa d'abord, quand

nous leur eumes appris que la curiosité seule nous amenoit.

Sur ces entrefaites, le Juge monta sur son tribunal, au son des trompettes. Sur le champ, nous vîmes paroitre une foule de *Sevarambes*, qui conduisoient un homme & une femme, convaincus d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, & d'avoir eu ensemble un commerce criminel. Tous deux avoient sur le front & sur le nez de grosses excrescences de chair, qui prouvoient leur crime, dont elles étoient l'effet, comme *Sermodas* nous l'avoit dit. Au même instant, nous vimes arriver je ne sais combien d'Avocats, de Sergens & de Chicaneurs, qui présentèrent leurs services aux deux coupables. C'étoit le comble de l'impudence, car les marques qui défiguroient ce couple infortuné, étoient des témoins irreprochables de sa faute, outre que la confusion qui étoit peinte sur leurs visages, achevoit de les convaincre, en même temps qu'elle inspiroit la pitié. Néanmoins un de ces indignes Avocats ne laissa pas pour une récompense, que de vouloir attribuer ces difformi-

tez

tez à une autre cauſe. Mais le Juge avoit trop de lumieres & d'équité pour abſoudre ces deux malheureux. Il les condamna à s'en aller en exil dans la Province gouvernée par *Bruſtana*.

Je veux bien avouer que je vis avec ſurpriſe & avec chagrin un Enfer pareil dans un lieu qui m'avoit paru un Paradis de délices. Je voulois en ſortir ſur le champ. Mais un autre criminel qu'on amena me fit réſoudre à y demeurer encore. Les Avocats plaidèrent en *Latin*, moiennant un préſent que *Sermodas* leur fit, dans l'unique vue de me procurer le plaiſir de les entendre. Jamais il ne s'eſt rien dit de tourné avec plus de fineſſe & plus d'artifices. Je m'imaginois être dans la ſalle de *Weſtminſter* quand je les entendis. Le défendeur étoit accuſé de larcin, crime qui eſt bien rare chez les *Sevarambes*, & on n'en voioit aucune preuve ſur ſon viſage, ſi ce n'eſt que ſon déſordre & ſon trouble le trahiſſoient. Mais il ne put échaper à la pénétration du Juge, qui l'envoia en exil dans la Province de *Marabo*.

Je ne pus m'empêcher alors de témoigner à *Sermodas* combien j'étois

ſurpris que dans un gouvernement excellent comme celui des *Sevarambes*, on laiſſât vivre des gens auſſi dangereux que des Avocats & des Procureurs, puiſque malgré notre corruption, à peine pouvions nous les ſupporter en *Europe*. Comment nous les laiſſons vivre, répondit-il! Sachez que ce ſont des maux neceſſaires, & que la vertu qui vous paroît naturelle aux *Sevarambes* ne les défendroit peut être pas toujours du crime, ſi la peur & la honte ne ſe joignoient quelques fois à elle. C'eſt pourquoi le Public fournit à l'entretien de ces gens là, afin qu'ils pourſuivent les coupables, & que les honnêtes gens craignent de tomber entre leurs mains. Au reſte, je dois vous dire que s'il ſe trouvoit par hazard un homme integre parmi eux, on le tireroit de cette ſocié-té, & il lui ſeroit défendu de plaider à l'avenir. Il n'en eſt pas de même du Juge. C'eſt toujours un homme, que le Roi n'honore de ce rang, qu'à cauſe de ſon intégrité reconnue. Delà vient que les Avocats haïſſent celui d'aujourd'hui, parce qu'il les obſerve de près, & qu'il leur à rogné les ongles.

Lorſ-

Lorſque l'audience fut finie, & les Avocats renfermez dans leurs loges, nous ſortimes de ce déteſtable endroit, pour aller voir le principal Temple, dont l'exterieur ſuperbe avoit excité ma curioſité. Il étoit bâti en forme d'Amphithéatre, & orné d'une coupole, où l'or & les diamans brilloient de toutes parts. *Zidi Parabas* fit d'abord quelques ſcrupules de nous y conduire, ſur ce qu'il craignoit que nous n'adoraſſions les images, choſe abhorrée chez les *Sevarambes*, qui adorent le ſeul être ſuprême, qui ne peut être répréſenté par le pinceau, ni comparé à aucune choſe viſible. Mais *Sermodas* leva cette difficulté, par le bon compte qu'il rendit de notre religion, de ſorte que *Parabas* nous préſenta à un Prêtre, en le priant de nous inſtruire de ce qui regardoit la leur.

Celui-ci s'en acquita avec beaucoup de politeſſe en ces termes. Notre culte n'a pour objet que le Dieu tout puiſſant, créateur du ciel & de la terre. Deux fois la ſemaine, nous nous aſſemblons tous dans les Temples, ſans que perſonne ſoit diſpenſé de ce ſaint devoir, excepté dans les cas de mala-

die, cas qui ſont bien rares chez les *Sevarambes*. Nous chantons alors les louanges de l'être ſuprême. Nous lui rendons des actions de graces pour les biens dont ſa main liberale nous comble. Enfin on termine cet exercice de piété par des prieres ardentes pour la proſperité du Roi & de la Patrie.

Ce qui entretient de la vertu parmi nous, c'eſt le ſoin que nous avons de faire fleurir les écoles publiques, où les jeunes gens reçoivent les principes de la morale & de la religion, & apprennent moins à connoitre leurs devoirs qu'à les aimer. Chaque *Sevarambe* fait un préſent proportionné à ſes richeſſes pour l'entretien de ces utiles maiſons, & le reſte qui eſt toujours conſiderable eſt deſtiné, ou à des uſages pieux, ou aux beſoins des Prêtres.

Nous avons des livres compoſez par notre grand Legiſlateur, qui nous guident dans les moindres actions de la vie, auxquels nous devons en grande partie la vertu dont nous faiſons profeſſion.

Telle eſt l'harmonie qui regne parmi nous, que preſque jamais nous n'éprou-

prouvons le moindre des maux, que la difcordre produit prefque chaque jour en *Europe*, & dans les autres parties du monde.

On nous enfeigne qu'après la mort nous monterons dans la region glorieufe des Bienheureux, d'où nos ames décendront après un certain nombre d'années, pour revenir habiter leurs premiers corps.

Ces corps au refte ne font pas fujets à la corruption comme les vôtres. Je puis vous en montrer d'entiers & de frais, dont il y a deux mille ans que les ames font dans la gloire.

Nous croions auffi que quand nos ames auront été réünies à nos corps, nous irons vivre dans d'autres parties du monde, avec les décendans de *Noé*. Alors ceux que l'exemple contagieux des autres n'aura pas corrompu, jouiront après leur feconde mort d'une beatitude eternelle parmi nous, parce qu'ils auront eu plus de combats à livrer & à foutenir dans leur feconde vie que dans la premiere. Et au contraire, ceux qui feront tombez dans le crime fans fe relever, feront précipitez dans la mer.

Quant à ceux de notre race, qui se sont écartez des régles de la vertu, & qui vivent dans un triste exil, une resignation respectueuse & un repentir sincere les remettront dans les droits de leur innocence. Seulement, il faudra qu'ils passent par des feux purificateurs, qui sont dans la moienne region de l'air, & dont nous ne sommes pas exempts nous mêmes. Mais au lieu que ces flammes sont pour les hommes innocens comme un bain rafraichissant & delicieux, elles seront pour ceux dont je parle un passage douloureux, & il faudra que leur malice y soit consumée, avant qu'ils puissent monter jusques dans le ciel.

Tandis que le Prêtre *Ziribabdas* nous racontoit ces choses, on lui apporta le corps d'un *Sevarambe*, pour le prier de lui rendre les honneurs de la sepulture. Là-dessus, il nous quitta pour aller ouvrir la maison des morts, qui reposoient dans des coffres composez d'ivoire & d'or. Je fus charmé de l'occasion qui se présentoit de voir l'enterrement d'un *Sevarambe*.

Le convoi étoit suivi d'environ mille personnes, sans compter les amis &

les

les parens du Défunt, qui étoient à la porte du Temple. Un des derniers se plaça devant le corps, & adressa ce discours à *Ziribabdas*. Saint Prêtre, nous t'apportons les restes de notre bon parent *Suffurali*, homme qui a toujours marché dans les sentiers de la vertu & de l'honneur, & qui n'a jamais négligé d'assister aux exercices de la religion dans ce Temple venerable & sacré. Nous te prions donc qu'il puisse reposer avec ces illustres Morts, qui ont été ce que nous sommes, & qui sont ce que nous esperons d'être un jour.

Lorsqu'il eut achevé de parler, *Ziribabdas* lui fit plusieurs questions sur les mœurs & sur la conduite du Défunt, & en reçut des réponses satisfaisantes. Là dessus, on plaça le corps sur une table de porphyre, qui étoit au milieu du Temple, & le Prêtre l'oignit d'une huile de *Botamine*, ou d'incorruption, préparation chymique, connue des Prêtres seuls, qui conserve les cadavres entiers pendant cent ans, au bout desquels on renouvelle cette onction sans y manquer.

Nous entrames ensuite avec le corps dans le sepulchre ou caveau, qui étoit

d'une grandeur à perte de vue, & où brûloient sans cesse dix mille lampes d'or. Delà on nous conduisit dans les tombeaux des Rois, où nous passames plusieurs heures, à considérer avec admiration les corps & les épitaphes de ces grands Princes. Comme ils avoient surpassé leurs sujets autant par leur vertu que par leur dignité, la nation n'avoit rien épargné pour rendre en quelque maniere à leurs cadavres ce qui étoit dû à leurs grandes qualitez, & on avoit semé les pierreries avec profusion sur les robes Roiales qui les envelop-poient.

Au sortir de ce superbe édifice, on nous fit voir le thrésor des raretez, qui passe, & ce qu'on peut dire, & même ce que je m'en étois imaginé d'avance. J'y admirai entre autres des Talismans, avec lesquels il n'y a point de merveilles, dont on ne soit capable, quand on sait se servir comme il faut de ces pierres miraculeuses. Mille histoires divertissantes que *Ziribabdas* m'en raconta me firent souhaiter de m'en instruire par ma propre experience.

Ce venerable Prêtre me conduisit chez un Sage, que nous trouvames en-

foncé

foncé dans son cabinet, au milieu de divers instrumens de mathematique, & parmi un gros tas de livres. Néanmoins il se leva d'abord avec une politesse que peu de ses pareils connoissent en *Europe*. Il me salua en *Grec* avec un visage riant, me prit par la main, & nous laissa sur un balcon de marbre qui regardoit la campagne, en nous priant de l'attendre. Il revint un instant après tenant un globe de cristal, à ce qu'il me sembla, où il y avoit plusieurs concavitez, qui paroissoient avoir été faites dans quelque vue. J'ai deviné ce que vous souhaitiez de moi, Monsieur, me dit-il. Regardez donc dans un de ces creux, s'il vous plait. Peut être y verrez vous de quoi paier votre curiosité. En effet, je crus y appercevoir une infinité d'oiseaux charmans de diverses especes, mais immobiles & comme morts. Je considérois avec plaisir la beauté & la variété de leur plumage, lorsque par un charme secret, le Philosophe leur donna la vie, & leur ramage harmonieux me frappa les oreilles. Cependant des oiseaux perchez sur les arbres voisins vinrent par son ordre dans le balcon, & il leur com-

commanda de danſer à leur maniere, à quoi ils obéïrent d'abord avec une docilité & un art qui ſurprenoient également.

Il prit enſuite une figure humaine de cire, & prononça ces mots, *Bromalock ki Koſtrabah, Abrolakûr Bourabous, Brinskika Brovaro Birkabu.* A l'inſtant, une foule d'hommes & de femmes paroiſſent dans la prairie, quittent leurs vêtemens, & ſe mettent à danſer devant nous, ſans que rien puiſſe les arrêter tandis que la ſtatue eſt en l'air. Je ne ſavois qu'admirer d'avantage, ou la beauté de leurs corps, ou la legereté de leurs mouvemens, ou la modeſtie de leurs geſtes. Rien d'impur ni de laſcif dans leur action. Auſſi ils ne ſentoient pas eux mêmes qu'ils étoient nuds. Enfin le Philoſophe retira la ſtatue, & d'abord ils s'enfuirent, honteux au dernier point d'avoir été vus par des Etrangers, quoiqu'ils n'euſſent pas la moindre faute à ſe reprocher.

Nous primes congé en même temps de ce Sage & du Prêtre, & nous rentrames dans le Palais, pleins des prodiges que nous avions vus. Nous doutions preſque ſi nous veillions, ou ſi nous dor-

dormions, & nos gens ne pouvoient se lasser de parler de ces merveilles. Enfin on nous servit un souper magnifique, & on nous donna des vins délicieux que fournir le Roiaume

Le Prince ne se contenta pas de nous avoir procuré tant de plaisirs. Dès que nous eumes soupé, il nous fit annoncer qu'il y avoit quelque chose à voir dans l'air, qui méritoit bien que nous prissions la peine de l'aller voir. Dès que nous fumes dans la gallerie du palais, nous apperçumes un ciel enflammé, des dragons, des serpens, des griffons qui combattoient les uns contre les autres dans les nuées. L'épouvante nous saisit d'abord, & il n'y eut personne qui ne s'imaginât que c'étoit un présage funeste. Mais *Sermodas* nous rassura, en nous disant, que c'étoit l'effet d'un talisman, inventé pour divertir *Sevaraminas*, & dont il avoit voulu partager le plaisir avec nous.

Nous allames nous coucher après ce spectacle. Mais j'eus assez de peine à m'endormir. Les merveilles de la journée revenoient sans cesse se peindre dans mon imagination, & je songeois

aux

aux pernicieux effets que l'art talifmanique auroit produits chez des peuples corrompus comme les nôtres. Quel bonheur n'eft ce pas que le Ciel ne l'ait confié qu'aux vertueux *Sevarambes*, difois je en moi-même! Nous en aurions fait l'inftrument de mille crimes, & nous aurions forcé la nature à fervir à des deffeins qui l'auroient déshonorée. Je m'endormis fur ces penfées.



CHAPITRE IV.

L'Auteur & les ſiens accompagnent le Roi des Sevarambes *dans un voiage. Deſcription des choſes merveilleuſes qu'ils virent. Punition d'un Miniſtre d'Etat corrompu. Retour de* Gulliver *à* Sevarambia.

LE lendemain, de bonne heure, *Sermodas*, vint nous avertir que le Roi vouloit que nous l'accompagnaſſions dans un voiage. Nous montames d'abord ſur les montures qu'on nous avoit apprêtées. Elle reſſemblent à des Chameaux, excepté qu'elles ont les oreilles d'une longueur extraordinaire, & qu'on s'en ſert au lieu de bride, par le moien d'une agraffe d'or ou d'argent qui les attache enſemble. La viteſſe & la hauteur de ces animaux nous firent peur à moi & à mes compagnons. Néanmoins nous nous y accoutumâmes, ſans beaucoup de peine, & en

en effet il n'y a point d'animal au monde, dont le pied ſoit auſſi ſûr, bien qu'il faſſe juſqu'à cent milles & d'avantage par jour.

La premiere choſe que nous fimes fut de nous rendre devant *Sevaraminas*, qui nous demanda comment nous nous portions dans ſon empire, & ſi nous n'avions beſoin de rien. Nous le remerciames des bienfaits dont il nous combloit, & nous lui répondimes que rien ne pouvoit manquer à des hommes que ſa Majeſté vouloit bien protéger, quand même ils ne ſeroient pas chez un peuple humain & vertueux comme les *Sevarambes*. Eh bien, Meſſieurs, je ſuis content, nous dit-il. Mais vous ſentez vous capables de ſupporter la fatigue d'un voiage avec moi? Oui, Sire, lui répondis-je. L'honneur d'accompagner votre Majeſte ſuffiroit ſeul pour nous ſoutenir. Mais d'ailleurs notre ſanté n'a jamais été auſſi bonne qu'elle l'eſt maintenant, graces à l'air pur des *Sevarambes*, à leurs nourritures ſalubres, & aux plaiſirs innocens dont nous jouiſſons ſans ceſſe.

Là-deſſus, il nou commanda de remonter ſur les Chameaux dont nous étions

étions décendus, & nous arrivames en moins d'une heure à *Magnandi*, ville ſituée à deux lieues au *Sud* de la Capitale. Pluſieurs Philoſophes nous y attendoient, & chacun avoit inventé de nouvelles merveilles, pour divertir *Sevaraminas*, qui leur avoit envoié un ordre exprès de s'y préparer. Un d'eux prit une mouche en notre préſence, & nous la vimes s'enfler peu à peu, juſqu'à ce qu'elle devint enfin un Chameau ſemblable aux nôtres. Le Sage monta ſur cette créature de ſon art, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, il lui fit faire des voltes, des paſſades, des caracols, il lui commanda d'aller au pas, en un mot il en tira par ſon art autant que le meilleur Cavalier auroit pu faire d'un veritable Chameau.

Ce prodige fut bientôt ſuivi d'un ſecond. Un autre Philoſophe changea une puce en un Chameau ſemblable à celui du Roi, qui étoit le ſeul blanc que nous euſſions parmi nous. Pour le coup, malgré la haute idée que j'avois de la vertu des *Sevarambes*, je ne pus m'empêcher de regarder ces deux hommes, comme des Magiciens verſez dans la noire ſcience de commander aux

Dé-

Démons. *Sermodas* devina d'abord ma penſée à ma contenance. Monſieur, je vois bien que vous connoiſſez mal nos Sages, me dit-il. La ſcience, la ſageſſe & la vertu ſont ici des qualitez inſéparables, & qui ſe produiſent l'une l'autre. Sachez donc que ces Philoſophes ne ſont pas moins diſtinguez du vulgaire par leur probité que par leur art. C'en eſt même une preuve que de leur voir faire des prodiges, car les autres Sages leur en ôteroient bientôt le pouvoir, s'ils avoient manqué le moins du monde aux devoirs de l'honnête homme, perſuadez que la ſcience dans les méchans eſt comme une épée dans les mains d'un phrénetique.

Sur ces entrefaites, il parut un troiſième Sage, qui leva en l'air une ſtatue de femme qu'il tenoit, & qui prononça quelques mots à voix haute. En même temps, les jeunes femmes de la ville ſe dépouillèrent nues comme la main, & formèrent devant nous des danſes, auxquelles pluſieurs de nos gens firent moins d'attention qu'aux danſeuſes mêmes. Pour moi, bien que j'euſſe déja vû ce ſpectacle, je n'avois pu y faire encore mon imagination, & je comdamnois

nois le Philoſophe, qui forçoit ces femmes à quitter la pudeur avec leurs habits. Je pris la liberté de le dire à *Sermodas*. J'étois ſurpris que vous ne m'euſſiez pas témoigné ce ſcrupule, dès la premiere fois, me répondit-il. Je ſais que ce ſeroit celui de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans votre monde. Mais il n'en eſt pas des *Sevarambes*, comme des autres hommes. Ils n'ont point honte de s'expoſer nuds aux regards les uns des autres, parce que ce ſpectacle n'excite chez eux qu'une admiration delicieuſe & des penſées innocentes. Pendant qu'il parloit, le Philoſophe couvrit ſa ſtatue d'un voile, & d'abord les belles danſeuſes ſe couvrirent de même & ſe retirèrent chez elles, charmées d'avoir contribué à divertir leur Prince, que ces peuples honorent comme quelque choſe de divin.

Un quatrieme Sage s'aviſa d'un tour aſſez plaiſant. Il prit un Chat dans une maiſon voiſine, & lui attacha au derriere deux ſonnetes avec un taliſman, qui le fit groſſir en moins de rien d'une maniere prodigieuſe. On auroit dit une Cavalle de *Flandres*. Il lui preſſa enſuite doucement les côtes, &

le vent en ſortit, non comme il y étoit entré, mais avec un bruit harmonieux, & en répandant une odeur qui parfuma l'air d'alentour.

Les plaiſirs qu'on nous procura dans les autres villes furent à peu près du même genre. Jamais on n'a vu de peuples auſſi joieux que l'étoient les *Sevarambes* en voiant leur Souverain. Nous n'entrions dans aucune place, dont les habitans ne fuſſent accourus en foule bien loin au devant de lui, chargez de préſens magnifiques pour ſa ſuite. Les moindres de mes gens reçurent en lingots d'or pour la valeur de mille livres ſterling. Mes Officiers furent traitez à proportion. Moi-même, bien que les richeſſes de ce monde ne me tentent guères, il fallut que j'acceptaſſe des pierreries ſans nombre & ſans prix qu'on me préſenta, pour ne point choquer les *Sevarambes* par mes refus.

A l'entrée d'une ville, je remarquai deux ſtatues d'or, parées de guirlandes de fleurs, que le peuple me ſembloit adorer, ce qui me ſurprit beaucoup dans une nation qui abhorre l'idolatrie comme celle là. Dès que nous fumes arrivez au palais, qu'on avoit préparé pour

pour le Roi & pour ſa Cour, je demandai à *Sermodas* ce que je devois penſer de ce ſpectacle. Il me répondit que ces figures répréſentoient deux amans malheureux, nommez *Ziricus* & *Malimna*, qui avoient été habitans de cette ville. Leurs parens s'étoient toujours oppoſez à leur union, & les peines décernées contre les amours criminelles étoient cauſe qu'ils n'oſoient contracter un mariage ſecret. Ces obſtacles ne rebuterent point leur conſtance. Ils ſe jurèrent une fidelité éternelle, & vêcurent enſemble de cette maniere, juſqu'à l'âge de trente ans, eſperant de laſſer par leur perſévérance la cruauté de leurs deſtins & l'opiniâtreté de leurs parens.

Cependant leur paſſion ſe fortifioit en vieilliſſant, & chaque jour leur faiſoit découvrir des charmes nouveaux dans la perſonne l'un de l'autre. A la fin, ils réſolurent de quitter leur patrie, & d'aller ſe marier dans d'autres climats, au cas qu'ils puſſent échapper à la vigilance de ceux qui gardent les frontières. Ils étoient occupez à en chercher les moiens, & ils flottoient entre l'eſpérance & la crainte, lorſqu'un de ces Démons aériens qui cher-

chent ſans ceſſe à tromper les hommes, vint ſous la figure d'un *Sevarambe*, offrir à *Ziricus* de le tranſporter lui & *Malimna* dans une Iſle, où il ne tiendroit qu'à eux de vivre inconnus & tranquilles.

Ziricus & *Malimna* le remercierent, & il fut convenu qu'ils iroient ſe rencontrer à l'embouchure de la riviere *Rocara*, où un vaiſſeau devoit les attendre. Par malheur, il ne s'y trouva point de bateau, pour les mener à bord, ce qui les allarma au point qu'on peut s'imaginer, outre qu'ils n'appercevoient nulle part ce navire dont on leur avoit parlé. Le Démon leur dit que l'eau n'étoit pas aſſez profonde en cet endroit pour un vaiſſeau, & qu'il les y porteroit bien lui même l'un après l'autre, s'ils oſoient ſe fier à lui. Ils avoient trop d'amour pour faire quelques difficultez. Le Démon ſaiſit *Malimna* la premiere, & parut en un moment au milieu de la riviere, où il plongea ſa proie, en lui tenant le pied ſur la gorge juſqu'à ce qu'elle fut expirée. Il n'y a point de paroles pour décrire le déſeſpoir de *Ziricus*, lorſqu'il entendit les cris de ſon amante, & qu'il vit é-

clater

clater la joie barbare du Démon, qui s'étoit joué ainsi de leur crédulité. Quoiqu'il ne sçut pas nager, il se jetta dans l'eau, pour sauver sa chere *Malimna*, s'il étoit possible. Mais elle étoit déja morte, & il l'apporta sans vie jusques sur le rivage. Leurs amis communs qui avoient soupçonné leur dessein, & qui arrivèrent en ce moment, essaièrent en vain de le consoler tant soit peu. Après qu'il leur eut raconté l'histoire de ses déplorables amours, il se plongea un poignard dans le sein, & tomba mort sur le corps de sa maitresse.

Pour conserver le souvenir de ces tendres & infortunez amans, les Citoiens de *Bunino* leur ont élevé les deux statues que vous avez vues, & les couronnent de fleurs, le jour anniversaire de leur mort. C'est ce qu'ils faisoient à notre arrivée, & que vous avez pris pour des marques d'un culte idolâtre. Mais il est temps d'aller diner, continua t'il. Le Roi est déja à table.

Nous entrames là dessus dans la salle, où nous vimes un gros Rat blanc, qui étoit allé se camper sur la table vis à vis de *Sevaraminas*, & le regardoit en

face avec une effronterie ſans pareille. Chacun fut d'autant plus étonné que Sa Majeſté témoigna elle même quelque ſurpriſe de la hardieſſe de cet animal, & commanda qu'on le chaſſât. Mais le Rat qui parloit par la force d'un *Taliſman*, répondit qu'il ne bougeroit point de cette place, qu'il n'eut ſatisfait ſon appetit aux dépens de qui il appartiendroit. Nous reconnumes alors ſans peine que c'étoit l'ouvrage de l'art de quelque Philoſophe. Le Roi fit diverſes queſtions à ce merveilleux animal, qui y fit des reponſes judicieuſes & courtes, que je compris aiſément, parce qu'elles étoient compoſées de termes ordinaires, & que je ſavois déjà un peu de *Sevarambe*. Le Rat familier ſe mit enſuite à gouter tantôt d'un plat, tantôt d'un autre, après quoi il ſe fixa à celui de *Sevaraminas*. Le Prince eut beau lui dire, honnête Rat, je te prie, va t'en. Le Rat lui répondit, votre Compagnie me fait trop de plaiſir, pour que je me hâte de vous obéïr. D'ailleurs il y a aſſez dans le Roiaume pour nous nourrir tous deux. La converſation tomba enſuite ſur d'autres ſujets, où le Rat ſe divertit aux dépens de quel-

quelques uns des Spectateurs, dont il releva les fautes avec plus de bon ſens que d'eſprit. Mais d'ailleurs, ces dialogues ne me firent pas grand plaiſir, parce que je n'y remarquai point de ces tours fins, détournez, & enveloppez avec art, qu'on ſait en *Europe* donner à une raillerie, & qui lui donnent ce gout piquant par lequel elle plaît. Auſſi *Zidi Parabas* me raconta que les *Sevarambes* n'avoient pas deux termes dans leur langue pour ſignifier une même choſe, & que les mots à double entente étoient inconnus parmi eux, de ſorte que la verité ſortoit toujours de leur bouche, avec la même ſimplicité qu'elle avoit été conçue dans leur eſprit. Il ajouta que par cette raiſon, il n'y avoit rien dont on ne parlât chez eux ſans détour, juſques là qu'une femme d'une vertu rigide prononçoit hardiment des mots, dont une *Européenne* rougiroit d'entendre le ſon. Et au bout du compte, pourquoi nous ferions nous de pareils ſcrupules, continua t'il? Eſt-ce commettre le crime que de le nommer, ou de nommer des membres, qui peuvent par hazard en devenir l'inſtrument?

J'aurois pu aiſément lui répondre, que cette liberté convenoit à des peuples innocens comme les *Sevarambes*, & non pas à la corruption de nos mœurs. Mais il fut obligé de nous quitter, pour donner ſes ordres aux équipages de Sa Majeſté, & nous partimes nous mêmes un moment après. Nous arrivames de bonne heure à *Tiſtani*, qui eſt la ſeconde ville du Roiaume, par ſes richeſſes, & par la beauté de ſa ſituation & de ſes édifices. Le Prince *Moriski* qui en étoit Gouverneur, vint au devant du Roi, avec une ſuite nombreuſe, & magnifique, & préſenta les clefs à Sa Majeſté, qui les lui rendit gracieuſement.

Le jour ſuivant, nous nous embarquames ſur des chaloupes ornées richement, qui nous conduiſirent à deux lieues de *Tiſtani*, dans l'Iſle de *Kriſtake*, ou des *Renards*. Le Roi y a un Palais ſuperbe. Nous y paſſames quinze jours, qui ne nous en parurent pas la moitié, par l'adreſſe avec laquelle le Roi ſavoit diverſifier nos plaiſirs, & en faire naître à tous momens de nouveaux.

De ce délicieux ſéjour, *Sevaraminas* alla à *Timpanius*, où il me fit l'honneur de

de me dire qu'il avoit des affaires secretes, dont son Conseil même ne savoit rien. Nous ne fumes en chemin qu'un jour entier, pendant lequel nous eumes le privilege *Morrice* & moi de marcher toujours aux côtez de Sa Majesté, qui nous fit plusieurs questions sur la nature du notre Commerce, & sur la constitution de notre Gouvernement. Je me rappelle encore avec plaisir celui qu'il témoigna que la sagesse de nos loix lui faisoit. Il nous dit plusieurs fois qu'il avoit ignoré qu'il y en eut d'aussi parfaites dans l'*Europe*. Sire, il est vrai, lui répondis je. Il n'y a point de Gouvernement au monde, qui fut préférable au nôtre, si nous savions ne nous écarter en rien de ses maximes fondamentales. Mais un Ministre corrompu, des parties acharnez l'un contre l'autre, c'est est assez pour renverser tout, & souvent ils ont l'adresse pernicieuse de faire servir les loix mêmes à leurs crimes. Des partis, qu'entendez vous par ce terme, interrompit le Roi? Je lui fis comprendre de mon mieux ce que c'étoit, sur quoi il me demanda encore, s'il n'y avoit donc aucun moien de les étein-
 dre.

die. Je n'en connois point, Sire, lui répondis-je. Il y aura toujours des personnes à la tête des affaires, & des gens qui seront jaloux de leur élevation, soit qu'ils la meritent ou non, & voilà ce qui entretient parmi nous des factions éternelles. De cet article, nous tombames sur celui de la Religion, & je dis à *Sevaraminas*, que notre Clergé possédoit la sixième partie des biens du Roiaume. Vos Ecclésiastiques se donnent donc bien de la peine pour votre instruction, repliqua *Sevaraminas*. Sur ce que je lui racontai ensuite touchant la manière dont nos mariages se faisoient, il me dit qu'à ce compte, nous devions être bien difformes & bien dégoutans, par les pustules ou autres marques, dont nos visages étoient sans doute défigurez. Cependant, je suis ravi qu'il y ait encore des gens droits parmi vous, continua t'il. C'est un honneur pour la vertu d'avoir sçu se faire des amis chez une nation aussi méchante.

Nous nous entretinmes de la sorte, jusqu'à notre arrivée à *Tympanius*, sans que je jugeasse à propos de détromper le Roi des fausses idées, dont il étoit rem-

rempli sur notre sujet. Le Gouverneur vint nous recevoir, avec une grande suite. Il s'appelloit *Suriamnas*, & décendoit d'une branche de la famille Roiale, ce qui étoit cause de partie qu'on lui avoit donné le meilleur gouvernement du Roiaume. Mais il avoit dégénéré des vertus & de la probité de ses ancêtres, ce qui étoit regardé chez les *Sevarambes*, comme un phenomene extraordinaire le seroit en *Europe*. Le Roi lui fit un accueil froid & chagrin.

Dès que nous fumes entrez dans cette superbe ville, les rues retentirent des cris de *Marabi*, *Marabi*, qui signifient en *Sevarambe*, *Justice*, *Justice*! Les habitans indignez de l'oppression injuste, sous laquelle leur Gouverneur les faisoit gemir, en avoient averti le Roi en secret, & c'étoit la principale cause de son voiage, auquel l'envie de nous faire voir son empire ne servoit que de prétexte. Ces cris imprévus allarmèrent & firent pâlir *Suriamnas*. Cependant il se remit du mieux qu'il lui fut possible, & osa s'adresser au Roi, qui lui demanda d'un ton ferme ce que signifioient ces excla-

mations du peuple. Mais avant que *Suriamnas* eut pu dissiper son trouble & répondre, un habitant distingué de la ville, dont il avoit porté les plaintes au Roi, parut suivi d'une foule de citoiens, & se jetta aux pieds de *Sevaraminas* pour lui demander audience. Sa Majesté lui ordonna de se relever, & d'exposer sa commission sans crainte, ce que le *Sevarambe* fit en ces termes, qui sont toujours demeurez dans ma mémoire.

„ Illustre & glorieux Monarque,
„ nous vos fideles sujets, avons essuié
„ des maux longs & cruels, par la
„ cruauté, l'avarice, les débauches du
„ Prince *Suriamnas*, qui a fait mourir
„ indignement plusieurs de nos parens
„ & alliez, confisqué vos biens sans
„ aucune forme de justice, ravi nos é-
„ pouses, violé nos filles, & commis
„ d'autres crimes odieux que nous ne
„ saurions presque nommer sans crime.
„ Plusieurs de vos fideles sujets lui ont
„ fait des remontrances, qui ne leur ont
„ attiré que des traitemens honteux
„ & barbares, au lieu de la juste satis-
„ faction qu'ils croioient pouvoir se
„ promettre. C'est pourquoi, si Vo-

„ tre

„ tre Majesté n'étoit venue dans no-
„ tre ville, & que nous n'eussions
„ pas compté sur votre équité, il nous
„ auroit fallu aller chercher sous un au-
„ tre climat une patrie moins odieuse
„ que la nôtre.

Avant que ce discours fut fini, le Gouverneur s'étoit trouvé mal, & étoit tombé à terre evanoui & comme mort. Le Roi commanda que ses domestiques le relevassent, & que le jugement fut remis au lendemain, Mais en attendant, pour ne point loger dans un palais que les crimes du Gouverneur avoient souillé, il alla coucher dans une maison Roiale de plaisance, située à deux lieues de la ville, dont les habitans le suivirent en foule en lui souhaitant toute sorte de prosperitez.

Le soir, dès que nous fumes arrivez, le Roi me demanda en particulier quelles peines nos loix décernoient en *Europe* contre ceux qui étoient coupables des mêmes crimes que *Suriamnas*. Je lui rendis compte de nos procédures. Il en parut satisfait. J'ajouta alors que si chez nous la Justice étoit aveugle, en récompense elle avoit le tact d'une vivacité extrême, & que souvent elle é-

toit indiſpoſée, auquel cas elle n'avoit point trouvé de meilleur remede qu'un cordial d'or, dont la vertu maligne la faiſoit quelques fois parler contre ſa penſée. *Sevaraminas* ne comprit point cette allégorie, parce que c'eſt une figure inconnue chez les *Sevarambes*, graces à l'innocente ſimplicité de leurs mœurs. Je m'expliquai donc en termes ſimples, & je lui dis enſuite que nous avions pourtant quelques Miniſtres de la Juſtice, qui abhorroient ces indignes manieres de s'enrichir, ce qui fit plaiſir à ce Prince.

Le jour ſuivant, il retourna de bonne heure à *Tympanius*, & monta ſur un Tribunal, qu'on avoit élevé pour lui au milieu de la place publique. D'abord il fut environné d'une infinité de Citoiens qui venoient accuſer le Gouverneur, & qui prouvèrent contre lui des crimes, dont l'atrocité auroit revolté les Juges, même en *Europe*. On l'amena là deſſus devant le Prince. Il étoit pâle, abbatu, défait, & on voioit dans ſes yeux les remords de la conſcience, & la crainte du ſupplice. Il ne put rien alléguer pour ſa défenſe. Ainſi je m'attendois à entendre pro-

non-

noncer contre lui une ſentence digne de la juſtice des *Sevarambes*, lorſque *Sermodas* me dit que les preuves n'étoient pas ſuffiſantes.

Sans doute, ceux qui liront ces voiages demanderoit quelles ſortes de gens ſont donc les *Sevarambes*, chez qui des accuſations démontrées par le ſilence même de l'accuſé ne ſuffiſent pas pour ſa condamnation. J'avoue que je fis moi même cette queſtion à *Sermodas*. Mais je vis bientôt à quoi il tenoit qu'on ne l'envoiât au ſupplice. Un Avocat s'avance pour plaider en faveur de l'accuſé. Il remontre que les accuſateurs ont perdu la raiſon, & que ſans doute un Demon de l'air les fait parler. Il fait remarquer que le Gouverneur n'a aucune des marques viſibles néceſſaires à la conviction des Criminels. Il s'étend en termes pompeux ſur la naiſſance & les ſervices de *Suriamnas*. Ce diſcours étoit plein d'art & d'éloquence, & ceux qui ignoroient la conduite de ce Prince commençoient à croire qu'il pourroit bien être innocent. Mais en même temps un Philoſophe s'approche de l'oreille du Roi, qui commande d'abord que *Suriamnas* ſoit dépouillé, & qu'on

qu'on cherche ſur ſon corps les indices de ſon crime. Il n'en parut aucun, & on fut obligé de recourir à une ſeconde épreuve, qui fut de le plonger dans un vaſe plein d'eau. Que ne vit on pas en ce moment! Il n'y avoit pas une petite place ſur ſes membres, qui ne fut couverte de taches, de tumeurs, ou d'ulceres, qu'un Philoſophe avoit ſçu rendre inviſibles par le moien d'un taliſman d'une vertu extraordinaire.

Il n'y eut plus alors moien de douter que *Suriamnas* ne fut convaincu. Cependant les Sages qui entouroient le Roi, indignez qu'il y eut parmi eux un homme, qui proſtituât & qui avilît leur art, en le faiſant ſervir à dérober les crimes à la juſtice, s'aſſemblent d'un commun accord pour chercher le coupable, & le contraignent par la force de leurs charmes de ſe rendre devant eux. Le Roi leur permit de le juger eux mêmes, & de le comdamner à telles peines qu'il leur plairoit. Le crime ne tarda pas à être puni. Dès qu'ils eurent interrogé le Criminel, nous le vimes enlever en l'air avec une viteſſe prodigieuſe, & en jettant des hurlemens affreux, & retomber avec

la

la même rapidité à terre, où il fut brisé en morceaux. Le Roi parut désapprouver la barbarie des Philosophes. Mais ils lui dirent qu'il ne falloit pas moins que cet exemple pour prévenir un semblable crime.

L'Avocat qui avoit défendu le Gouverneur fut puni avec plus de modération. Le Roi le bannit dans l'Isle des Fourbes, comme étant indigne de vivre parmi un peuple aussi vertueux que les *Sevarambes*, après avoir offert son ministere à la défense du crime.

Il n'y avoit plus que *Suriamnas* dont on attendoit la comdamnation avec impatience. Le Roi l'abandonna d'abord à la vengeance du peuple offensé, qui le déchira à coups de fouets dans les rues de la ville, & le trempa dans une cuve pleine de miel. On l'attacha ensuite dans les champs à une haute colomne, où les insectes le dévorèrent, en deux jours de temps. La fureur des Citoiens s'étendit même sur ses os, qui furent réduits en cendres, & jettez dans la mer, afin qu'il ne restât rien dans la ville du corps de ce méchant homme. C'est ainsi qui finit cette affaire.

Les

Les jours ſuivans, *Sevaraminas* donna ſes ſoins à reformer les abus introduits par le Gouverneur, & nomma *Surcolis* ſon fils pour lui ſuccéder. Ce jeune homme ne put retenir ſes larmes, lorſqu'il ſe vit ſur un tribunal, où ſon Pere avoit été aſſis il n'y avoit que peu de jours. Ce n'eſt pas qu'il eût part aux crimes de ce malheureux, ou qu'il les déteſtât moins que les autres. Au contraire, il avoit été le ſeul qui eût oſé le reprendre, & jamais fils n'avoit moins reſſemblé à ſon père. Mais la nature l'emporta dans ce triſte moment ſur le reſte. Le Roi lui parla en ces termes.

„ *Surcolis*, tu as vû de tes propres „ yeux de quelle maniere un Prince „ juſtement irrité fait punir un ſujet qui le ſert mal, & ſans doute cet „ exemple terrible ne ſortira jamais de „ ta memoire. Le crime de ton pere „ auroit juſtifié l'extinction de ſa famille. Mais je ne permettrai jamais „ que l'innocent ſouffre pour le coupable. Je compte ſur les principes „ de vertu enracinez dans ton ame, que „ tu ſeras auſſi prompt à faire le bien, „ que ton Pere l'étoit à commettre le „ mal.

„ mal. Jouis donc des dignitez qui é-
„ toient dans ta famille, & ſouviens
„ toi qu'il y a des récompenſes pour
„ les bons comme des ſupplices pour les
„ méchans.„

Nous partimes le lendemain de *Tympanius*, & nous retournames à *Sevarambia* par un autre chemin, où les habitans des villes s'empreſſèrent à temoigner leur zele au Roi, & leur magnificence aux Etrangers de ma compagnie.



CHA-

CHAPITRE V.

Amours de Morrice *& de* Sermodas, *& histoire d'une Dame* Hollandoise.

LOrsque nous fumes de retour à *Sevarambia*, Monsieur *Morrice* fit connoissance avec une jeune veuve de la ville, dont il fut d'abord ami, & ensuite amant aimé. Comme les premiers jours d'une passion sont délicieux, ils ne songèrent qu'au plaisir de se voir, de s'aimer, de se le dire, & d'oublier ensemble le reste du monde. Mais enfin la réflexion revint à tous deux, & ramena le chagrin avec elle, lorsqu'ils firent attention que les severes loix des *Sevarambes* mettroient un obstacle invincible à leur mariage. *Morrice* me fit part de ses peines, & me demanda mes conseils, en m'avouant qu'il craignoit d'autant plus pour sa propre vertu, que l'amour avoit ébranlé celle de sa maîtresse, qui étoit déja sur le pied de ne pouvoir lui refuser rien.

Je le priai de se soutenir contre une foiblesse, qui ne pouvoit que tourner à son préjudice, & nous attirer la haine des vertueux *Sevarambes*. Et qui sait jusqu'où s'étendroit leur ressentiment, continuai je ! Le mieux que vous pourriez atttendre, seroit qu'on vous envoiât en exil dans l'Isle des Adultères, sans espérance d'en sortir jamais. *Morrice* me répondit qu'il combattroit constamment une passion aussi dangereuse, heureux s'il pouvoit l'éteindre. Mais ni je ne l'espere, ni ne le veux, ajouta t'il. Si je ne puis m'attacher à cette Dame par les loix du mariage, je finirai mes malheurs par ma mort.

En achevant ces mots, la tristesse le saisit, les larmes lui tombèrent des yeux, & moi-même j'étois dans une emotion extraordinaire. Je lui dis qu'il pouvoit faire fonds sur mon amitié, que je ne négligerois rien pour lui rendre service, que pour commencer j'allois en parler aux amis que nous avions à la cour, & que sans doute le Roi enterineroit ma requête, s'il pouvoit le faire sans violer les loix des *Sevarambes*. J'ajoutai pour l'encourager que Sa Majesté lui permettroit au moins d'emmener cette

cette Dame en *Angleterre*. Que *Sevaraminas* ne me refuseroit pas cette grace. Plût à Dieu, me dit-il! Je sais que ma Maitresse accepteroit le parti avec joie. Elle m'a déja juré plus d'une fois qu'elle me suivroit volontiers jusqu'au bout du monde, & qu'elle aimeroit mieux être malheureuse avec moi qu'heureuse séparée de ma personne. Mais je n'ose me flatter que le Ciel me favorise jusqu'à ce point.

Je ne puis nier que cette affaire ne m'intriguât au dernier point, car je prévoiois qu'un jour ou l'autre elle nous feroit bannir du Roiaume, c'est à dire du seul climat où j'aurois voulu finir mes jours. Ainsi je resolus de faire les derniers efforts pour satisfaire *Morrice*, de peur qu'il ne se satisfit lui même par un crime, qui auroit révolté les *Sevarambes*, & contre lui, & contre nous mêmes. J'allai donc trouver *Sermodas*, pour lui exposer cette affaire, & pour le prier de nous assister de ses lumieres & de son crédit. Il ne me dit rien de trop consolant, si ce n'est qu'il s'offrit d'en parler avec moi à *Zidi Marabat*, & d'appuier mes raisons autant qu'il lui seroit possible Nous allames chez

ce

ce Miniſtre, qui nous promit de propoſer la choſe au Roi devant le Conſeil, ſans attendre que juſqu'au ſoir.

Je retournai là-deſſus au logis, plein d'une inquiétude, qu'il falloit encore que je cachaſſe à *Morrice*, qui vif comme il étoit, auroit crû les choſes déſeſpérées, & ſe ſeroit peut être tué lui même. Sur ces entrefaites, *Sermodas* vient me trouver, & me demande ſi je ne veux point faire un tour de promenade, que le temps eſt charmant, & que je lui paroîs d'une agitation qui a beſoin d'être diſſipée. Je me laiſſai entrainer par cet honnête *Sporundien*, qui me conduiſit aux bords du fleuve voiſin du Palais, où nous nous arrêtames quelque temps ſans dire un ſeul mot. A la fin *Sermodas* rompit le ſilence. Général, me dit-il, ainſi que les *Sevarambes* avoient coutume de m'appeller. Je vois que vous appréhendez un refus de notre Souverain, & c'eſt ſans doute ce qui vous inquiete. J'ignore ce qui en ſera, car nous n'avons aucun exemple de rien de ſemblable, & comme vous ſavez, on n'obtient qu'avec peine ce qui n'a jamais été demandé par d'autres. Mais au cas que le Roi ſoit inéxorable,

xorable, il y a un moien de rendre votre ami heureux, & ce moien est infaillible, puisque *Scvaraminas* même y donnera les mains. Il ne s'agit que de conduire la belle *Sevarambe* à *Sporunda*, où j'aurai soin de sa fortune & de son époux, pourvu que vous & lui me fassiez une grace, dont dépend mon repos. Me la refuseriez vous? Non, mon cher *Sermodas*, lui répondis je avec empressement. Ce qui dépend de nous est un bien dont vous pouvez disposer à votre gré. Commandez seulement, & vous nous obligerez.

A ces mots, il me regarda d'un air embarrassé, & une rougeur subite se répandit sur son visage. Enfin il me dit d'un ton mal assuré, je ne sais qu'elle idée vous allez concevoir de moi, lorsque vous saurez ce que j'ai sur ce cœur. Mais ma destinée me contraint à vous réveler ce que je celerois à tout autre. Sachez donc, Monsieur, que je suis amoureux d'une étrangere qui est venue avec vous, & que je ne puis vivre content, si je n'en suis aimé comme je l'aime. En vain j'ai cherché dans la Philosophie dequoi repousser les traits de l'amour. L'amour a triomphé de la raison.

Une

Une déclaration semblable ne pouvoit que me surprendre, vû qu'il n'y avoit parmi nous aucune femme, dont la beauté égalât celle des *Sevarambes* ou des *Sporundiennes*. Mais que peut on alléguer contre l'amour, & quelle laideur ne sait-il pas embellir, quand il veut bien s'en mêler! Je demandai donc à *Sermodas* quelle étoit l'heureuse mortelle qui l'avoit charmé. C'est la Maitresse de *Morrice*, me dit-il. Autrement je n'aurois osé vous faire part de mes sentimens. Mais puisqu'il aime une autre personne, que lui importe que je lui succede, & que je prenne celle à laquelle il renonce? Sans doute, il ne s'opposera pas à ce qui feroit mon bonheur, sans troubler le sien. Du reste, je vous proteste que je n'ai jamais ouvert mon cœur à cette dame, & que j'aurois mieux aimé mourir que de parler, si le changement de *Morrice* n'autorisoit ma conduite. Parlez lui donc en ma faveur. Je n'ai que des vues honorables pour sa compagne, & j'ensevelirai dans un oubli éternel ce qui s'est passé entre elle & lui.

La personne que *Sermodas* avoit en vue étoit une jeune *Hollandoise*, que sa beau-

beauté m'avoit fait choisir pour moi-même quand nous partageames les femmes entre nous, & que j'avois cédée ensuite à *Morrice*. Mais depuis ce moment ils avoient vêcu ensemble dans une douce union, & je n'avois plus songé à elle, en aucune maniere. Elle me revint alors dans l'esprit, & je craignis pour *Sermodas*, ou qu'elle ne put l'aimer, ou qu'elle ne voulut pas demeurer à *Sporunda*, ou même qu'avec une femme *Sevarambe Morrice* ne voulut garder une Maitresse *Européenne*. Je plaignois *Sermodas* en moi-même, & d'aimer, & d'aimer une *Européenne*, lui dont mille *Sporandiennes* auroient mieux merité la tendresse, qu'elles auroient même briguée. Ce qui m'intéressoit encore pour lui, outre ses belles qualitez, & les obligations infinies que nous lui avions tous, c'étoit l'innocence & la pureté de sa passion. Il n'y a rien que je n'eusse fait avec joie, ou pour le guérir, ou pour le satisfaire. Enfin je lui promis de sonder *Morrice* à la premiére occasion, & je le quittai en même temps pour aller voir notre Amiral, que je trouvai dans sa chambre seul & plongé dans une morne rêverie.

Eh

Eh bien, mon ami, toujours triste & pensif, lui dis-je? Qu'est devenue cette gaieté, qui vous étoit naturelle, & qu'un naufrage même n'avoit pû vous ôter? Allons, courage, remettez vous, esperez mieux de la fortune, & sachez vous mettre au dessus d'elle, si elle ne vous est pas favorable. Non, il faut que je me marie, ou que je meure, répondit-il. Bon, bon, vous changerez de sentimens, lui repliquai-je. J'ai connu des hommes qui n'avoient pas moins d'amour que vous, & qui ont survêcu aux rigueurs de leur destinée, bien qu'ils eussent tenu des discours semblables aux vôtres. Et vous même, de bonne foi, seriez vous mort de douleur, si la belle *Hollandoise* votre maitresse avoit rebuté vos vœux? Qu'en dites vous? Que vous étes dans l'erreur, interrompit *Morrice*. Jamais de la vie il ne s'est rien passé entre nous que d'innocent, & dont vous auriez pu être témoin. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle & jeune, qu'elle n'ait paru telle à mes yeux, que je ne l'aime en un mot, & que je n'en eusse fait avec joie une maitresse. Sa vertu seule qui ne cede pas à celle des Dames *Se-*

varambes auroit ſuffi pour gagner mon cœur. D'ailleurs, je veux bien avouer que je ſuis & d'un temperament & d'un âge à ne pas regarder tant de charmes impunément, & que je fus charmé du préſent généreux que vous m'en fites. Cependant il n'en eſt pas moins vrai qu'il n'y a entre nous que de l'amitié. Ses prieres & la pitié que ſes malheurs m'ont inſpirée ont obtenu de moi cet effort.

Si j'avois connu moins bien Monſieur *Morrice*, & que je n'euſſe pas ſçu juſqu'où alloit ſa droiture, j'aurois regardé ſon recit comme fabuleux & romaneſque. Mais outre que ſon témoignage ne pouvoit m'être ſuſpect, il m'offrit de m'amener lui même cette Dame dans le moment, & d'obtenir d'elle qu'elle me raconteroit ſon hiſtoire. Je vois bien que ma phyſionomie parle contre moi, continua t'il. On ne diroit pas à me voir que je puſſe autant gagner ſur moi que j'ai fait. C'eſt pourquoi il ne ſera pas mal qu'un témoin dépoſe en ma faveur.

Un inſtant après, il m'amena ſa prétendue maitreſſe, que je reçus avec la politeſſe qui étoit due à ſon ſexe, & à

ſa

ſa beauté. Après les premiers complimens, elle ſe plaça ſur un fauteuil que je lui avois préſenté, & y demeura quelque temps à retenir ou à eſſuier des larmes qu'elle laiſſoit voir malgré elle. Enfin rompant ce triſte ſilence, elle me dit, Mon General, Monſieur *Morrice* a tant fait pour moi, que je ne puis lui réfuſer rien de ce qu'une honnête femme peut accorder. C'eſt par cette raiſon que je me ſuis rendue à la priere qu'il m'a faite de vous raconter ma déplorable hiſtoire. Autrement, je n'aurois eu garde de vous importuner d'un recit, où je ſais que vous ne trouverez rien de curieux.

Je ſuis née à *Amſterdam* de parens riches & diſtinguez. Le Gouverneur de *Batavia* aiant été rappellé, à cauſe de ſes malverſations, mon pere fut nommé pour lui ſuccéder. Vous n'ignorez pas que s'il y a un poſte avantageux & brillant, où un particulier *Hollandois* puiſſe parvenir, c'eſt celui que je dis. L'éclat, la magnificence, le pouvoir, les richeſſes, tout s'y rencontre. En un mot, un Gouverneur y vit moins en chef d'une compagnie de Negocians, qu'en Prince Souverain.

Mon pere se hâta de partir pour *Batavia*, & me prit avec lui, parce que ma mere étoit morte en me mettant au monde. Il me donna l'éducation que je pouvois recevoir dans un endroit pareil, & je puis dire sans vanité que je surpassai les esperances de mes maitres, & les vœux de mon pere.

J'avois environ onze ans, lorsque mon pere se maria en secondes noces avec la veuve du Gouverneur d'*Amboïne*, dont les richesses immenses faisoient plus de bruit que les bonnes qualitez, & qui étoit venue s'établir à *Batavia* pour étaler son luxe dans un endroit digne d'elle. Les premiers jours de ce mariage se passèrent d'une manière qui nous satisfit tous également. Je traitois ma belle mere comme si elle avoit été ma propre mere. Elle à son tour me traitoit comme si j'eusse été sa propre fille. Voilà ce que j'avois gagné à force de soumission & de complaisance. Mais cette tranquillité ne dura pas long temps.

Ma belle mere avoit un fils, qu'elle chérissoit autant qu'il le meritoit peu, & qu'elle avoit envoié étudier à *Leyden* en *Hollande*. Ce jeune homme revint

à *Batavia*, en voiageur qui à ses défauts a sçu joindre ceux des divers païs qu'il a vus, & qui ne sait pas même être vicieux de bonne grace & d'un air naturel. C'étoient des affectations ridicules, des airs gauches, un amour propre insupportable, & une débauche outrée qui faisoit horreur. Imaginez-vous donc ce que je sentis, lorsque cet indigne parent jetta les yeux sur moi, & qu'il me déclara une passion qui ne convenoit point à notre affinité. Je lui répondis comme je le devois. Mais son amour propre lui fit croire que je ne pouvois regarder sa tendresse que comme une faveur insigne, & qu'un jour ou l'autre je serois moins froide, quand j'aurois renoncé enfin à ces petites façons dont la pudeur des filles s'arme toujours. Il fallut en un mot pour le détromper, que je rejettasse ses galanteries d'un air méprisant, & que je l'accablasse de duretez.

Je me délivrai par ce moien de ses impertinences, & je m'imaginai qu'il s'étoit délivré de même de sa folie. Mais un jour que j'étois seule dans ma chambre, & que mon Père étoit allé au Conseil, il vint me trouver, ac-

compagné de sa mère, dont l'air embarassé témoignoit qu'elle avoit des affaires importantes à me déclarer. Mon cœur me dit d'abord dequoi il s'agissoit. Après s'être entretenue quelque temps de choses indifférentes, elle m'avoua qu'elle étoit venue pour faire plaisir à son fils: que sa tendresse pour moi augmentoit à chaque instant, qu'il ne pouvoit plus vivre, si je ne l'aimois; que j'eusse pitié & d'un jeune homme amoureux à la fureur, & d'une mère désolée de l'état où elle voioit son fils. Je voulus répondre que l'affinité de ce fils & de moi mettoit un obstacle éternel à ce qu'elle souhaitoit. Non, non, ce n'est pas ce que vous vous figurez, repliqua t'elle d'abord. On fait dans toutes les parties du monde des mariages semblables à celui que je vous propose. Votre fierté est la seule chose qui s'oppose à ses desirs. Ma belle mère étoit une femme d'un esprit violent & emporté, & je sentis que la crainte de m'aigrir par des menaces ou par des injures l'avoit seule empêchée de m'en faire. Ainsi, bien que résolue à n'épouser jamais son fils, pour qui dès la premiere vue j'avois conçu une aversion invinci-

vincible, je dis que je ferois toujours prête à obéïr à ce que mon pere voudroit m'ordonner. Je suis ravie de votre réponse, répondit ma belle mère. Je n'en ai point encore parlé à votre pere. Mais je me charge d'obtenir son consentement. En attendant je vous laisse avec mon fils. C'est un garçon aimable & riche, & qui vous rendra heureuse.

Elle m'embrasse en finissant ces mots, & me laissa en proie aux ridicules galanteries de ce fils bien aimé, qui m'entretint avec tant d'affectation, que je sentis qu'il s'aimoit pour le moins autant qu'il m'aimoit. Néanmoins je lui répondis avec plus d'honnêteté que je n'avois fait jusqu'alors & qu'il ne meritoit. Seulement je le priai de vouloir bien attendre à me déclarer son amour que mon pere m'eut commandé de l'approuver.

Dès que je fus débarassée de sa présence, je m'enfermai dans ma chambre, & je m'abandonnai à mille rêveries. Tantôt je m'imaginois que mon pere ne voudroit pas donner les mains à un mariage aussi contraire à la nature. Tantôt j'appréhendois que ma belle mere

ne le gagnât, & qu'il ne voulût me sacrifier à sa tendresse pour cette femme. Je me rappellois ensuite ce que j'avois oui dire plusieurs fois sur les mariages forcez, & j'en sentois encore mille fois d'avantage qu'on ne m'en avoit raconté. Mon unique consolation étoit de ne plus voir celui qui troubloit mon repos.

Plusieurs jours s'étoient passez de la sorte. Enfin, je m'avisai d'aller me promener à la campagne, pour rêver à mon aise au malheur de ma condition, & je ne pris avec moi qu'un petit nombre de femmes esclaves, comme vous savez que c'est la coutume. J'étois tellement enfoncée dans ces tristes pensées, que je n'apperçus pas un crocodile qui sortit de l'eau, & qui m'auroit dévorée, sans les cris des *Negresses* de ma suite qui m'y firent prendre garde. Je voulus d'abord m'enfuir. Mais la peur m'en ôta la force, je tombai évanouie, & lorsque je fus revenue à moi, je me trouvai dans une cabane de Pêcheur, couchée sur un lit, & environnée de mes esclaves, parmi lesquelles je vis un homme que je ne connoissois pas. Je demandai d'abord comment

ment j'avois pu échaper aux griffes de cet animal vorace. Une des *Negresses* me répondit que le jeune homme qui étoit auprès de moi étoit celui qui m'avoit sauvée. Que m'aiant vu tomber, il étoit sorti d'un buisson, où il cherchoit une piece de gibier qu'il avoit tuée. Qu'il m'avoit prise entre ses bras, & qu'il m'avoit emportée, en observant de courir toujours en zigzag. Je n'ai que faire de vous dire pourquoi il affecta cette maniere de marcher. Vous n'êtes pas à apprendre que le Crocodile n'a point de jointures dans le dos, & que par cette raison il se tourne lentement & avec peine, de sorte qu'il seroit facile de l'éviter, si la peur laissoit aux gens la présence d'esprit nécessaire pour marcher comme j'ai dit. Je remerciai mon libérateur avec la reconnoissance que meritoit le service qu'il venoit de me rendre. Mais que n'eus-je la force de m'en tenir là, sans lui donner encore mon cœur, en récompense de la vie qu'il m'avoit sauvée! Il me dit qu'il étoit fils du Fiscal de *Batavia*, & qu'il m'aimoit depuis long-temps, quoiqu'il n'eut jamais eu la hardiesse de me l'avouer. La sincérité de cette déclara-

tion paroiſſoit dans ſes regards, & l'amour donnoit une force à ſes diſcours, à laquelle je cédois volontiers. Je veux bien l'avouer, je ne me contentai pas de l'aimer, & de ſouffrir qu'il m'aimât, je lui déclarai même que ſa tendreſſe m'étoit agré ble, & j'allai encore juſqu'à lui donner un rendez vous pour le lendemain, chez une Dame qui étoit mon amie & la ſienne.

Lorſque je fus de retour chez mon pere, mon premier amant vint me féliciter ſur le bonheur que j'avois eu, & ſe mit à maudire la fortune, qui lui avoit envié l'occaſion de me temoigner ſa paſſion en s'expoſant pour moi à la rage du Crocodile. C'étoient des vanteries de ſa part qui faiſoient pitié. Jamais de la vie il ne m'a paru auſſi mépriſable qu'en cette occaſion. La haine que je me ſentois pour lui augmentoit ma tendreſſe pour ſon rival, & cette tendreſſe à ſon tour augmentoit ma haine pour cet indigne beau frère.

Le lendemain, je me trouvai au rendez vous, ſans être découverte, & je promis un amour éternel à mon amant. Je ne fus pas moins heureuſe pendant quelques mois. Je voiois tous les jours

ce-

celui que j'aimois, l'objet de ma haine ne se présentoit plus à mes yeux, je me flattois que mon insensibilité auroit lassé sa constance, je m'imaginois que peutêtre mon pere auroit resisté aux sollicitations pressantes de son épouse, je tâchois enfin de me persuader que mon amant n'auroit qu'à me demander pour m'obtenir, puisque son pere étoit aussi riche que le mien.

C'est ainsi que je me consolois des mauvais momens que mon beau frère m'avoit fait passer, lorsque mon amant vint me trouver chez notre amie commune, avec un air de tristesse dans les yeux qui m'allarma plus que je ne puis dire. Il fut quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. Enfin il me déclara les larmes aux yeux & en s'interrompant cent fois par ses soupirs, que son père l'avoit promis à la fille d'un Bourguemaître, qu'il venoit de lui annoncer cette nouvelle, & qu'il lui avoit commandé en même temps de se préparer à partir dans un mois pour aller épouser cette demoiselle en *Hollande*. Ce discours fut pour moi comme un coup de tonnerre, & je ne pus ni cacher mon trouble, ni songer même

à le cacher. Mon amant en triompha de joie & profita de l'occasion. C'est maintenant que je ne puis douter de votre tendresse, me dit-il. Vos promesses m'en persuadoient moins que votre douleur ne vient de faire. Eh bien donc, consentez-y, & nous saurons bien empêcher que le destin qui nous persécute ait desormais prise sur nous. Il ne s'agit que de nous lier par un mariage secret, & de nous abandonner ensuite à la Providence. Il ne peut nous arriver rien d'aussi dur que d'être séparez pour toujours l'un de l'autre. Mais d'ailleurs nous n'avons point à craindre la pauvreté. Graces au ciel, sans le bien de mon pere, j'ai assez pour subsister, sinon dans la splendeur, du moins sans bassesse & à mon aise. Encore une fois, unissez votre sort au mien, & je serai assez heureux.

Je lui répondis que la perte des biens étoit le moindre malheur, qui put arriver à des gens qui aimoient bien, mais que l'indignation de ma famille étoit quelque chose de terrible pour moi. Est-ce là l'unique mal que vous apprehendiez, me dit-il? Eh qui sait si ces parens mêmes ne consentiront pas à notre bon-

bonheur, quand nous les aurons mis dans la néceſſité de le faire, ou de ſe déshonnorer? Oſez ſeulement, & la fortune ſera pour nous. Mon cœur prenoit le parti de mon amant avec trop de vivacité pour que je ne me rendiſſe pas. Nous nous mariames en ſecret dès le lendemain, avec deux temoins; un ami de ſa part, & une fille de chambre en qui je me fiois, de la mienne.

Notre commerce fut tranquille & caché pendant trois ſemaines. Il me ſembloit qu'il n'y avoit point de femme au monde auſſi heureuſe que moi, & mon amant apprit pour comble de bonheur que l'épouſe qu'on lui deſtinoit en *Europe* étoit morte. Sur ces entrefaites, les fruits de notre amour commencèrent à paroître, & je fus reduite à prier mon amant de déclarer notre mariage, ſans quoi il faudroit que je le fiſſe moi-même. Il promit de me ſatisfaire dans quelques jours. Dans le même temps, mon père me déclara qu'il avoit réſolu de me donner à ſon beau fils, & qu'il avoit toujours différé de m'en parler, dans la penſée que ſa paſſion ſe refroidiroit à la fin. Mais que le temps n'avoit fait que lui donner de nouvelles forces.

Que je n'avois donc qu'à me preparer à me marier à *Pâques* prochain. Jugez Monsieur de ce que je devins à ce discours imprévu. Je suppliai mon pere de ne pas m'imposer la dure nécessité de lui obéïr dans une occasion où il y alloit de mon malheur de le faire. Mais mon pere avoit trop bien pris son parti pour souffrir que je le contredisse. Il sortit de ma chambre sans écouter rien, & en m'avertissant qu'il comptoit sur une obéïssance prompte & aveugle de ma part.

Ce n'étoit là qu'un des moindres chagrins que la Providence me reservoit. Le lendemain, lorsque j'allai trouver mon époux, & que je l'eus informé des intentions de mon pere, il m'apprit qu'il venoit de sonder le sien sur notre mariage, contre lequel il s'étoit emporté en des termes qui ne lui étoient pas ordinaires, en protestant qu'il ne consentiroit jamais à me laisser entrer dans une famille avec laquelle il avoit toujours été brouillé. Nous passames l'heure du rendez vous à nous plaindre l'un l'autre sans prendre de résolution. La nuit fut encore plus triste, & j'éprouvai toutes les peines d'un dé-

déſeſpoir, qui préſageoit les malheurs dont j'allois être accablée.

Le jour ſuivant, dès que je pus me dérober du logis, je courus à notre rendez vous, où je ne trouvai qu'une lettre au lieu de mon mari. Je l'ouvris en tremblant. Mon époux m'y marquoit que ſon père indigné de la propoſition de notre mariage, l'avoit contraint de s'embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour la *Hollande*, ſans lui laiſſer le loiſir de dire adieu à perſonne. Qu'il avoit néanmoins gagné un Officier qui s'étoit chargé de cette lettre pour me la rendre. Que ſi je l'aimois aſſez pour vouloir bien partager ſa fortune, la même perſonne me conduiroit au vaiſſeau, & me donneroit des habits d'homme qui me déguiſeroient ſuffiſamment. Qu'il me prioit en ce cas d'être prête pour le lendemain au ſoir, & de venir ſeule.

La douleur dont je fus ſaiſie en liſant cette lettre eſt inexprimable. Cependant j'avois trop de tendreſſe pour ne pas me préparer d'abord à la fuite. Mon unique crainte étoit d'être prévenue. Je retournai donc chez mon pere. J'empaquetai une grande quantité

de

de pierreries, qui avoient appartenu à ma mere, & dont j'avois hérité par sa mort, & je les donnai en garde à une fille de chambre en qui je me fiois. Le lendemain nous allames ensemble à notre rendez vous ordinaire. Je lui découvris alors mes intentions. Mais elle me protesta que si je ne lui permettois de m'accompagner, elle m'empêcheroit bien moi-même de me sauver, en avertissant mon pere de ma fuite. Je l'aurois prise volontiers avec moi, parce que nous nous aimions dès notre enfance, si j'avois eu des habits pour déguiser son sexe. Mais je n'en avois point, & l'Officier chargé de m'emmener assûroit qu'il n'osoit se charger d'elle. Néanmoins elle sçut le gagner à force de prieres, nous nous habillames, nous partimes les larmes aux yeux, & nous arrivames vers la fin de la nuit à bord du vaisseau, où l'Officier nous conduisit sur le champ dans la cabine.

Il y avoit déja quelque temps que nous y étions, & je commençois à m'étonner de ne point voir mon mari, lorsque mon conducteur m'apporta une seconde lettre, que j'ai lue & relue

trop de fois pour que je puisse l'oublier jamais. La voici mot pour mot.

Madame, je crois qu'il est temps à l'heure qu'il est de vous détromper enfin de l'erreur, où une passion imprudente vous a jettée. Sachez donc que celui qui nous a mariez étoit un de mes amis, simple particulier comme moi, & qui loin d'être Ministre, n'a peut être jamis mis trois fois le pied dans une Eglise. J'avoue qu'il y a quelque chose dans cette action qui n'est pas trop net. Cependant j'ai encore de pires nouvelles à vous apprendre. J'ai à vous dire en un mot que vous allez dans un lieu d'où vous ne reviendrez jamais. Mais bien que vous aiez perdu une fortune considerable, vous avez dequoi vous consoler de ma barbarie, puisque vous emportez avec vous des charmes, qui ne sauroient que vous rendre heureuse dans un païs où vos pareilles sont d'une extrême rareté. Allez donc bon courage. Mon ami aura soin de vous, & vous ne manquerez ni de nourrice ni d'accoucheuse, au cas que vous accouchiez dans le vaisseau, puisqu'il est rempli de femmes qui ne demanderont pas mieux que de vous servir. Quant à votre enfant, si c'est un garçon, je lui souhaite plus

plus de probité qu'à son pere, & si c'est une fille, plus de sagesse que sa mère n'en a montrée. Pour ce qui est de moi, je mets aujourd'hui à la voile, ainsi que je vous l'ai marqué, & je vais par l'ordre de mon pere me marier en Hollande. *Je m'imagine bien que la personne qui m'est destinée n'est pas la moitié aussi belle que vous. Aussi je me prépare d'avance à vivre avec elle une fois moins bien & la moitié moins de temps que nous n'avons fait ensemble. Seulement comme il y a là plus de beautez qu'à* Batavia, *je me dédommagerai avec elles des quarts d'heures que j'aurai été obligé de lui donner. Au reste, Madame, vous n'ignorez point qu'en vous sauvant la vie, je me suis acquis un droit incontestable sur votre personne. Ainsi je compte que vous me serez obligée de n'avoir pas différé d'avantage à y renoncer. Encore une fois remettez vous donc un peu de votre trouble. J'ai connu deux ou trois femmes dans la même situation que vous, qui ont survêcu, & à leur affliction, & à plus d'un mari. La douleur ressemble à l'amour. Plus elle est violente moins elle dure. Mais ma lettre vous ennuie peut être, Madame. Je me borne donc à vous conseiller de m'oublier, comme je tâcherai de faire,*

re, *tant que je ferai* Frederic van Noort.

Avant que j'euſſe lû la moitié de cette lettre, je tombai à terre évanouie, & ma fidelle compagne m'a raconté depuis, que je demeurai quelques heures ſans donner le moindre ſigne de vie. A la fin je revins à moi, ſi on peut appeller revenir à ſoi l'état de déſeſpoir, où je me trouvai alors. L'ingratitude exécrable dont ma tendreſſe étoit paiée occupoit ſeule mon eſprit. La mort me paroiſſoit l'unique remede à mes malheurs. J'aurois ſouhaité que celui qui nous avoit conduites à bord m'eût oté la vie. Cet homme cependant n'oublioit rien pour me remettre tant ſoit peu. Il me diſoit que le temps adouciroit mon chagrin, qu'il avoit aidé à mon malheur ſans me connoître, ni ſavoir de quoi il s'agiſſoit, qu'il déploroit mon triſte ſort, que peut être le ciel feroit un jour favorable à mon innocence, que celui dont je pleurois la perte n'étoit pas digne de mes larmes. La pitié & l'amour le faiſoient parler de la ſorte, ſans qu'il s'en apperçut lui même, ou que ma douleur me permit d'y

d'y prendre garde. La perfidie de *van Noort* me rendoit son sexe insupportable. Je détestois la crédulité avec laquelle je m'étois rendue à ses trompeuses protestations. Je regrettois de n'avoir pas été dévorée par le Crocodile des griffes duquel il m'avoit arrachée.

Enfin mes chagrins accablèrent ma constance, & je tombai malade dans l'Isle de *Java*, où les vents contraires nous retinrent durant sept mois entiers. Jamais personne ne s'est réjoui autant de sa guérison, que je me réjouis alors d'une maladie, que je regardois comme une grace du ciel, qui vouloit bien enfin me délivrer de la vie. Néanmoins, malgré ma douleur, j'accouchai d'un enfant mort, secourue par ma fille de chambre seule, & je recouvrai ensuite mes forces sans pouvoir recouvrer ma tranquillité. Nous jettames cet enfant dans la mer après l'avoir arrosé de nos larmes.

Mon malheur n'étoit pas la seule chose qui m'affligeoit. Je n'étois guères moins touchée du sort de ma fidelle compagne, que sa tendresse pour moi avoit poussée dans le précipice, & qui auroit été heureuse à *Batavia* si elle m'a-

m'avoit moins aimée. Il est vrai qu'elle même soutenoit son infortune avec une constance héroïque. Elle ne paroissoit sensible qu'à ce qui me regardoit. Souvent même elle se félicitoit de ce que la providence l'avoit conduite auprès de moi pour m'aider à supporter mes disgraces. Mais moins elle se plaignoit, plus je la plaignois moi même & je déplorois la triste récompense qu'elle recevoit de sa fidelité & de son attachement.

Un autre chose qui me chagrinoit encore, c'étoit la poursuite opiniâtre de l'Officier qui m'avoit enlevée, que le retour de ce qu'il appelloit ma beauté avoit ramené auprès de moi, où il se tenoit sans cesse. Il étoit d'une condition & d'une figure à mériter quelques égards. Mais il n'y avoit plus d'homme qui put me plaire, & il m'en coutoit même des efforts penibles, pour ne le pas traiter rudement. Par bonheur pour moi, le vent s'étant tourné au beau, il fallut qu'il allât à terre pour acheter quelques provisions des *Javans*, & il reçut une blessure mortelle dans une querelle qu'il eut avec eux. Je veux bien vous dire que je ne pleurai point

sa

ſa mort, parce qu'il me paroiſſoit homme à faire par la violence ce que l'indigne *van Noort* avoit fait à force d'artifices.

Nous nous embarquames le lendemain, & il n'y avoit pas trois ſemaines que nous étions en mer, lorſque notre navire fit une voie d'eau. Chacun ſe crut perdu alors ſans reſſource, & moi ſeule j'étois ravie de voir approcher la fin de ma vie. Je ne ſouffrois que pour ma chere compagne, qui a été recompenſée de ſa fidelité pour moi par ſon mariage avec de *Hayes*, un de vos principaux Officiers, qu'ils ont ſolemniſé à *Sporunda*. Vous arrivâtes dans cet intervalle, & vous nous arrachâtes des portes de la mort. Je n'ai que faire de vous dire ce qui nous eſt arrivé depuis ce temps là. J'ajouterai ſeulement à mon recit un aveu que je dois à la vertu & à l'honnéteté de Monſieur *Morrice*. C'eſt que maitre de ma perſonne, il a eu la force de ſacrifier ſa tendreſſe pour moi à mes prieres, & qu'il m'a même promis de me laiſſer chez les *Sevarambes*, ou chez les *Sporundiens*, les ſeuls peuples parmi leſquels je puiſſe me réſoudre à vivre.

L'hiſ-

L'hiſtoire de cette Dame me tira les larmes des yeux, & je héſitai quelque temps s'il conviendroit de lui propoſer un époux, dans les circonſtances déplorables où elle étoit. Cependant mon amitié pour *Sermodas* me fit parler à la fin, & je déclarai les ſentimens qu'il avoit pour elle. Malgré la ſurpriſe que ce diſcours lui cauſa, elle y répondit avec plus de douceur, que je ne l'avois attendu de ſa haine pour les hommes. J'en pris occaſion de la preſſer davantage. Je lui remontrai qu'elle n'avoit que ce ſeul moien de demeurer chez les *Sevarambes.* Quant à la perſonne de *Sermodas*, qu'y trouvez vous à redire, lui dis je? C'eſt un homme diſtingué, riche, bienfait, jeune, vertueux, ſage. Faut-il vous l'avouer ſans détour? Il ſe croiroit heureux de vous avoir, & je vous croirois heureuſe d'être avec lui.

Je ſentis que mes raiſons l'avoient ébranlée, & j'en fis avertir ſur le champ *Sermodas*, qui ſe hâta de venir trouver la belle *Hollandoiſe*, pour lui jurer une tendreſſe éternelle. J'eus la ſatisfaction de voir qu'elle le reçut avec un peu plus que de la politeſſe. Je racontai enſuite

ſuite au *Sporundien* les avantures de ſon amante, qui achevèrent de l'attendrir pour cette aimable Dame, dont le prétendu commerce avec *Morrice* lui avoit fait quelque peine. Il me remercia les larmes aux yeux du ſervice que je lui avois rendu. Jamais je n'ai vû un homme auſſi charmé d'un bienfait reçu, & jamais je n'ai gouté moi-même une joie auſſi pure & auſſi douce.

Le lendemain, le Roi aſſembla ſon conſeil, où la requête de Monſieur *Morrice* fut préſentée. Le réſultat fut que Sa Majeſté conſentiroit au mariage, ſi la Dame *Sevarambe* vouloit bien s'en aller avec l'époux, qu'elle avoit chòiſi. L'un & l'autre ne ſouhaitoient rien d'avantage. C'eſt pourquoi on prépara d'abord tout pour leur union & pour celle de *Sermodas* avec la belle *Hollandoiſe*, que *Sevaraminas* fit célébrer dans le principal temple, & qu'il voulut bien honorer de ſa préſence. La cérémonie fut d'une magnificence extraordinaire.

Sermodas parut le premier avec ſon épouſe, couvert d'une robe de drap d'or, & une couronne de fleurs ſur la tête. *Morrice* vint enſuite avec la belle *Sevarambe*. Il avoit un habit dont le

Roi

Roi lui avoit fait présent, & qu'un Roi seul pouvoit porter. Ce n'étoit qu'or, perles, & pierreries sur quelque endroit qu'on jettât les yeux. Les deux Fiancées n'étoient guéres moins magnifiques. Elles étoient habillées de drap d'argent brodé de perles, & couronnées de fleurs, selon la coutume observée de tout temps chez les *Sevarambes*. Mais elles étoient encore parées davantage par leur beauté & par leur innocence. Je fus surpris de trouver tant de charmes à la Dame *Hollandoise*. La joie & l'amour avoient ranimé ses regards, & redonné de la vivacité à son teint. Je ne la trouvois inferieure en beauté à aucune des Dames *Sevarambes*, & chacun la combloit de louanges & de bénédictions, à mesure qu'elle traversoit le Temple.

Après la cérémonie, qui fut semblable à ce que nous avions vû chez les *Sporundiens*, nous retournames au Palais, où *Sevaraminas* avoit commandée qu'on nous servit un repas superbe. Au sortir de table, le Roi me fit l'honneur d'entrer en conversation avec moi, & je lui racontai l'histoire de la Dame *Hollandoise*, que la Reine ne put en-

tendre sans verser des larmes. Les Mariez cependant s'étoient retirez dans les appartemens du Palais, que le Roi leur avoit fait marquer, & qui étoient meublez comme ceux du Souverain même. Lorsqu'ils furent rentrez dans la Salle, il parut tout à coup, comme par enchantement, un théatre dont les décorations pompeuses & ingénieuses surpassent infiniment ce que j'ai vû de cette espèce en *Italie*. On y représenta une Comédie par laquelle les plaisirs de cette journée finirent.

Le lendemain, la fête recommença, & elle dura vingt jours de suite, ce qui ne s'étoit pratiqué jusqu'alors à *Sevarambia* que pour les noces des Rois seuls. Promenades, Festins, Concerts, Tragédies, Comédies, Operas se succédoient sans cesse. Je me souviens entre autres qu'on représenta une fois les amours de *Mars* & de *Venus*, car les *Sevarambes* savent la mythologie des *Grecs* aussi bien que nous mêmes. Les voix étoient charmantes, les paroles accommodées à la Musique, & le langage approchant de l'*Italien* pour la douceur. Voici quelques vers que j'ai retenus, que *Mars* chan-

chante à *Venus* dans un bosquet de cyprès, où il la rencontre. On jugera par eux de l'agrément de la langue *Sevarambe*.

Crema Splesso pil Carmina
Nil formoso pelte trano
Spum sel trotso Croni tano
Meluc causo tunc te fina.

C'est-à dire, quoiqu'ils doivent perdre beaucoup de leur élégance dans une traduction *Françoise* en prose, *qu'il sort des yeux de* Venus *des raions, qui enflamment le cœur de* Mars, *&* *qu'elle ne peut éteindre que par des baisers.*



CHAPITRE VI.

L'Auteur & les ſiens s'embarquent pour Monatamia. *Leur arrivée en cette iſle. Ils partent pour* Batavia. *Ils reprennent la route d'*Angleterre. *Conſpiration de l'Equipage.* Gulliver *eſt forcé par les ſiens d'entrer dans la Chaloupe avec quelques Officiers. Deux Matelots tuent* Morrice *pour jouir de ſa femme. Cette Dame noyée avec un Marinier.* Gulliver *reçu à bord d'un Navire* François. *Son arrivée en* France *d'où il paſſe en* Angleterre.

DEs que les réjouïſſances furent finies, *Sevaraminas* donna ordre qu'on nous fournit un vaiſſeau, pour nous conduire à l'Iſle de *Monatamia*, où nous devions établir notre commerce,

ce, à condition de ne venir que de deux en deux ans, & avec un ſeul vaiſſeau du port de ſix cent tonneaux. Tout fut prêt en moins d'un mois. J'aurois bien ſouhaité que les *Sevarambes* euſſent travaillé avec moins de diligence au bâtiment qui alloit m'éloigner peut-être pour toûjours de leurs côtes. Mais je me rendis en cette occaſion à l'avantage de ma patrie, qui ne pourroit que retirer un profit extraordinaire de ſon commerce avec ces excellens peuples, ſoit par rapport aux richeſſes, ou même par rapport aux mœurs.

Le jour marqué pour notre départ, nous dîmes adieu à tous nos Amis, & j'eus le plaiſir de voir par le regret avec lequel ils nous quittoient, que la conduite de mes compagnons leur avoit été agréable. Nous allâmes enſuite remercier *Sevaraminas*. Ce grand Prince ne ſe contenta pas de nous donner *Sermodas* pour nous ſervir de guide juſqu'à *Monatamia*. Il me fit encore des préſens dignes de ſes richeſſes & de ſa générosité, & mes Officiers & mes gens en reçurent de magnifiques à proportion.

Nous nous embarquames le deuxieme d'*Aout*, & nous décendimes le fleuve de *Rocara*, où nous mouillâmes le ſoir devant *Trumbello*, ville conſidérable par ſon commerce avec l'Iſle de *Monatamia*. Nous y parlames à pluſieurs Négocians, & j'y pris un Pilote pour nous guider à l'embouchure de la riviere, dont le paſſage eſt dangereux par les rocs ſans nombre qu'on y trouve à un pied ſous l'eau. Nous les traverſames néanmoins ſans aucun accident. Le lendemain, nous voguames par un vent de *Sud ſud eſt*, juſqu'à l'entrée de la nuit, qu'il fit un calme plat. Mais environ à minuit, il s'éleva un vent frais qui nous étoit favorable, & dès le matin nous apperçumes *Monatamia* à notre droite. Cependant le vent s'étant relâché tout à coup, nous ne pûmes y arriver comme nous nous l'etions promis, & il fallut jetter l'ancre le ſoir à la vûe du port, dont on nous avoit aſſuré que l'entrée étoit périlleuſe & difficile.

Le jour ſuivant, je fis tirer un coup de canon, au bruit duquel, un Pilote vint ſe préſenter pour nous conduire. Lorſqu'il fut à bord, il témoigna ſa ſurpriſe

ſurpriſe de voir tant d'*Européens*, & il parut qu'il ne vouloit pas ſervir de guide à des gens comme nous, qui pouvoient avoir des intentions funeſtes & criminelles. Néanmoins il revint de ſon trouble, & ſe mit au Gouvernail, dès que *Sermodas* ſe fut montré pour lui dire qui nous étions.

Le port de *Monatamia* eſt un des meilleurs qu'il y ait au monde. Il reſſemble à peu près à celui de *Portsmouth* en *Angleterre*. Mais outre que ce dernier eſt moins grand, les vaiſſeaux n'y ſont pas à couvert des tempêtes; comme dans celui dont je parle. La ville a le même nom que l'Iſle, & dépend du Roi des *Sevarambes*, qui y envoie un Gouverneur de trois en trois ans. Elle a ſous ſa juriſdiction pluſieurs petites iſles, dont les unes ont deux lieues de tour, & les autres trois, & il y en a une entre autres auprès de *Monatamia*, qui eſt à peu près de la grandeur de l'Iſle de *Wight*. Les Gouverneurs de ces petits endroits ſont traitez de Rois, mais j'en ignore la raiſon, à moins que ce ne ſoit pour les tourner en ridicules.

Sermodas, *Morrice* & moi eûmes plu-

ſieurs conférences avec le Gouverneur de *Monatamia*, qui nous permit de faire des établiſſemens dans ſes terres, ſi nous le jugions à propos. Ce parti fut accepté par ſoixante ſept de ceux d'entre nous qui étoient mariez, & il ne nous en reſta que trois, qui voulurent bien revenir avec nous en *Europe*. Après un ſéjour de trois ſemaines, nous mimes à la voile pour *Batavia*, où quelques uns des nôtres vouloient s'arrêter, & où nous etions ſûrs de trouver aſſez de gens pour les remplacer. Je donnai ma Cabine à *Morrice*, qui ne pouvoit guères s'en paſſer, ayant une femme, & nous abordames à *Batavia*, ſans qu'il nous fut arrivé rien de conſiderable ſur notre route.

Le Gouverneur nous y reçut avec beaucoup d'honnêteté & de candeur. Sur les prieres preſſantes qu'il m'en fit, je lui donnai un journal complet de mon voyage, excepté que j'obſervai d'effacer avec ſoin les latitudes des places, parce que les *Hollandois* ne croient point faire injure aux autres Négocians en s'emparant de leur commerce, & en ſe ſervant du pouvoir exceſſif qu'ils ont dans les *Indes Orientales* pour

pour les chasser de leurs établissemens. D'ailleurs j'éus tout lieu d'être content de l'accueil qu'on nous y fit. Mais comme je m'apperçus que plusieurs de mes gens enrichis par les *Sevarambes*, oublioient les vertus qu'ils avoient apprises chez cette innocente nation, il me fallut hater mon départ, & prendre plusieurs matelots étrangers à leur place, parce qu'une bonne partie des miens s'étoit cachée, pour éviter les recherches que le Gouverneur m'avoit permis de faire de leurs personnes. Par bonheur, il se trouva un bon nombre de *Hollandois*, qui ne demandèrent pas mieux que de me suivre.

Néanmoins cet inconvénient retarda mon voiage de quelques jours, pendant lesquels je m'informai sous main de l'histoire de la belle *Hollandoise*, qu'on a lue dans le chapitre précédent. On m'apprit que le fils du Fiscal étoit parti pour aller se marier en *Hollande*; que la fille du Gouverneur étoit disparue depuis deux ans sans qu'on sçut ce qu'elle étoit devenue: que son Pere étoit inconsolable, & qu'il se reprochoit sans cesse de l'avoir obligée à s'enfuir par la rigueur qu'il lui avoit témoignée, &

que le Fiſcal étoit mort un mois avant notre arrivée. Je vis même le beau frère de la femme de *Sermodas*, & je lui reconnus ces airs ridicules, qu'elle m'avoit dépeints il n'y avoit que peu de temps. J'en pris occaſion d'écrire au Gouverneur ſous un nom ſuppoſé, que j'avois vû ſa fille, qu'elle avoit eſſujé des chagrins incroiables, que le ciel l'avoit enfin récompenſée de ſa vertu par un heureux mariage, & que peut-être il auroit encore un jour le plaiſir de revoir cette fille bien aimée. J'ajoutois cette dernière circonſtance, ſur la parole de *Sermodas*, qui m'avoit aſſuré que s'il pouvoit en obtenir la permiſſion du Roi, il comptoit dans un an ou deux faire un voiage à *Batavia*, avec ſon épouſe, pour rendre ſes reſpects à ſon beaupere.

J'ignore quel effet cette lettre produiſit ſur l'eſprit du Gouverneur, parce que l'équipage de mon navire ſe trouva complet alors, & que le vent qui étoit favorable m'invita à mettre à la voilà. Nous voila donc parties, & il y avoit déja quelques jours que nous étions ſur mer, ſans qu'il nous fut arrivé rien de remarquable, lorſque j'invitai

vitai *Morrice* & fon époufe à venir jouer une partie d'ombre avec moi. Il fe rendit d'abord dans ma chambre, & me dit qu'il ne favoit que penfer de la conduite de nos anciens matelots, dont les entretiens fecrets avec ceux que nous avions pris à *Batavia* avoient l'air d'une confpiration qui fe tramoit contre les principaux Officiers. Voilà un début, qui n'a guères de rapport à la converfation que vous comtiez avoir aujourd'hui avec moi, continua t-il. Mais je vous avoue que je ne faurois plus penfer à autre chofe. *De Nuit* même me paroît être le chef de cette revolte, & je lui trouve des airs d'infolence, qui ne peuvent venir que de la confiance dont fon deffein le remplit

On peut bien s'imaginer que je n'appris point cette nouvelle fans être allarmé. Je me hâtai de confulter avec *Morrice* fur les moiens de découvrir les Conjurez & d'étouffer la révolte avant qu'elle put eclore. Mais nous n'avions encore pris aucune réfolution, que *De Nuit* accompagné d'environ vingt hommes, entre dans ma chambre, le piftolet à la main, en jurant que nous etions morts, fi nous faifions la moin-

dre résistance. Je lui demandai avec autant de fermeté qu'il me fut possible par quelle raison il en agissoit de la sorte. Tais-toi, me répondit-il avec la derniere insolence. J'ai autant de droit de commander le vaisseau que toi, & dès ce moment, tu renonceras à ton titre de General & de Capitaine, dont tu t'es revêtu toi même impudemment. Je lui dis que je le ferois quand nous serions arrivez au *Cap de Bonne Esperance*. Cela peut être, me repliqua-t'il avec un souris moqueur. Mais je n'ai pas dessein d'y conduire le vaisseau. C'est pourquoi, si tu te sens assez de résolution pour entreprendre ce voyage, voilà la chaloupe qui t'y conduira avec ceux qui voudront bien te suivre.

En même temps, ils nous arrachent de la chambre, & nous poussent dans la chaloupe qui étoit prête, *Morrice*, son épouse, & moi. *De Nuit* crie ensuite que si quelcun veut accompagner le Général, il n'a qu'à parler, qu'il sera le bien venu, & que je lui donnerai ma protection. Une partie de l'equipage répandoient des larmes pendant ce discours, & les autres insultoient à

notre

notre malheur. Sur ces entrefaites, il ſe préſenta deux *Anglois* nommez *Sturmy* & *Withers*, qui s'écrièrent qu'ils aimoient mieux mourir de faim avec leur Capitaine, que de vivre dans l'abondance avec un malheureux comme *De Nuit*, & là deſſus ils prirent leurs hardes, & ſautèrent dans notre Chaloupe, dont *De Nuit* fit couper le cable ſur le champ.

De Nuit nous avoit laiſſé nos lits, nos habits, nos armes, des proviſions pour deux mois & une bouſſole. Mais à quoi pouvoient nous ſervir ces foibles ſecours! Selon notre eſtime, nous étions à cent lieues de terre, il pouvoit arriver une tempête à laquelle nous n'aurions pas été en état de réſiſter, en un mot nous nous croiions perdus, & nous ne ſongions pas même à notre argent, que notre indigne équipage avoit retenu, tellement que je n'avois conſervé que mes pierreries, qui étoient couſues par hazard dans la doublure de mon juſtaucorps. Nous paſſames le reſte du jour dans un triſte ſilence. La nuit ne ſervit qu'à augmenter notre déſeſpoir & notre fraieur. Le lendemain cependant, un raion

d'esperance vint briller dans nos ames, l'épouse de *Morrice* reprit courage & releva le nôtre, nous primes quelques nourritures pour la premiere fois, & nous résolumes de faire de notre mieux pour nous sauver s'il étoit possible.

Withers me dit que selon son calcul, nous n'étions qu'à quelques lieues du *Madagascar*, & qu'il comptoit avec le secours de la Providence y arriver en trois jours, si nous voulions tourner au *Nord'ouest*. Quoique je craignisse la barbarie des habitans de cette Isle, je ne laissai pas d'être ravi d'apprendre que j'étois aussi près d'eux, & j'aimai mieux m'exposer à leur cruauté qu'à celle des flots. *Withers* comprit ma pensée, & nous dit que ces insulaires n'étoient pas ce que je m'imaginois, & qu'il avoit eu affaire à plusieurs qui avoient traité les *Anglois* avec beaucoup d'humanité. Sur cette promesse, nous courumes au *Nord'ouest* pendant trois jours, sans voir terre, & nous voguames encore quatre jours entiers, avec aussi peu de succès. Cette situation nous causoit la douleur qu'on peut s'imaginer. Ce n'est pas que nous n'eussions encore des provisions pour
sept

ſept ſemaines. Mais s'il s'étoit élevé une tempête, nous n'aurions pu que perir, avec une chaloupe comme la nôtre. Nous tâchions de nous encourager les uns les autres avec un air d'abbatement qui achevoit de nous décourager.

Le quatrieme jour ſur le ſoir, les nuages commencèrent à s'épaiſſir, & nous apperçumes des prognoſtiques evidens de la tempête, qui nous prit ſur le minuit. Nous nous réſignames en ce triſte moment à la Providence, & nous attendions une mort qui nous paroiſſoit inevitable. Nous fumes ſecouez pendant pluſieurs heures. Mais la tempête s'abbattit peu à peu, excepté que la mer continua d'être haute, & que les flots rempliſſoient le navire à tous momens. Néanmoins nous réſolumes de n'oublier rien pour nous ſauver, & nous vuidames l'eau le mieux qu'il nous fut poſſible. Heureuſement, avant qu'il fut jour, le temps devint calme, & la mer parut moins agitée. Pour comble de bonheur, au lever du ſoleil, nous découvrimes la terre devant nous, & nous nous trouvames dans un courant rapide qui nous portoit vers la côte,

où

où nous abordames en moins d'une demie heure.

La premiere chose que nous fimes fut de remercier le ciel qui nous avoit conservez. L'endroit où nous étions étoit entre deux rochers où il y avoit des creux d'espaces en espaces. Comme nous ignorions en quelle terre nous étions, nous y cachames ce que nous avions de meilleur, & je conseillai à *Morrice* par la même raison d'habiller sa femme en homme, pour que sa beauté ne l'exposât à la brutalité des Sauvages, qui peut-être ne se feroient scrupule de rien pour satisfaire leur infame passion. Nous grimpames ensuite de rochers en rochers. Mais nous remarquames avec douleur que nous etions dans une isle sterile & inhabitée qui n'avoit que deux lieues de tour. Cependant nous nous y trouvames mieux que sur la mer, & nous achevames de nous consoler par la rencontre que nous fimes d'une source d'eau douce, qui commençoit à nous manquer.

En avançant dans l'Isle, nous vimes çà & là diverses pièces d'un navire, qui paroissoient les tristes restes d'un naufrage, & qui nous firent faire des

des réflexions fâcheuſes ſur notre condition. A quelque diſtance de là, nous montames ſur une elévation, d'où on découvroit le reſte de l'Iſle, dans l'eſpérance que nous pourrions de cet endroit appercevoir quelque autre terre. Mais au lieu de ce que nous cherchions, nous ne rencontrames qu'un ſquelette d'homme, dont il y avoit apparence que les oiſeaux avoient dévoré la chair & les inteſtins. Auprès de lui étoit une bouteille fermée d'un bouchon de liège, & un papier où on avoit ecrit quelque choſe en *François* avec un pinceau. Voici les propres termes que j'y lus.

Si quelcun eſt aſſez malheureux pour venir ici, & qu'il puiſſe entendre cet écrit, qu'il ſache que le cadavre qui y eſt expoſé aux injures de l'air, eſt celui de Frederic van Noort, *qui allant en* Hollande *ſur le vaiſſeau le* Prince d'Orange, *fut jetté dans cette iſle par la tempête: Des reſtes du naufrage, on conſtruiſit un petit bâtiment, avec lequel mes compagnons ſe remirent en mer tandis que je dormois, ce que je crois avoir été un effet de leur oubli. A mon réveil, j'apperçus leur navire, mais ils n'étoient déja plus à la*

per-

portée de voix, & je n'vois rien que je pusse emploier en guise de signal. Je reconnus alors la main de Dieu qui s'appésantissoit sur moi. J'avoue que cette punition étoit due à mes crimes, & en particulier à l'injure que j'ai faite à la fille du Gouverneur de Batavia. *Encore une fois donc, si quelque* Européen *à le malheur de tomber sur ce papier, il pourra informer le* Fiscal de Batavia *que son fils est mort, & que la faim a terminé sa malheureuse vie.*

Cette funeste avanture nous tira les larmes des yeux, & je réfléchis avec terreur sur la justice vengeresse & epouventable de Dieu, qui punit tôt ou tard les coupables qu'elle sembloit avoir oubliez. Mais nos propres malheurs ne nous laissoient pas le loisir de songer à ceux d'autrui. Nous retournames à la hâte dans notre chaloupe, qui se trouva encore en bon état, & nous délibérames ensemble si nous nous embarquerions de nouveau, ou si nous attendrions dans l'isle qu'il vint à passer quelque navire qui nous emmenât. L'avis de tous fut que nous tenterions fortune de nouveau, tandis qu'il nous restoit des provisions, que l'isle ne pou-

pouvoit nous fournir. Ainſi nous partimes de cette iſle, & nous tournames au *Nord'oueſt*, eſpérant de toucher à la côte *d'Afrique*, ſuppoſé que nous euſſions paſſé *Madagaſcar*. Aucun de nous ne pouvoit comprendre quelle iſle étoit celle d'où nous venions, d'autant que j'avois dans mon cofre une excellente mappemonde, où il n'y avoit rien qui la regardât. C'eſt ce qui fit que nous lui donnâmes le nom de *l'iſle infortunée*. Du reſte nous étions perſuadez qu'elle ne pouvoit être bien éloignée du paſſage ordinaire des vaiſſeaux. Cependant nous convinmes de diminuer un peu nos rations à tout hazard, & d'ajouter encore cette incommodité à celle que nous ſoufrions depuis nôtre malheur, d'etre rêduits à manger nos viandes crues.

Le jour ſuivant, nous découvrimes à notre grande ſatisfaction un pays qui s'étendoit un eſpace conſidérable vers le *ſud*. Nous nous crumes pour le coup hors de danger. En effet nous étions avant qu'il fut nuit à deux lieues de la côte, & nous y ſerions abordez, ſans une briſe violente qui nous en eloignoit. Nous nous contentames donc

donc de jetter l'ancre, & nous primes un peu de repos pour la premiere fois depuis qu'on nous avoit chassez de notre navire, excepté que nos deux hommes faisoient sentinelle tour à tour. Par malheur ce repos ne dura gueres.

Environ à minuit, réveillé par les cris de l'epouse de *Morrice*, je veux me lever, & je sens que je suis attaché au mât de la chaloupe par les pieds & par les mains. Les efforts que je fais pour me dégager ne servent qu'à serrer mes liens d'avantage, & en ce moment, j'entendis *Morrice* soupirer plusieurs fois, & sa femme implorer mon assistance en langue Sevarambe. Je lui dis en quelle situation je me trouvois, & j'appellai *Morrice* qui ne me répondit pas.

Je ne doutai plus alors qu'il ne fut arrivé quelque désastre, & j'en fus bientôt convaincu par les plaintes de la Dame *Sevarambe*, qui reprochoit aux deux Mariniers l'assassinat de son epoux & le crime qu'ils méditoient contre elle. Je remarquai ensuite qu'ils vouloient mettre leur infame dessein en exécution. Mais un instant après, il s'éleva une querelle entre eux à qui auroit le pas devant, & de paroles en paroie ils

en

en vinrent aux coups, pendant quoi la dame profita de l'occaſion pour ſe jetter dans la mer, où elle fut noiée à l'inſtant.

Cependant ces deux malheureux continuoient de ſe battre ſans prendre garde à ce qui étoit arrivé. A la fin, en ſe pouſſant l'un l'autre, ils bronchent tous deux, tombent dans la mer, & *Sturmy* qui ne ſavoit pas nager eſt noié.

Withers rattrapa enfin la chaloupe, où il demeura quelque temps aſſis ſans parler. Comme je ne l'entendois ni ſoufler ni remuer, je crus qu'il étoit mort, & je fus obligé de l'appeller pour m'en aſſurer. Il me répondit d'une voix foible. Ah mon cher Général, je ſuis un infame, me dit-il. Il n'y a plus de repos pour un malheureux comme moi. Mon Général, je vous ai trahi, & j'ai trahi ma conſcience. Il s'approcha enſuite pour me délier, & il eut beaucoup de peine à y réüſſir, parce qu'on ne pouvoit diſcerner quoi que ce ſoit, tant la nuit étoit obſcure & noire.

Alors il me raconta que *Sturmy* & lui ne nous avoient accompagnez que pour ne ſe pas ſéparer de la femme de *Morrice*. Qu'ils n'avoient rien ſçu du deſſein

dessein l'un de l'autre jusqu'à leur arrivée dans *l'Isle infortuné* où ils en avoient parlé ensemble. Que la vûë de la mort toûjours prochaine avoit étouffé quelque temps leur passion. Mais que l'approche de la terre avoit rallumé leurs desirs. Il ajouta qu'ils avoient résolu ensemble la mort de *Morrice*, & qu'ils avoient délibéré de me traiter de même. Mais qu'il avoit obtenu qu'on me laisseroit la vie, & que par cette raison ils m'avoient attaché au mat, de peur que je ne m'opposasse à leurs criminelles intentions. Je vois que vous allez me reprocher ce crime horrible; continua t'il. Mais, je vous en prie, épargnez moi. Les reproches de ma conscience sont autant de coups de poignard qui me déchirent. Je donnerois le monde entier pour racheter les quatre heures qui viennent de s'écouler. Cependant si un repentir douloureux & sincere peut effacer ce forfait, je suis sûr de mon pardon. Je donnerai le reste de mes jours à la pénitence.

A la pointe du jour, j'apperçus le corps de *Morrice* percé de plusieurs coups, & couché à terre à un bout de la chaloupe. Cette vue réveilla ma

dou-

douleur. Nous lui ôtames ses habits, & nous le jettames dans la mer, après l'avoir baigné de nos larmes.

Il s'éleva en même temps un vent frais qui nous poussoit vers la côte. Mais rien ne pouvoit m'inspirer de la joie dans la situation où je me trouvois. J'aurois souhaité être à la place de *Morrice*. Une vie comme la mienne, échapée à tant de perils, ne me paroissoit pas digne d'être regrettée. Il me sembloit qu'il auroit mieux valu vivre avec des bêtes feroces qu'avec des hommes, puisque du moins elles ne s'entretuoient que quand la faim les animoit les unes contre les autres. Combien ne regrettois-je pas mon départ de *Sevarambia*, où j'étois sûr que le Roi m'auroit permis de finir mes jours!

Ces tristes réflexions nous avoient conduits jusqu'à la côte, que nous trouvames bordée de rochers, & qu'il nous fallut côtoier jusqu'au soir, sans remarquer aucun habitant. Nous apperçumes alors un vaisseau à deux lieues de nous. *Withers* me pria de ne le point accuser, & je lui en donnai ma parole, à condition qu'il vivroit desormais en honnête homme. Je vous l'ai déja pro-

promis lorſque je n'avois rien à craindre, me répondit-il. Si j'oublie ma promeſſe, & que je ceſſe de déteſter mon crime, je conſens que vous me livriez entre les mains de la juſtice.

Cependant nous approchions du vaiſſeau, que nous reconnumes être *François*, & qui baiſſa ſes voiles pour nous laiſſer aborder, dès qu'il eut apperçu notre ſignal de détreſſe. Le Capitaine nous reçut avec beaucoup d'humanité, & je lui racontai la perfidie de *De Nuit*, en obſervant de faire comprendre que *Withers* ſeul m'avoit accompagné dans mon malheur.

Le batiment étoit *Malouin* & venoit de *Siam*. Il s'appelloit *la Maligne* & le Capitaine, *Saint André*. Sur la deſcription que je lui fis de mon vaiſſeau, ce brave homme me dit que mes gens étoient devenus Corſaires, qu'ils l'avoient attaqué il y avoit trois jours, qu'ils avoient pris la fuite après avoir eu un mat emporté d'un coup de canon, & qu'il avoit perdu ſon Lieutenant dans le combat. En même temps, il m'offrit ſa Lieutenance, que je refuſai ſous prétexte qu'après avoir été tant de fois trahi par mes gens, je ne pouvois

vois ne pas craindre la vengeance de quelque Officier, qui croiroit cet emploi dû à ses services ou à son rang. Il me parut approuver cette conduite, & m'obligea d'accepter une place dans sa cabine. Il m'a fait tant d'honnêtetez que je dois ce court éloge à ma reconnoissance envers lui.

Pendant notre voiage au Cap, *Withers* tomba malade, & sa maladie l'affoiblit d'abord à un tel point qu'on désespéra de sa vie. Je crus qu'il étoit de mon devoir de lui rendre visite aussi souvent qu'il me seroit possible. Il me dit qu'il ne comptoit plus sur la vie, & qu'il ne la desiroit point. Qu'il se flattoit d'avoir fléchi la colere divine par son repentir. Qu'il étoit joieux de quitter le monde où il avoit eu le malheur d'offenser son Dieu par tant de crimes. Là dessus il me nomma son heritier, comme n'aiant point de parens, & je trouvai dans son coffre & dans celui de *Sturmy* pour plus de deux mille pieces en lingots d'or. Le pauvre *Withers* mourut trois jours après.

Nous arrivames au Cap de *Bonne Esperance*, après un voiage assez heureux, & nous nous y reposames deux

mois durant. Je ne m'amuſerai pas à décrire un endroit que tant d'autres ont décrit. Nous en partimes avec une flotte de vingt vaiſſeau de différentes nations, parmi leſquels il y en avoit *d'Anglois*, avec leſquels je ne me ſouciai pas de faire connoiſſance.

A notre arrivée à *Saint Malo*, je voulus paier mon paſſage au Capitaine, mais je ne pus lui faire prendre mon argent, & au contraire il s'obſtinoit à me paier ma chaloupe. J'eus mille peines à lui faire accepter un diamant que je trouvai parmi les effets de *Withers*. Encore me donna t'il la valeur par les honnêtetez qu'il me fit chez lui, où il m'obligea de loger, & où il me régala magnifiquement.

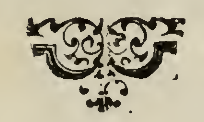
De *Saint Malo* j'allai à *Paris*, où je vendis mes bijoux & mes lingots, dont je fis treize mille livres ſterling, que je mis au *Miſſiſipi*. Dans les premiers jours, je me vis riche de ſoixante mille pieces, & je comptois encore ſur quelque choſe de meilleur. Mais bien-tôt mes treize mille pieces qui en avoient produit tant d'autres ſe trouvèrent réduites elles mêmes à deux mille cinq cent, avec lesquelles je

me

me crus heureux de paſſer en *Angleterre*.

Lorſque j'arrivai chez moi, je trouvai ma femme morte depuis quelque temps, & mes filles aſſez étonnées de me voir, juſques là qu'elles faiſoient difficulté de me reconnoître pour leur pere. Mais les richeſſes que je rapportois avec moi les convainquirent bientôt.

Maintenant je vis en repos dans ma maiſon, où j'attends la mort ſans inquiétude & ſans impatience. Comme la mort eſt un tribut que nous devons tous à la nature, je crois que le mieux eſt de le paier de bonne heure. En effet qu'y a t'il au monde qui rende la vie deſirable? Tout n'eſt que miſere ou que crime, & heureux celui qui y a la moindre part.





OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSÉES
A
MONSIEUR SWIFT.
CLEF DU VOYAGE DE
LILLIPUT.

végétaux, les minéraux qui y croissent, le gouvernement, le commerce, les arts, les divertissemens, & les habits des Naturels. Mais en récompense, ceux qui vous ressemblent, c'est à dire, qui sont moins curieux de savoir au juste ce que c'est qu'un peuple sauvage qu'ils ne verront jamais, que de connoître à fonds des hommes avec lesquels ils auront toujours à vivre, trouveront sans doute que *Gulliver* est fort au dessus des Voiageurs ordinaires.

C'est ce qui fait que je prens la liberté de vous en donner une idée, en attendant que vous aiez reçu le livre, & que vous puissiez en juger par vous même. Je suis sûr qu'alors vous ne désapprouverez pas le mélange ingénieux que l'Auteur a fait des raisonnemens les plus graves avec les fictions les moins vraisemblables. Vous savez trop bien que la verité ne peut plaire à certaines gens, & s'insinuer dans leur esprit, qu'en se présentant avec un certain enjouement qui tempère son austerité, & que la fable seule peut lui prêter. Vous en avez fait l'expérience assez de fois, & votre inimitable *Conte du Tonneau* entre autres n'auroit pas eu la moitié autant de vo-

vogue, s'il avoit paru auſſi veritable qu'il l'eſt en effet.

Je vous annonce donc hardiment que vous ſerez charmé de l'adreſſe avec laquelle *Gulliver* combat les vices & les foibleſſes ſans les effaroucher. Ses réflexions philoſophiques, ſes préceptes moraux, ſes maximes politiques, ſes idées ſublimes ſur l'honneur, ſur la probité, ſur les devoirs de la vie civile, l'horreur qu'il inſpire pour le vice, les eloges qu'il fait de la vertu, & les ſatyres mordantes qu'il ſeme par tout contre quantité de défauts en particulier, toutes ces choſes ſont amenées par des préambules divertiſſans, & ſoutenues par des imaginations amuſantes.

Mais il y a encore une choſe qui ne ſauroit manquer de vous intéreſſer, vous & ceux qui, comme vous, peuvent dire après *Horace*,

. . . . *Namque ſagacius unus odoror*
Quid lateat

C'eſt l'adreſſe avec laquelle il a fait entrer dans ſon recit des choſes qui ont un rapport particulier à la *Grande*

 Bre-

Bretagne. En voici le premier exemple qui se présente sous ma plume. Il est tiré de la seizeime page du premier volume †, „ où il s'exprime en ces termes. A „ l'endroit où la voiture s'artêta, il y „ avoit un ancien Temple, tenu pour le „ plus grand du Roiaume, qui aiant été „ souillé par un meurtre *qui révolte la na-* „ *ture* *, il y avoit déja quelques années, „ qu'il avoit été dépouillé de tous ses orne- „ mens, & ne servoit plus qu'à des usages profanes. Vous voies bien, Monsieur, qu'on ne peut mieux dépeindre la *Salle des Banquets* à *Whitehall*, devant laquelle *Charles* I. eut la tête tranchée, & on ne peut douter que ce ne soit à cet endroit qu'il ait fait allusion.

Vous n'aurez pas plus de peine à deviner à quoi il faut appliquer cette description qu'il fait de la campagne de *Lilliput* à la page dixhuitième. „ Tou- „ te la Contrée ne paroissoit qu'un seul „ jardin, & chaque champ avoit l'air „ d'un lit de fleurs. J'apperçus à ma „ gau-

† On cite toujours ici l'Edition de *Gulliver* faite à *la Haye* pour *P. Gosse & J. Neaulme*.

* C'est une expression de l'*Anglois* que le Traducteur a omise.

„ gauche la ville Capitale, qui, de „ l'endroit, d'où je la voiois, ne ressembloit pas mal à ces villes de- „ peintes sur les décorations de Thé- „ atre. On sent d'abord qu'il s'agit ici du Parc de *Saint James* vû de *White-hall*, & de la ville de *Londres* apperçue du même endroit.

J'en dis autant de l'Empereur de *Lilliput*, & de la bonté avec laquelle il alla rendre visite au pauvre *Gulliver*. Il n'y a par d'*Irlandois* qui en lisant ce passage, ne se rappelle le memoire immortelle & chérie du *Prince au nez aquilin*, * mémoire que bien des *Anglois* mêmes respectent encore.

Quant à l'inventaire qu'on fait des effets de *Gulliver*, il ne faut pas avoir des yeux de *Lynx*, pour voir qu'il a été imaginé d'après celui de la rebellion de *Preston*.

Le troisieme chapitre est d'une nature qui mérite que je commence par ces termes de l'Historien, *avec la permission du Lecteur, il faut que je m'etende un peu davantage sur cet article.* On y décrit ainsi les Danseurs de corde de

Lilli-

* Je crois qu'il s'agit ici de *Jacques II.*

Lilliput. „ Ils faiſoient des ſauts peril-
„ leux ſur un fil blanc fort mince, qui
„ avoit deux pieds en long, & qui
„ étoit tendu à la hauteur de douze pou-
„ ces de terre. Ce divertiſſement n'eſt
„ en uſage que parmi ceux qui aſpirent
„ à la faveur du Prince, ou à de
„ grands emplois. Ils s'exercent dans
„ cet art dès leur jeuneſſe, & ne
„ ſont pas toujours remarquables
„ par une naiſſance diſtinguée, ou par
„ une belle education. Quand un
„ poſte conſiderable eſt vacant par la
„ mort ou par la diſgrace de celui qui
„ en avoit été revêtu, ce qui arrive
„ aſſez ſouvent, cinq ou ſix de ces
„ Candidats demandent permiſſion à
„ l'Empereur de danſer ſur la corde de-
„ vant lui, & devant toute ſa Cour, &
„ celui qui ſaute le plus haut ſans tom-
„ ber, obtient la charge en queſtion.
„ Souvent les premiers Miniſtres eux-
„ mêmes ſont obligez de montrer leur
„ adreſſe, & de donner en préſence
„ de l'Empereur des preuves qu'ils con-
„ ſervent encore leur premiere agilité.
„ Tout le monde convient que *Flimnap*
„ le Thréſorier, en faiſant la cabriole
„ ſur une corde tendue, s'eleve en l'air
„ tout

„ tout au moins d'un pouce plus haut
„ qu'aucun autre Seigneur de tout
„ l'Empire. Mon ami *Reldresal*, pre-
„ mier Secretaire des affaires secretes,
„ est à mon avis, quoique peutêtre
„ je soie trop prévenu en sa faveur, le
„ second après le Thrésorier. Le reste
„ des Seigneurs n'en approche pas.

Vous voudrez bien me permettre, Monsieur le Doien, de faire ici une remarque, que vous même avez faite souvent parmi vos amis. C'est qu'un *Anglois* dépaïsé admire souvent un ouvrier qui n'est qu'un ignorant au prix de ceux de la *Grande Bretagne.* En effet, je voudrois bien savoir s'il y a quelqu'un au monde, qui danse mieux sur la corde lâche que Mademoiselle *Marie*, Aussi, malgré les exclamations de Monsieur *Gulliver*, sans les deux que je viens de vous nommer, je puis en citer encore deux autres de la même profession, qui surpassent & les *Flimnaps* & les *Reldresals*, bien que ni l'un ni l'autre ne soient d'une naissance illustre, & n'aient eu une education distinguée. Mais comme dit le Proverbe *Anglois*, *c'est leur malheur, & non pas leur faute.* Ces deux excellens personnages se sont unis par

par un mariage, & l'un des deux a epousé Mademoiselle *Marie*, qui est la soeur de l'autre. Cependant on diroit à leur union intime qu'ils sont de veritables jumeaux, & non pas deux beaux-frères. Un d'eux qui a couru les foires dans les païs étrangers parle plusieurs langues, & le frère de Mademoiselle *Marie* entend parfaitement l'arithmetique commune, excepté la regle de trois que ses parens n'ont pas eu le meien de lui faire apprendre. Ils ont entre eux un grand nombre d'enfans. On attend d'eux des prodiges, & ils ont obtenu déja des emplois considerables dans les meilleurs jeux d'*Angleterre*, & principalement sur les côtes, par leurs sollicitations ou par les soins des amis de leur pere. Mais je ne songe point que je me suis écarté de mon sujet. Je vous prie d'excuser cette digression, & je retourne avec plaisir à *Lemuel Gulliver*, natif de la bonne Province de *Nottingham*, fameuse par la prison du Maréchal de *Tallard* enfermé dans sa vénérable citadelle.

Voici donc comme il continue sa description. „ Ces divertissemens causent souvent de grands malheurs, dont
„ plu-

„ plusieurs se trouvent dans l'histoire.
„ J'ai vû de mes propres yeux deux ou
„ trois Candidats se disloper quelques
„ membres. Mais le danger est bien
„ plus grand, quand les Ministres eux
„ mêmes sont obligez de faire paroitre
„ leur adresse, car pour surpasser leurs
„ Rivaux.... ils font de si prodigieux
„ efforts, qu'il n'y a presque aucun d'eux
„ qui n'ait fait quelque chute, &
„ quelques uns jusqu'à deux ou trois fois.
„ On m'a assuré qu'environ deux ans
„ avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit
„ sûrement cassé la tête, si un des cous-
„ sins de l'Empereur, qui par hazard se
„ trouvoit à terre, n'eût diminué la
„ force du coup.

Avec combien de joie un *T. . . d* & un *W. . p.... e* ne liront-ils pas cette description des tours de *Flimnap* & de *Reldresal*? Elle me rappelle le *Combat des Pygmées & des Grues* de Monsieur *Addison*, dont le Révérend Monsieur *Newcomb* a fait une traduction admirable à mon gout, & dont je vous citerois volontiers quelques vers, qui conviennent à merveille à l'Empereur de *Lilliput*, si je ne songeois que j'ai aban-
donné

donné *Gulliver*, dont vous attendez que je vous parle.

Il continue en ces termes. „ Il y a
„ encore une autre recréation, mais
„ qui ne se prend que dans de certaines
„ occasions, & seullement en présence
„ de l'Empereur, de l'Impératrice &
„ du Premier Ministre. L'Empereur
„ met sur une table trois fils de soie,
„ dont chacun est de la longueur de six
„ pouces. L'un est de couleur de pour-
„ pre, l'autre jaune; & le dernier
„ blanc. Ces fils sont proposez com-
„ me des prix à ceux que l'Empereur
„ veut distinguer par une marque ecla-
„ tante & particuliere de faveur. La
„ cérémonie s'en fait dans une des plus
„ grandes salles de sa Majesté. C'est
„ là que les Candidats sont obligez de
„ subir une epreuve d'adresse, bien dif-
„ férente de la précédente, & telle
„ que je n'ai jamais rien vu dans aucun
„ endroit du vieux ou du nouveau
„ Monde, qui y eut le moindre rap-
„ port. L'Empereur tient entre ses
„ mains un bâton, dont les deux bouts
„ sont parallèles à l'horision, & c'est aux
„ Candidats à s'avancer un à un, & à
„ sauter tantôt par dessus le bâton, &

„ tan-

„ tantôt à se glisser par dessous, suivant qu'il est plus élevé ou plus bas.
„ Quelques fois, l'Empereur tient un bout du bâton, & le Premier Ministre l'autre. D'autres fois le Premier Ministre le tient tout seul. Celui qui montre le plus de souplesse & d'agilité, & qui se fatigue le moins à sauter & à ramper, obtient pour récompense le fil couleur de pourpre. Le jaune est donné à celui qui suit, & le blanc au troisième.
„ Tous s'en parent, en se le mettant autour du corps, & il y a peu de Seigneurs distinguez à cette Cour, qui ne soient ornez de quelcune de ces Ceintures.

Si on n'etoit pleinement convaincu de la scrupuleuse véracité de Monsieur *Gulliver*, véracité à laquelle Monsieur *Richard Simpson* † rend un témoignage solemnel dans sa Préface, on jureroit qu'il a eu intention en cet endroit de tourner en redicule les ordres de la *Jartiere*, du *Chardon*, & de *Bath* ou des *Bains*. Mais les bassesses auxquelles

† Ce Capitaine proche parent de *Gulliver* a publié un nouveau Voiage aux *Indes Orientales.*

les l'autorité despotique de l'Empereur réduit les *Lilliputiens*, sont inconnues aux Habitans de la *Grande Bretagne*, graces à la sagesse de leurs loix fondamentales. Ainsi le but de l'Ecrivain aura été de faire sentir vivement combien sont frivoles les honneurs, que les hommes recherchent avec ardeur, & à combien d'indignitez il faut qu'ils s'abaissent pour s'elever au dessus de leurs pareils, semblables aux enfans qui, pour sauter en haut, plient les genoux & se baissent jusqu'à terre.

Il décrit ensuite diverses choses que je passe sous silence, comme la docilité des Chevaux de l'Empereur, & l'adresse des Cavaliers *Lilliputiens*. Mais je ne m'y arrête pas, vû que l'article précédent m'a déja pris trop de papier; & que vous devinerez aisément par vous même le sens enigmatique de ces recits. Je remarquerai seulement que les oppositions de *Skyresh Bolgolam Galbet* ou Amiral à la délivrance du *Grand Homme Montagne* ne représentent pas mal celles que certains *Lords* eurent à essuier avant de sortir de la Tour.

Le premier avantage que *Gulliver* tira de la liberté, fut qu'il alla voir *Mildendo*,

do, Capitale de *Lilliput.* Un Critique *Allemand* m'a écrit un gros paquet de lettres, pour me prouver que cette ville est *Londino* ou *Londres*, & en effet la description qu'il fait & de la Ville, & du Palais de l'Empereur, répond au Palais de Saint *James* on ne peut pas mieux. Quoiqu'il en soit, la visite que *Reldresal* rendit à *Gulliver*, est un morceau qui mérite d'être bien lû. Ce Seigneur s'entretient de la manière suivante avec notre Voiageur. " Quelque " puissant que notre État puisse paroître à des Etrangers, il est affoibli par " deux maux affreux, une violente " faction au dedans, & un ennemi redoutable au dehors. Depuis plus de " septante sept Lunes, l'État est déchiré par deux Partis sous les noms " de *Trameckſan* & de *Slameckſan*, noms " qui sont dérivez de la différente hauteur des talons de leurs souliers. A " la verité, on ne sauroit nier que la " coutume de porter de hauts talons ne " soit la plus ancienne. Mais sa Majesté a résolu de n'emploier dans l'administration du Gouvernement..... " qu'à ceux qui porteront des talons " bas.... Les *Trameckſan*, ou ceux qui " por-

„ portent de hauts talons, ſont en plus
„ grand nombre que nous. Mais le
„ pouvoir & l'autorité ſont de notre
„ côté. Nous craignons que l'Heritier
„ de la Couronne n'ait quelque pen-
„ chant pour les hauts talons. Ce qu'il
„ y a de certain, c'eſt qu'ûn de ſes ta-
„ lons eſt tant ſoit peu plus haut que
„ l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu
„ en marchant.

Pour cette fois ci, Monſieur, au lieu d'expliquer moi même ce paſſage, je vous rapporterai l'explication, que le Docteur *Jean Woodward* du College de *Greſham* en donna hier au ſoir, avec une gravité particuliere à ſa profeſſion. Vous ſaurez donc que, ſelon lui, les *Trameckſan* & les *Slameckſan* ſont les *Torys* & les *Whigs*, & les Talons hauts ou bas la Haute Egliſe ou l'Egliſe Baſſe. Quant à ce que *Gulliver* ajoute enſuite ſur l'Empire de *Blefuſcu*, Empire mis dans ſa carte à la même diſtance de *Lilliput* que l'*Ecoſſe* eſt de l'*Angleterre*, le Docteur prétend que c'eſt l'*Ecoſſe*, & que les *Anglicans* & les *Papiſtes* ſont déſignez par ceux qui vouloient caſſer l'œuf au bout étroit, & par ceux qui vouloient le caſſer au bout large. Il aſſu-

aſſure qu'on n'en ſauroit douter, pour peu qu'on faſſe d'attention au paſſage, que je vais vous copier. " Tout le " monde demeure d'accord qu'ancien- " nement, quand on vouloit manger " des œufs, c'étoit au bout le plus lar- " ge qu'on les caſſoit. Or il arriva un " jour que le Grand Pere de l'Empe- " reur regnant étant encore enfant, & " voulant caſſer un œuf ſelon l'ancien- " ne coutume, ſe coupa un doigt. Sur " quoi l'Empereur ſon Pere fit publier " un Edit, par lequel il ordonna à tous " ſes Sujets, ſous de grandes peines, " de caſſer leurs œufs au bout le plus " étroit. Cet edit irrita tellement le " Peuple, que nos Hiſtoires font men- " tion de ſix Rebellions, dont il fut la " cauſe, & qui coutèrent la vie à un " Empereur, & la couronne à l'autre. " Ces diſſenſions domeſtiques ont tou- " jours été fomentées par les Empereurs " de *Blefuſcu*, qui ont toujours fourni " un azile aux Rebelles qui quittoient " l'Empire de *Lilliput*..... Le parti a " été par une loi formelle déclaré in- " capable de remplir aucune charge. Mais avec la permiſſion de ce Savant, je crois qu'il ne s'agit ici ni de *Cat-*

bolis-

holiques, ni d'*Anglicans*, ni des deux *Charles* I. & II. ni de *Jacques* II. ni de leurs ſucceſſeurs, ni des rebellions d'*Ecoſſe* & d'*Irlande*, ni de rien de ſemblable. *Gulliver* aura voulu dépeindre en genéral la futilité des matières qui ſont naitre des ſchiſmes, l'animoſité de ceux qui penſent différemment en fait de religion, les cruautez & les perfidies auxquelles chaque parti a recours pour abattre l'autre, & les révoltes odieuſes que le prétexte d'héréſie a ſouvent excitées.

Le ſixieme chapitre eſt emploie à décrire les ſciences, les loix, les coutumes, & l'education des *Lilliputiens*. „
" Il y a dans cet Empire quelques Loix
" dont *Gulliver* dit qu'il ſeroit tenté de
" faire l'apologie, ſi elles n'étoient
" directement contraires à celles de ſa
" chere Patrie. Par exemple, ils en-
" terrent leurs morts avec les pieds en
" haut & la tête en bas, parce que
" c'eſt une opinion reçue que dans on-
" ze mille Lunes, la terre.... tournera
" ſans deſſus deſſous, & que par ce
" moien au moment de la Reſurrecti-
" on, ils ſe trouveront tous debout.
" Leurs Savans avouent bien que cette
„ Doctri-

" Doctrine est absurde, mais la cou-
" tume ne la sse pas de continuer *par*
" *complaisance pour le vulgaire.* †

Je voudrois que des disputes aussi frivoles ne partageassent pas aujourd'hui l'*Angleterre*. Car je conviens avec vous d'une remarque faite par un grand homme, Monsieur *Hales* d'*Eton*, savoir que *les disputeurs d'à présent ressemblent aux Esprits qu'on dit être dans les Mines.* Leurs travaux n'avancent quoi que ce soit.

Ce qui suit touchant la punition des Délateurs qui ont calomnié un accusé meriteroit qu'on l'observât dans la *Grande Bretagne*. Il en est de même de la coutume observée à *Lilliput* de recompenser la vertu avec autant de soin que les autres peuples en ont de punir le crime. Je passe une infinité d'endroits qui sont d'une egale force, & je ne m'arrête pas non plus à l'infidelité du Grand Thrésorier *Flimnap*, qui représentoit à l'Empereur *que des Billets d'Epargne ne pourroient circuler qu'à neuf pour cent de perte.* Mais voici un article qui mérite votre curiosité. C'est Monsieur *Gulliver* qui parle.

" Com-

† Ces mots ont été oubliez dans le *François*.

" Comme j'ai été la cauſe innocente
" que la Réputation d'une Dame du
" premier rang a été attaquée, je dois
" tâcher de la juſtifier. Le Thréſorier
" s'étoit mis en tête d'être jaloux de
" ſa femme, parce que de méchantes
" langues lui avoient dit qu'elle étoit
" folle de moi, & qu'il couroit un
" bruit à la Cour qu'elle étoit venue
" une fois ſecrètement chez moi. Je
" proteſte ſolemnellement que ce ſont
" d'infames calomnies..... J'oſe défier
" le Thréſorier & ſes deux Delateurs
" *Cluſtril* & *Drumlo* de prouver que
" quelcun ſoit jamais venu chez moi
" incognito, excepté le Secretaire *Rel-*
" *dreſal*, qui ne s'y rendit que par l'or-
" dre exprès de l'Empereur. Il finit
" ce chapitre par remarquer que l'Em-
" pereur ſe laiſſoit trop gouverner par
" ce favori.

Il ne faut que ſe rappeller les quatre dernieres années d'une de nos Reines pour comprendre la remiere partie de ce paragraphe, car a derniere s'explique d'elle même.

L'Auteur raconte dans le ſeptieme Chapitre, que ſes ennemis aiant deſſein de l'accuſer de haute trahiſon, il alla cher-

chercher un azyle à *Blefuscu*. Je suis persuadé, Monsieur, que tendre & humain comme vous étes, vous ne pourrez lire les articles dressez contre lui, sans vous rappeller un souvenir douloureux, & sans songer au pauvre Compte d'O .... d. Les noms mêmes vous frapperont.

Skyresh Bolgolam Grand Amiral.
Flimnap Grand Trésorier.
Limtoc General.
Lalcon Grand Chambellan.
Balmuff Grand Justicier.

Les postes qu'il attribue à ces Seigneurs sont une clef suffisante de ce passage. Il n'y a pas jusqu'aux articles d'accusation qui ne rendent la chose intelligible. Quant au General *Limtoc*, j'ai appris son histoire à *Marlborough* dans la Comté de *Wilt*, en allant aux bains de *Bath*, & je vous en rendrai compte dans une autre occasion. Néanmoins je n'oserois assûrer que telle ait été l'intention de *Gulliver*. Il se pourroit bien qu'il a seulement voulu représenter l'injustice d'une Cabale, l'ingratitude de quelques Souve-

mains, l'oppreſſion de l'innocence, & l'amitié foible & timide des gens de Cour.

Le Chapitre huitième & dernier roule ſur le départ de l'Auteur & ſur les difficultez qu'il eut à ſurmonter. Il écrit que l'Empereur de *Lilliput* aiant envoié un Miniſtre pour le redemander à ſa Majeſté *Bléfuſcudienne*, ce Prince ne voulut pas y entendre. Je crois que notre Souverain ne ſeroit pas mieux écouté, s'il prioit le Roi de *France* de lui rendre *Knigt* & ſon *Livre verd*.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur *Gulliver* aiant préparé tout pour ſon voiage, il mit à la voile le vingt quatre *Septembre* †, & parle ainſi de ſon arrivée. „ Le ſeul malheur que j'eus fut „ que les Rats m'emportèrent une de „ mes brebis, dont je trouvai les os „ proprement rongez dans un coin. „ J'apportai le reſte de mon troupeau „ ſain & ſauf à terre, & je le mis à „ terre dans un Boulingrin à *Greenwich*, où la bonté des herbes l'en- „ graiſſa

† L'auteur de cette Clef remarque que *Gulliver* a datté ſon départ de l'année 1701. au lieu de 1721, par des raiſons myſterieuſes que lui faiſeur de clef dit qu'on devinera ſans peine.

„ graiſſa parfaitement, quoique j'euſſe „ toujours craint le contraire. Je n'au- „ rois jamais pu les tenir en vie durant „ un voiage auſſi long, ſi le Capitaine „ ne m'avoit donné quelques uns de „ ſes meilleurs biſcuits, qui réduits „ en poudre & mêlez dans l'eau, é- „ toient la meilleure nourriture du „ monde pour mon petit troupeau. „ En le montrant à pluſieurs Perſon- „ nes de qualité & autres, je fis un „ profit conſidérable durant le peu de „ temps que je reſtai en *Angleterre*, & „ avant que d'entreprendre mon ſecond „ voiage, je le vendis pour ſix cent „ pièces. Depuis mon dernier retour, „ j'ai trouvé que la race en eſt beau- „ coup augmentée, & les Brebis ſur „ tout ſe ſont fort multipliées J'eſ- „ père qu'elles ſerviront beaucoup à „ l'avancement des manufactures de „ Laine, par la fineſſe de leur Toi- „ ſon.

Cet endroit eſt ironique, ou je n'y entends rien. Cependant je n'oſe pas trop vous dire ce que j'en penſe. Les *Anglois* ne prendroient pas plai- ſir à voir qu'un Etranger les croie comparables à des moutons, animaux

craintifs & lâches, & dont un homme & un chien gouvernent des milliers ſans peine Ainſi je finis vîte ma lettre, en vous aſſurant que je ſuis avec un ſincère reſpect,

MONSIEUR

Votre.....

COROLINI DI MARCO.



OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSÉES
A
MONSIEUR SWIFT.
VOYAGE
DE
BROBDINGNAG.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES
DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSÉES
A
MONSIEUR SWIFT.

MONSIEUR,

BIen qu'on ne m'ait pas peu raillé ſur ce que j'ai adreſſé la clef de *Gulliver* à celui même qui paſſe pour auteur de l'ouvrage, je ne laiſſe pas de vous en envoier la ſuite, pour obéïr aux ordres dont vous avez bien voulu m'honorer. Vous ſaurez donc que notre homme condamné par ſon inclination & par la fortune à un genre de vie actif & in-

quiet, quitta bientôt ſa patrie, & s'embarqua ſur un vaiſſeau deſtiné pour *Surate.* Mais par bonheur pour le Public, après une navigation d'un an, le Capitaine du navire fut réduit à envoier la chaloupe à terre dans une region inconnue, pour voir s'il y auroit moien d'y faire de l'eau, & le curieux *Lemuel* voulut être de la partie. Sur ces entrefaites, arrive un Géant, les *Anglois* qui l'apperçoivent prennent la fuite, le vaiſſeau met à la voile, *Gulliver* ſeul ne peut ſe ſauver & eſt pris. Il s'apperçoit alors qu'il eſt parmi un peuple auſſi grand par rapport à lui qu'il l'étoit lui même par rapport aux *Lilliputiens*, & il appréhende à chaque inſtant que quelcun de ces monſtres ne le dévore. En effet, c'étoient des Créatures de cent cinquante pieds de haut, & tout, juſqu'aux herbes & aux inſectes, paroiſſoit dans une exacte proportion à cette grandeur. Mais cette enorme race de Geants etoit pleine d'humanité & de ſageſſe. On le montre d'abord dans les principales villes du Roiaume de *Brobdingnag* comme une curioſité inouie. La Reine l'achete enſuite, & il en devient le favori. Il

s'en

s'en fait bien que les Philosophes lui fassent autant d'accueil. Ces graves & dédaigneux Savans commencent par le dégrader de la qualité d'homme, & lui refusent même celle de nain, parce que sa petitesse étoit au dessous de toute comparaison, après quoi ils décident que ne pouvant etre rangé sous aucune classe d'animaux, il est ce qu'on appelle *Lusus Naturæ*, „ définition „ conforme à notre Philosophie Mo„ derne, dont les Professeurs dédai„ gnant les *causes occultes*, par lesquel„ les les disciples d'*Aristote* cherchent „ vainement à déguiser leur ignoran„ ce, ont inventé cette merveilleuse „ solution de toutes les difficultez, „ au grand avancement des connoissances „ humaines. Néanmoins il trouve le moien de convaincre le Roi qu'il est un veritable homme, il réüssit même à lui plaire, & il auroit été heureux dans cette Cour, si sa petitesse prodigieuse au prix de tout ce qu'il voioit à *Broddingnag* ne lui avoit attiré souvent des avantures tristes & ridicules. Il les décrit d'une maniere enjouée & vive, & amene enfin le Lecteur à des choses plus sérieuses & non moins divertissan-

tes * ſur l'Etat de l'*Angleterre*, ſur les défauts de ſon gouvernement, ſur les vertus, les ſciences, & les loix des *Brobdingnagiens*, ſur la politique corrompue & odieuſe des *Européens*, ſur l'horrible & meurtrier ſecret de la poudre à canon. Enfin la fortune le tire de ce païs d'une maniere auſſi extraordinaire qu'aucune des choſes qui ont précédé.

Après un voiage chez un peuple nain comme celui de *Lilliput*, rien ne pouvoit mieux convenir que la deſcription d'un Empire de Coloſſes tels que les *Brobdingnagiens*, dont la diſproportion extrême avec les corps des *Lilliputiens* devoit frapper & réjouir l'imagination. Auſſi je croirois que *Gulliver* n'a eu d'autre vue que celle là en amenant ſur le théatre une race d'une grandeur auſſi demeſurée. Néanmoins il y a des gens qui veulent à toute force qu'il ait eu plus d'eſprit que je ne lui en ſuppoſe dans cette rencontre.

Un Philoſophe entre autres me ſoutint ces jours paſſez que le voiage de *Brobdingnag* n'eſt qu'un Commentaire ingénieux ſur ce mot de *Pline* le Natura-

* Depuis les pages 176. juſqu'á 194.

turaliſte *, *Quaſi verò menſuram ullius rei poſſit agere, qui ſui neſcit*, & ſur ce paſſage de *Montagne* †, *Vraiement Protagoras nous en comptoit de belles, faiſant l'homme la meſure de toutes choſes, qui ne ſçut jamais ſeulement la ſienne. Si ce n'eſt lui, ſa dignité ne permettra pas qu'autre créature aye cet avantage. Or luy étant en ſoy ſi contraire, & un jugement ſubvertiſſant l'autre ſans ceſſe, cette favorable propoſition n'etoit qu'une riſée, qui nous menoit à conclure par néceſſité la néantiſe du Compas & du Compaſſeur.* Je lui répondis que *Gulliver* ne paroiſſoit pas avoir eu d'intention pareille, & qu'il ſeroit peut-être bien ſurpris qu'on l'en ſoupçonnât. Mais qu'il n'y avoit rien, qu'un Commentateur ne ſçut trouver dans quelque livre que ce ſoit, quand il vouloit s'en donner la peine. Là deſſus, mon homme repliqua qu'il ne prêtoit point ſon eſprit à *Gulliver*, que *Gulliver* s'étoit exprimé lui même en termes formels, que je n'avois qu'à lire ce paſ-

M 6 ſage

* *Lib. II.*

† *Livr. 2.*

ſage * „ Certainement les Philoſophes
„ ont raiſon de dire que rien n'eſt
„ grand ou petit que par comparaiſon.
„ Il auroit pû ſe faire que les *Lilliputiens* euſſent trouvé une nation, dont
„ le peuple fut auſſi petit par rapport à
„ eux, qu'eux mêmes l'étoient à l'égard de moi. Et qui ſait ſi cette
„ enorme race de Géans que je voiois
„ devant mes yeux, n'eſt pas une pepinière de nains en comparaiſon de
„ quelque autre peuple.

Comme il paroiſſoit avoir orné ſa memoire plus que n'ont coutume de faire les Philoſophes vulgaires, qui ſoit pareſſe, ou orgueil, veulent tout devoir à eux mêmes, & n'apportent dans les converſations & dans les livres qu'une raiſon auſtere, bourrue, négligée, deſtituée des graces de l'eſprit, je ne voulus le contredire qu'autant qu'il le falloit pour le mettre en train de pouſſer ſa pointe. Voici comme il le fit. Soiez donc perſuadé, Monſieur, que le but de *Gulliver* a été de prouver que nous ignorons la grandeur abſolue des

corps.

* Page 114.

corps. Il n'y en a point qui fut petit, s'il étoit seul, puisqu'il est composé d'un nombre infini de parties, de chacune desquelles Dieu peut former une Terre, qui ne seroit qu'un point, comparée aux autres jointes ensemble. De ce que nous avons une certaine idée de grandeur à la vûe d'un pied, il ne s'ensuit pas que le pied ait justement la grandeur répréséntée par cette idée. Car en premier lieu, les hommes n'ont pas tous la même idée de ce pied, puisque tous n'ont pas les yeux disposez de la même façon. Que dis-je? Un même homme voit autrement ce pied d'un œil que de l'autre. De plus, ce pied fait naître en nous diverses idées de grandeur, selon que nous le voions de près, ou de loin. Enfin dans les différens âges de la vie, nous formons des jugemens différens de la grandeur d'un pied, & dans un âge avancé nous le jugeons moins grand qu'il ne nous paroissoit dans l'enfance. C'est donc un préjugé fondé sur rien qui nous fait croire qu'on voit les corps selon leur véritable grandeur. Nous ne jugeons des grandeurs que par comparaison à nos propres corps, &

nos yeux ſont comme des Lunettes naturelles, qui groſſiſſent & qui diminuent les objets, à proportion que nous ſommes petits ou grands. Je m'explique. Si nous étions auſſi petits que des fourmis, ce qui eſt petit pour nous aujourd'hui nous paroitroit grand alors, ce qui eſt grand nous le trouverions monſtrueux, & ce qui échape à notre vûe par ſa petiteſſe ſeroit d'une grandeur raiſonnable. Si au contraire, Dieu nous avoit donné une taille giganteſque, nous trouverions petites des choſes, qui nous paroiſſent grandes, les montagnes ne ſeroient à nos yeux que des collines, & une infinité de choſes ſeroient inviſibles pour nous, que nous apperçevons à préſent ſans aucune peine. C'eſt à ce raiſonnement que ſe réduit le voiage de *Brobdingnag*.

Mais puiſque nous en ſommes ſur les grandeurs, il faut que je faſſe encore une remarque, continua-t'il. *Gulliver* raconte dans un endroit qu'il trouva & parcourut un livre, qui traitoit de la foibleſſe du Genre Humain, & n'étoit eſtimé que du vulgaire. „ Cet „ Ecrivain parcourut les mêmes lieux

„ com-

„ communs que nos Docteurs en Mo-
„ rale connoiſſent ſi bien, montrant
„ combien l'homme eſt un animal pe-
„ tit, mépriſable, & incapable de s'ai-
„ der lui-même, & de ſe défendre
„ contre les injures de l'air & contre la
„ fureur des Bêtes feroces: Combien il
„ étoit inferieur à une Créature en
„ force, à une autre en vîteſſe, à une
„ troiſième en prudence, & à une
„ quatrième en induſtrie. Il ajoutoit
„ que dans ces derniers temps la Na-
„ ture avoit dégénéré de ſa premiere
„ vigueur, & qu'elle ne produiſoit
„ plus que de petits avortons en com-
„ paraiſon d'autrefois. Il dit qu'il é-
„ toit fort apparent, non ſeulement
„ que l'eſpece des hommes étoit primi-
„ tivement plus grande, mais qu'auſſi
„ dans les premiers temps il doit y a-
„ voir eu des Geants, comme l'Hiſtoi-
„ re & la Tradition l'atteſtent d'un
„ côté, & comme des os prodigieux
„ qu'on a trouvez le démontrent de
„ l'autre. Il prétendoit que les Loix
„ de la Nature demandoient que nous
„ euſſions été faits au commencement
„ d'une conſtitution beaucoup plus
„ robuſte, & bien moins ſujets à être
„ dé-

„ détruits par de petits accidens. . . . . Je
„ ne pus m'empêcher d'admirer com-
„ bien étoit général le talent de tour-
„ ner les Lectures en moralitez, & le
„ penchant des hommes à se plaindre
„ de la Nature. Et je crois qu'après
„ une exacte recherche, ces sortes de
„ plaintes se trouveroient aussi peu
„ fondées parmi nous, qu'elles l'etoient
„ chez les Habitans de *Brobdingnag*.

Maintenant, ce que je voulois dire, c'est qu'en effet il n'y a point de nation, ni de siècle, où on n'ait déclamé sur l'étrange diminution du corps des hommes, ou sur leur *rabougrissement*, comme *Montagne* s'exprimeroit en pareille occasion. Les Héros des anciens Poetes *Grecs* & *Romains* lançoient des pierres, que douze hommes des siècles suivans auroient à peine pu soulever, & qu'ils auroient honorées du nom de Rochers. Si on y prend bien garde, on verra qu'excepte Tydée, ces Héros & les Heroïnes mêmes passoient au moins de la tête les autres hommes de leurs temps. L'impétueux Juvenal dit quelque part que la terre epuisée ne produit plus des corps tels que jadis, & que les mortels ne sont plus que de

petits

petits avortons, méprisez & haïs de Jupiter. Les mêmes plaintes sortent encore chaque jour de la bouche de nos Modernes. A les en croire, dans les premiers âges du monde, la nature jeune & vigoureuse produisoit sans peine des hommes grands, & les formoit d'un meilleur limon, au lieu qu'à présent elle est tombée dans une décadence aussi visible qu'elle est triste. Mais sur quoi sont fondez ces raisonnemens? Les arbres d'alors surpassoient-ils la hauteur des nôtres? Les mouches d'alors étoient-elles des géantes au prix de celles qui nous incommodent à présent? Les prémiers hommes avoient-ils la même superiorité sur nous par l'esprit que par le corps? C'est ce qu'on ne dit pas, & qu'il faut pourtant dire, si on veut prouver que la Nature ne puisse plus faire la même dépense à construire nos corps, qu'elle faisoit dans les heureux siecles dont on nous vante les avantages avec tant d'emphase. D'un autre côté, quel profit les hommes retiroient ils de cette taille haute & gigantesque, qu'on se plaît à leur attribuer? Au contraire, n'auroient-ils pas été embarrassez de leur propre grandeur, les plus
gros

gros des animaux auroient-ils ſuffi pour leur nourriture, & la Terre n'auroit-elle pas été trop petite pour fournir aſſez d'herbes aux animaux, s'ils avoient été d'une grandeur proportionnée à la ſtature & aux beſoins des hommes? Enfin dans quelle hiſtoire croiable, ou par quels monumens a t'on appris que nos Ancêtres nous aient ſurpaſſez autant qu'on veut nous le faire accroire? Il eſt parlé dans la Geneſe & dans les Nombres des *Nephilim* ou des Géans. Mais que peut on conclure de là! Par les Geants de la Geneſe quelques uns entendent des Athées & des monſtres de cruauté, qui ſe diſtinguoient autant par l'enormité de leurs crimes que par la grandeur de leurs corps, interpretation que le mot *Hebreu* ſouffre naturellement. Quant à ceux des Nombres, qui étoient en effet d'une taille giganteſque, il eſt vraiſemblable que la terreur & le mécontentement des Eſpions avoient groſſi les objets à leurs yeux. D'ailleurs, il eſt manifeſte qu'en ces deux endroits de l'Ecriture, il eſt parlé de Géans, comme de choſes rares & merveilleuſes de cet âge du monde. Encore une fois

donc

donc que peut on conclure de ces Hiſtoires? Qu'il y a eu de temps en temps & dans certains païs quelques Géans? Je n'ai pas envie de le nier. Au contraire je pourrois en apporter encore des exemples. Selon le ſavant & curieux *Gumberland*, *Goliath* avoit un peu plus de onze pieds d'*Angleterre*. L'Empereur *Maximin* étoit haut de neuf pieds. Le Docteur *Hakevill* rapporte après *Nannez* que les Portiers & les Archers de l'Empereur de la *Chine* étoient hauts de quinze pieds & au delà. Notre ſavant Monſieur *Derham* écrit dans ſa *Théologie Phyſique* qu'il a meſuré un jeune homme *Irlandois*, qu'on diſoit n'avoir pas encore dix neuf ans. Il étoit haut de ſept pieds & huit pouces, & il meſura une femme, qui n'avoit que cinq pouces de moins. Mais pour la hauteur ordinaire des hommes, ſelon toute apparence, elle a été toujours la même, ou à peu près. C'eſt ce qui paroît par les Monumens, par les Mumies, & par d'autres reſtes de l'Antiquité, qu'on voit encore de nos jours. Voiez par exemple le tombeau de *Chéops*, Roi d'*Egypte*, tombeau qui ſans doute étoit aſſez grand pour contenir celui qu'on y renferma. Par la meſure

exac-

exacte, qu'en a faite le curieux Docteur *Greaves*, on trouve que sa grandeur excède à peine celle de nos cercueils ordinaires. A ces monumens joignez ce que le Docteur *Hakewell* a ecrit sur d'autres moins anciens. Les tombes de *Pise* anciennes de plusieurs milliers d'années sont de la même longueur que les nôtres. Il en est de même de celle d'*Athelstan* dans l'Eglise de *Malmsbury*, de celle de *Sebba* dans l'Eglise de Saint *Paul*, de celle d'*Ethelred*, & de plusieurs autres. On tire encore des preuves convainquantes des armes des Anciens, de leurs boucliers, des vases & autres utensiles qu'on a déterrez de notre temps. Le Casque de cuivre déterré à *Metaurum*, qui sans doute a été laissé en ce lieu, à la défaite d'*Asdrubal*, est de la grandeur qu'il le faut pour un soldat d'à présent. Ce n'est pas là ma seule preuve. *Auguste* avoit cinq pieds six pouces de haut. Cette mesure convient exactement à celle de notre fameuse Reine *Elisabeth*, qui excédoit cette mesure de deux pouces, si on a egard à la différence du pied *Romain* d'avec le pied d'*Angleterre*. C'est donc une verité incontestable, que ce déchet de la Nature dont

on

on se plaignoit dès le temps d'*Homere* est faux & chimérique. Et en effet, si la nature déchoit, elle doit décheoir par tout, & décheoir chaque siecle, & décheoir dans chaque personne, & décheoir dans une certaine proportion. Pourquoi donc y a t'il encore des peuples entiers comme les *Patagons* d'une hauteur déméſurée? Pourquoi des peres qui n'ont que cinq pieds de haut ont-ils des fils hauts de six ou six pieds & demi? Pourquoi en général les hommes du dixhuitième siecle sont-ils aussi grands que ceux du dix septième? Ce n'est pas tout encore. Pourquoi les esprits ne s'affoiblissent-ils pas autant que les corps? Pourquoi les plantes & les arbres sont-ils encore de la même hauteur qu'ils étoient du temps de nos Aieux? Ainsi *Gulliver* a raison de conclure, comme il fait, que nos plaintes contre la Nature, examinées de près, se trouveroient aussi injustes que celles des *Brobdingnagiens*.

Telle fut la conversation que ce Philosophe eut avec moi au *Caffé Grec*. †. Le lendemain, je le revis au même endroit, & je lui fis part à mon tour de mes conjectures sur le voiage de *Lilliput*,

† Caffé où les Savans s'assemblent à *Londres*.

put, dont il me parut ſatisfait. Mais il ne put digérer l'explication que je vous ai donnée des petits moutons de *Gulliver*. Il m'aſſura que ces jolis animaux n'étoient rien moins que ſemblables à celui dont la Toiſon dorée eſt fameuſe dans les Poetes. Qu'ils étoient une image des Actions de nos Compagnies de Commerce, actions auxquelles une Acte du Parlement donna quelque vigueur, & tint lieu du biſcuit réduit en poudre, dont *Gulliver* nourrit ſon petit troupeau. Et enfin que ce qui ſuit ſur l'avantage qui peut revenir de la fineſſe de leur laine à nos manufactures, eſt une ironie malicieuſe & ſanglante, par laquelle on dépeint la décadence où ſont tombées ces mêmes Manufactures, tandis qu'on s'eſt occupé à faire réuſſir des projets vains & chimériques.

Il me parloit là-deſſus de l'air & du ton d'un *Jean Ker de Kerſland*. Cependant je veux bien vous avouer qu'il ne me perſuada pas. Au contraire je perdis un peu de la bonne opinion que j'avois conçue de ſa prudence & de ſon jugement. En effet, Monſieur le Doien, ſe peut-il que *Gulliver* ait eu des inten-

intentions pareilles, lui qui en veritable *Anglois* eſt toujours occupé de ce qui peut faire honneur à ſa chere Patrie, & ſe croit obligé en conſcience de croire qu'il n'y a pas au monde de peuples auſſi ſages & auſſi heureux que les *Anglois*? Je regarde donc cette explication comme fauſſe & maligne, & je retracte par la même raiſon celle que j'ai donnée à ce paſſage.

Je ſuis avec un vrai reſpect,

Monſieur,

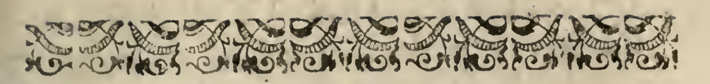
Votre très humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.



OBSER-

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSÉES
A
MONSIEUR SWIFT.
CLEF DES VOYAGES
DE
LAPUTA;
DE BALNIBARBI, DE GLUBB-DUBDRIB, & DE
LUGGNAGG.



CLEF DES VOYAGES DE LAPUTA, DE BALNIBARBI, DE GLUBBDUBDRIBB, ET DE LUGGNAGG.

MONSIEUR,

CEtte foi ci, vous trouverez bon que je commence sans cérémonie & sans préambule, & que je débute par la fin du premier Chapitre du troisième Voyage. Voici comme Monsieur

Gulliver y parle „ Le Ciel étoit fort se-
„ rein & le Soleil si chaud, que je fus
„ obligé d'en détourner les yeux, quand
„ tout d'un coup cet Astre fut obscur-
„ ci, à ce qu'il me paroissoit, d'une
„ maniére tout à fait différente, que lors
„ qu'un nuage vient à le couvrir. Je
„ tournai la tête, & apperçus entre
„ moi & le Soleil un grand corps opa-
„ que, qui approchoit de l'Isle où j'é-
„ tois. Ce corps me paroissoit être à
„ la hauteur de deux milles, & il m'ôta
„ la vuë du Soleil pendant six ou sept
„ minutes. Je ne remarquai pas que
„ l'air fut beaucoup plus froid pendant
„ cet intervale, ou le Ciel beaucoup
„ plus obscurci, que si je m'étois tenu
„ à l'ombre d'une haute Montagne.
„ Ce corps continuant toujours à s'ap-
„ procher, je vis que c'étoit une sub-
„ stance ferme, & dont le dessous étoit
„ fort uni. J'étois alors sur une hau-
„ teur à la distance de deux cent ver-
„ ges du rivage, & environ d'une
„ mille Angloise du corps dont je par-
„ le. Je pris alors ma lunette d'appro-
„ che, & pus appercevoir distincte-
„ ment plusieurs hommes se mouvants
„ sur les côtes de cette nouvelle Pla-
„ nète,

„ née, mais il me fut impossible de „ distinguer ce qu'ils faisoient.

„ Cet amour pour la vie, qui nous „ quitte si rarement, excita en moi quel- „ ques sentimens de joye, & je conçus „ quelque espoir de sortir d'une maniè- „ re ou d'autre de l'afreuse situation où „ j'étois. Mais il seroit dificile d'ex- „ primer quel étoit en même tems mon „ étonnement, de voir en l'air une Isle „ habitée par des Hommes, qui (à ce „ qu'il me paroissoit) pouvoient la „ hausser, la baisser, en un mot lui „ donner le mouvement qu'ils voulo- „ ient; mais n'étant pas alors d'hu- „ meur de philosopher sur ce Pheno- „ mene, je tournai toute mon attention „ à considerer quel cours l'Isle pren- „ droit, parce qu'elle me paroissoit être „ arrêtée. Un instant après néanmo- „ ins, elle continua à s'approcher, & „ j'en pus voir les côtez, environnez „ de differentes suites de Galeries, & „ de montées mises à de certaines di- „ stances, pour descendre de l'une dans „ l'autre. Dans la galerie la plus basse „ je vis quelques personnes qui pécho- „ ient avec de longues lignes, & d'au- „ tres qui ne faisoient que regarder. Je

„ leur fis ſigne en tournant mon bon-
„ net, (car il y avoit déjà quelque
„ temps que mon chapeau étoit uſé)
„ & mon mouchoir deſſus ma tête.
„ Quand ils furent à portée d'entendre
„ ma voix, je criai de toute ma for-
„ ce, & remarquai par les regards
„ qu'ils jettoient de mon coté, &
„ par leurs ſignes, qu'ils m'avoient
„ apperçu, quoiqu'ils ne repon-
„ diſſent pas à mon cri. Mais je vis
„ diſtinctement quatre ou cinq d'en-
„ tr'eux qui montoient en grande hâte
„ les degrez qui conduiſoient au haut
„ de l'Iſle, & qui diſparurent bien tôt.
„ Je devinai qu'ils étoient envoyez pour
„ aller recevoir des ordres touchant ma
„ perſonne, & j'apris depuis que je ne
„ m'étois pas trompé.

„ Le nombre des ſpectateurs deve-
„ noit plus grand d'inſtant à autre, &
„ en moins d'une demie heure l'Iſle ſe
„ trouva placée de maniére que la Ga-
„ lerie la plus baſſe me parut parallèle
„ à la hauteur où j'étois, quoiqu'é-
„ loignée d'environ cent verges. Je
„ me mis alors dans l'attitude d'un ſup-
„ pliant, & leur adreſſai la parole du

„ ton

„ ton du monde le plus humble, mais
„ je ne reçus point de réponse. Ceux
„ qui étoient le plus près vis à vis de
„ moi, paroissoient des personnes de
„ distinction à en juger par leur habit.
„ Ils me regardoient souvent, & sembloient causer ensemble avec application. A la fin un d'eux m'adressa
„ quelques mots dans une langue qui
„ avoit quelque rapport avec l'*Italien*.
„ J'exprimai ma réponse en cette derniere langue, dans l'espérance que du
„ moins le son en plairoit davantage à
„ leurs oreilles. Quoique nous ne nous
„ entendissions point, l'état où j'étois
„ fit que tout le monde comprit aisément
„ ce que je voulois dire.

„ Ils me firent signe de descendre du
„ Rocher, & de me rendre au Rivage,
„ ce que je fis, après quoi l'Isle volante
„ fut dirigée dans son mouvement de
„ maniére, qu'une chaine ayant été descendue de la galerie la plus basse, avec
„ un siége attaché au bout, je m'y attachai & fus tiré en haut par des poulies.

Cette Isle volante ou flottante, comme vous voudrez l'appeller, Monsieur, ne ressemble t'elle pas bien au *Monde dans la Lune* de l'Evêque *Wilkins*, ou

aux *Châteaux en l'air* d'une Dame fameuse d'*Angleterre?* Quant au premier, vous savez que ce savant Evêque raisonnoit de la maniere suivante, pour prouver que la Lune est une terre habitée, & qu'on y peut aller. La Nature n'a rien fait qui ne fût propre à la fin à laquelle elle l'a destiné. Or la Lune ne nous servant presque point, soit par sa foible lumiere, soit par son mouvement qui nous la rend presque invisible pendant la moitié de chaque mois, & pendant ses conjonctions avec le Soleil, qui arrivent tous les mois, il ne paroît pas vraisemblable que la Nature ait formé la Lune pour une fonction, dont elle s'acquitte si mal. Mais en considerant la Lune comme une terre habitée, il n'y a plus d'irregularité ni dans la variété de son cours, ni dans ses differens aspects. S'il y a des hommes dans la Lune, ils observent la terre tout de même que nous faisons la Lune, & la regardent comme une Planete qui leur renvoie une lumiere à proportion d'autant plus grande, que son globe est beaucoup plus gros que celui de la Lune. Peut être aussi que la terre étant environnée de mers, qui en occupent presque les deux tiers,

selon

ſelon Scaliger, les peuples de la Lune ne s'apperçoivent pas de la groſſeur du globe de la terre, parce que les eaux ne peuvent pas renvoier les raions du Soleil. La même choſe nous arrive pour la Lune : elle a des taches, & l'on a remarqué que trois jours avant ſa conjonction, lorſqu'elle ſe montre le matin à l'Orient, elle eſt plus lumineuſe, que quand elle paroît d ns la même diſt nce du Soleil du côté de l'Occident. Cela vient apparemment de ce que ce côté-ci ét nt plus couvert de lacs ou de mers, la rend trouble, & moins ſenſible à nos yeux. Quelques-uns pourtant conteſtent que les taches de la Lune ſoient des lacs & des m rs, parce qu'il ne s'en éleve ni vapeurs, ni brouillards, ni nuag s qui la dérobent à notre vuë, & dans un tems ſerein, & lors que la terre n'interrompt point le cours des raions reflêchis de la Lune, no s la voions toûjours avec le même luſtre, & la même clarté : ce qui ne pourroit pas arriver, ſi elle étoit environnée d'un athmoſphere auſſi épais & auſſi groſſier que celui qui nous enveloppe. Monſr. Wilkins n'eſt pas de cet avis. Il croit que la Lune comme la terre eſt enfer-

mée dans un athmosphere que forment les vapeurs qui s'en exhalent, & que s'approchant du Soleil de tout le demi diametre du cercle qu'elle decrit tous les mois autour de la terre, il est apparent qu'il en sort assez de vapeurs pour épaissir l'air qui se trouve autour d'elle.

Le plus sûr moien de s'en éclaircir seroit de s'y transporter. Mais l'audace de l'Art humain n'a encore osé le tenter. Monsr. Wilkins ne desespere point que cela ne puisse arriver un jour, & il y trouve de la possibilité. En comparant les progrés de l'Astronomie, inconnuë dans le premier âge du monde, & pendant la grossiereté & l'ignorance de ces temps-là, avec les connoissances & les observations des fameux Astronomes de notre temps, on peut attendre encore des choses plus merveilleuses. Les Arts ne se perfectionnent que par degrez, & la premiere invention est toûjours fort éloignée du point de perfection, où elle est portée par de longues experiences. Combien s'est-il écoulé de siecles avant que l'on ait distingué les Planetes d'avec les Etoiles fixes, & que l'Etoile du soir,

& celle qui le matin prec de le lever du Soleil, fût la même, & une Planete qui fait sa revolution autour du Soleil? Ceux qui viendront après nous, s'étonneront que nous aions ignoré bien des choses, qu'ils decouvriront en perfectionnant les inventions des siecles précédens. Mais le moien que les hommes attachez par leur pesanteur à la terre se puissent élever jusqu'à la Lune? Sa plus petite distance de la terre est de cinquante deux ou cinquante trois demi-diametres de la terre, & sur ce calcul-là, en parcourant mille milles * par jour, il faudroit six mois pour y arriver: & où trouver, & comment porter des provisions pour un si long voiage? De plus l'homme peut-il soutenir la fatigue de ne point dormir pendant six mois de chemin, & où se reposer, à moins qu'on ne suppose que la subtilité de l'air tiendroit toûjours ses sens éveillez? Monsr. l'Evêque de Chester ne se rebute point par ces obstacles, qui paroissent insurmontables. Il croit qu'il ne seroit pas absolument impossible, qu'un homme avec des aîles, ou par d'autres moiens, s'élan-

* *Mesure d'Angleterre.*

s'élançât dans les airs, & alors il perdroit sa force *centripete*, ou sa tendance vers le centre de la terre, parce qu'il n'y seroit plus repoussé par le poids de l'air de l'athmosphere, & ne rencontreroit plus d'empêchement, ni de résistance, pour continuer sa route. Il allegue diverses raisons mechaniques pour prouver que la pesanteur n'étant point naturelle aux corps pesans, elle deminuë à mesure qu'elle s'écarte du centre, vers lequel leur gravité les fait descendre.

Tels étoient les Paradoxes que ce grand homme † ne rougissoit pas d'avancer, Paradoxes qui méritoient bien un petit coup de dent de *Gulliver*, & que je croirois qu'il a voulu désigner; d'autant plus qu'il a fait allusion ailleurs à d'autres ouvrages du même Ecrivain. Mais, quoiqu'il en soit, les Pygmées de *Lilliput*, & les Géans de *Brobdingnag* n'etoient rien d'étrange au prix des Habitans de *Laputa*. Ils ont

† On lui a appliqué ce vers de *Juvenal*, où le Poete parle d'*Alexandre*,

Æstuat infelix angusto in limite Mundi.

ont toujours la tête panchée, ou à droit, ou à gauche. Un de leurs yeux est tourné vers la terre, & l'autre vers leur zenith. Leurs habits sont ornez de soleils, de lunes & d'etoiles, ainsi que les corps des anciens *Bretons*. S'ils n'avoient des Reveilleurs, sans cesse occupez de les avertir qu'on leur parle, ou qu'ils doivent répondre, ils ne penseroient ni à l'un ni à l'autre, tant ils sont accoutumez à s'enfoncer & à se perdre dans de profondes méditations. Par un effet de ces mêmes distractions, ils sont gens à ne pas voir un homme devant eux, à aller se heurter contre chaque poteau, à tomber dans le ruisseau & à y faire tomber un autre, à oublier cent fois une commission importante dont ils sont chargèz. D'ailleurs Mathématiciens jusqu'aux dents, ne parlant que de spheres, de globes, de plans, de lignes, ne rêvant la nuit d'autre chose, mettant la Géometrie à tout, & même où elle n'a que faire, & gâtant tout par cette affectation ridicule. Enfin pour achever de les peindre, mauvais raisonneurs, d'une humeur contredisante, pleins d'admiration pour leurs cheres personnes, & mé-

prisez ou haïs de leurs femmes, pour lesquelles ils ne savent pas avoir cette sage foiblesse, qui touche le beau sexe, & fait l'agrément de la vie des personnes mariées.

Voilà des gens d'une figure & d'un caractère qui auront sans doute surpris & fait rire bien des Lecteurs, & qui auront donné lieu à bien des commentaires. Mais pour vous, Monsieur, je gagerois que vous avez déja prévenu mon explication. En effet, peut-on avoir d'aussi bons yeux, & ne pas voir d'abord que les *Laputiens* sont ces Mathematiciens, Mathematiciens depuis les pieds jusqu'à la tête, & rien autre chose que Mathematiciens, qui etudient les Mathematiques toute leur vie, au lieu d'en faire usage, qui méprisent tout au prix des Mathematiques, auxquels la Raison déplait, si elle a de l'esprit, & si elle ne parle Mathématiques, & qui enfin négligeant leur figure, leurs habits, les egards de la civilité, leurs affaires, & jusqu'à leurs femmes, meritent d'être regardez comme des Bourrus & des Sauvages inutiles à la Société humaine? Pour moi, c'est ce qui m'a frappé d'abord dans les *Laputiens*,

putiens, & j'ai reconnu dans eux cet amour outré pour les Mathematiques ; sur lequel je ne sais pourquoi les Etrangers ont fait grace aux *Anglois*, si ce n'est parce qu'il est beau de n'avoir que des folies qui ont tant de l'air de la sagesse.

Ce qui suit est moins general. *Gulliver* dit que quand les Sujets du Roi de *Laputa* avoient des placets à lui prèsenter, il faisoit décendre de l'Isle flottante plusieurs ficelles avec des poids, & que les habitans des Villes sur lesquelles l'Isle s'arrêtoit attachoient à ces ficelles leurs placets, qu'on tiroit ensuite en haut. Je croirois que cet endroit est une allusion malicieuse au livre de l'Evêque *Wilkins*, intitulé, *Le Messager prompt & secret* †.

Il ajoute que ce qu'il savoit en Mathematiques lui fut d'un grand secours, pour apprendre la Langue *Laputienne*, dont la plusspart des termes ont rapport à cette science & à la Musique. Je me trompe beaucoup, ou ceci tombe encore sur le Livre *in folio* de ce fameux Prélat

† En *Anglois The secret and swift Messenger.*

Prélat, qu'il a intitulé, *Les Charactères réels, ou le Langage Universel.* *

Il finit ce Chapitre par l'histoire d'une Dame de la Cour, qui s'enfuit avec un Laquais, & se cacha avec lui dans un méchant Cabaret, où ce nouveau mari la battoit comme plâtre. Elle fut ramenée chez elle, s'enfuit encore quelques jours après, & alla retrouver son Galant, sans qu'on ait jamais entendu parler depuis de l'un ni de l'autre. Il conclut ce recit par ces mots. „ Peut „ être que quelcun de mes Lecteurs „ s'imaginera que je lui raconte ici une „ Histoire *Européenne* ou *Angloise*. Il a raison, car mille personnes m'ont assuré qu'il s'agissoit ici de feu Monsieur *Jean Dormer* Ecuier, & de *Thomas Jones* son Laquais. Cependant c'est ce que je ne veux point vous assurer.

Il decrit dans le Chapitre troisième *Flandola Gagnole*, ou *la Caverne des Astronomes*. Voici ses propres termes. „ Au centre de l'Isle il y a une „ ouverture de cinquante verges de „ diametre, par où les Astronomes dé-

„ cen-

* En *Anglois*, *The real Character, or, Universal Language*.

" cendent dans un grand Dôme, qui " se nomme à cause de cela *Flandola* " *Gagnole*, situé à la profondeur de cent " verges plus bas que la superficie su-" périeure de Diamant. Dans cette " Caverne brûlent continuellement " vingt lampes, dont la lumiere ré-" fléchie sur des murailles de Diamant a " un eclat inexprimable. L'endroit est " rempli de quarts de Cercle, de Teles-" copes, d'Astrolabes, & d'autres In-" strumens Astronomiques. Mais l'ob-" jet le plus curieux & duquel dépend " la destinée de l'Isle, est un aiman " d'une grandeur prodigieuse, & d'une " figure assez semblable à la navette " d'un Tisserand.

Je ne sais si *Flandola Gagnole* n'est pas le Parlement d'*Angleterre*, & l'Aiman les Manufactures de Toile & de Baine, dont dépend le bien être de la *Grande Bretagne*. Du moins personne jusqu'ici n'a pu me donner d'autre explication de ce passage.

. . . . *Tu si quid novisti rectius istis,*
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

Je

Je passe au Chapitre quatrieme. *Gulliver* y raconte qu'il alla de *Laputa* à *Lagado*, Capitale du Roiaume de *Balnibarbi* & qu'il n'y vit de toutes parts qu'un grand air d'agitation, de confusion, d'indigence & d'envie de s'enrichir à la hâte. C'etoit le triste fruit de la rage de faire des projets, rage qui s'étoit répandue sur le Païs, comme un amas d'exhalaisons malignes, & qui en avoit chassé l'abondance présente, pour faire place à des thrésors immenses qui devoient venir de je ne sais où. Je ne m'amuserai pas à vous dire qu'il s'agit ici des actions du *Missisipi* en *France*. Je ne doute point que vous ne l'aiez compris d'abord. Cependant mille gens veulent que tout ceci fasse allusion à notre Compagnie du *Sud*. Mais vous jugez bien que *Gulliver* aime trop sa Patrie, & connoît trop la sagesse du Gouvernement pour avoir eu un tel dessein dans l'esprit.

Au reste, il y avoit à *Lagado* un Seigneur nommé *Munodi*, qui s'etant préservé de la contagion générale de la Nouveauté, vivoit encore dans l'opulence & dans l'eclat, & augmentoit chaque jour ses richesses par une sage œco-

œconomie. Mais il craignoit que peu à peu on ne l'obligeât de renverſer les ſuperbes maiſons & les belles plantations, qu'il avoit en divers endroits, parce qu'elles n'avoient pas le ſceau de la Nouveauté, & qu'il ſe contentoit des manieres antiques d'augmenter & de conſerver ſon bien. Je ne puis deviner qui eſt ce Seigneur, car je ne connois pas la *France* aſſez en détail, pour le déterrer parmi tant d'autres, qui n'ont pas eu autant de prudence. Je vous dirai ſeulement que pluſieurs perſonnes en font un Lord *Anglois*, qu'ils appellent le Duc de *Ch*. . . . . S. Voiez juſqu'où va la malice.

Les Chapitres cinquieme & ſixieme ont un rapport trop marqué aux affaires de l'*Angleterre* pour que je croie à propos de vous en donner la clef. Mais il n'en eſt pas de même du ſeptieme & du huitieme. *Gulliver* y décrit ſon voiage à *Glubbdubdribb*, ou *Iſle des Sorciers*, la réception que le Gouverneur lui fit, l'evocation de pluſieurs Morts anciens & modernes, les diſcours qu'ils lui tinrent, & les remarques qu'il tira de leur converſation. Ces endroits ſont bien mortifians pour une infinité de gens

gens de toute ſorte de ſiecles & d'eſpeces, & par cette raiſon, je m'abſtiendrai d'en parler, ſûr que vous les entendrez aſſez par vous même. Je me borne à ce paſſage, qui répréſente à merveille le Pyrrhoniſme Hiſtorique, car pour vous le dire en paſſant, *Glubbdubdribb* n'eſt autre choſe que l'Hiſtoire. „ Aiant examiné & interrogé avec
" attention tous ceux qui depuis un ſie-
" cle avoient occupé les plus eminen-
" tes places dans les Cours des Prin-
" ces, je trouvai que de miſerables
" Ecrivains en avoient effrontément
" impoſé au Monde, atribuant plus
" d'une fois les plus grands exploits
" de guerre à des Lâches, les plus ſa-
" ges conſeils à des Imbecilles, la plus
" noble ſincerité à des Flateurs, une
" vertu *Romaine* aux Traitres de leur
" patrie, de la pieté à des Athées,
" & de la veracité à des Delateurs:
" Que pluſieurs Hommes du mérite le
" plus pur & le plus diſtingué avoient
" été condamnez à mort ou envoyez
" en exil par ſentence de quelques Ju-
" ges corrompus ou intimidez par un
" Premier Miniſtre : Que des Femmes
" d'intrigue ou proſtituées, des Ma-
" que-

" quereaux, des Parasiters & des Bouf-
" fons décidoient souvent les affai-
" res des Cours, des Conseils, & des
" plus augustes Senats. J'avois déjà
" assez mauvaise opinion de la sagesse
" & de l'integrité des Hommes, mais
" ce fut bien autre chose quand je fus
" informé des motifs auxquels les plus
" grandes entreprises & les plus éton-
" nantes révolutions doivent leur ori-
" gine, aussi bien que des méprisables
" accidens auxquels elles sont obligées
" de leur succès.

" J'eus occasion en même tems de
" me convaincre de l'audace & de
" l'ignorance de ces Ecrivains d'Anec-
" dotes, qui dans leurs Histoires secre-
" tes empoisonnent presque tous les
" Rois; repétent mot pour mot un
" discours qu'un Prince à tenu en se-
" cret à son Premier Ministre; ont co-
" pie authentique des plus secretes In-
" structions des Ambassadeurs, & ce-
" pendant ont le malheur de se trom-
" per toujours. Un General confessa
" en ma présence qu'un jour il n'avoit
" gagné la victoire qu'à force de fautes
" & de poltronnerie, & un Amiral,
" que pour n'avoir pas eu d'assez étroi-
" tes

" tes liaisons avec les Ennemis, il avoit
" batu leur Flote dans le tems qu'il
" ne songeoit qu'à leur livrer la sienne.
" Trois Rois m'ont protesté n'avoir
" pendant tout le cours de leurs Re-
" gnes jamais fait de bien à un seul Hom-
" me de merite, à moins qu'ils ne
" l'ayent fait sans le savoir, étant abu-
" sez par quelque Ministre en qui ils
" se confioient. Ils ajouterent, que
" s'ils avoient à revivre, ils tiendroient
" encore la même conduite, & ils me
" prouvérent avec beaucoup de force,
" que la corruption étoit un des plus
" fermes soutiens du Trone, parce que
" la vertu donne aux Hommes une cer-
" taine inflexibilité, qui est la chose
" du monde la plus incommode pour
" ceux qui gouvernent.

Il continue de la maniere suivante.
" J'avois souvent lû que de certains ser-
" vices importans avoient été rendus à
" des Princes ou à des Etats. Cela
" me fit naître la curiosité de voir ceux
" à qui on en avoit l'obligation. Après
" une exacte recherche, il me fut dit
" que leurs noms ne se trouvoient en
" aucun Registre, *excepté* un petit nom-
" bre *d'entre eux*, que l'Histoire a re-
" pré-

" présentez comme des Infames & des " Traitres. . . . . La plufpait d'entre " eux, à ce qu'ils me dirent, etoient " morts dans la misere, ou *avoient* por- " té leurs têtes sur un echafaut.

. . . . *I nunc & sævas curre per Alpes,*
Ut pueris placcas & declamatio fias.

De *Glubbdubdribb Gulliver* se transporta dans le Roiaume de *Luggnagg*, où il eut une longue conversation sur les *Struldbrugg*, ou hommes immortels, que je mets ici, persuadé que vous serez bien aise de la voir. Voici ses propres termes. „ Si j'avois eu le bon- „ heur de naitre *Struldbrugg*, dès que „ j'aurois connu l'excès de ma félici- „ té, je me ferois d'abord servi de tou- „ tes sortes de moyens pour acquerir „ des richesses, & à force d'adresse „ & d'application j'aurois pu en moins „ de deux siécles devenir un des plus ri- „ ches Particuliers du Royaume. Je dis „ en second lieu, que dès ma plus tendre „ jeunesse, j'aurois tâché de me per- „ fectionner dans toutes sortes de sci- „ ences, afin de surpasser un jour tous

„ les

„ les Hommes du monde en habileté
„ & en ſavoir. Enfin, que je met-
„ trois ſoigneuſement par écrit chaque
„ evenement conſidérable, de la veri-
„ té duquel je ſerois informé: Que je
„ tracerois ſans aucune ombre de par-
„ tialité les caractéres des Princes &
„ des plus fameux Miniſtres d'Etat,
„ qui ſe ſuccederoient les uns aux au-
„ tres: Que je marquerois exactement
„ les diférens changemens qui arrive-
„ roient dans les coutumes, le lan-
„ gage, les modes, & les divertiſſe-
„ mens de mon Païs. Et que par ces
„ moyens j'eſperois de devenir un thré-
„ ſor vivant de connoiſſances & de ſa-
„ geſſe, auſſi bien que l'oracle de ma
„ Nation.

„ Dès que j'aurois atteint l'âge de ſoi-
„ xante ans, leur dis-je en pourſui-
„ vant mon diſcours, je ne ſongerois
„ plus à me marier, mais pratiquerois
„ les loix de l'Hoſpitalité, quoiqu'avec
„ retenue.

„ Je m'occuperois à former l'eſprit
„ & le cœur de quelques jeunes Gens
„ de grande eſperance, en les convain-
„ quant par me obſervations & par
„ de nombreux exemples, de l'utilité
„ &

„ & de l'excellence de la vertu. Mais
„ je choiſirois pour mes compagnons
„ perpetuels d'autres Immortels com-
„ me moi, parmi leſquels il y auroit
„ une douzaine des plus anciens, dont
„ je ferois mes amis particuliers. Si
„ quelques-uns de ceux-ci ne ſe
„ trouvoient pas dans un état opulent,
„ je les logerois dans ma maiſon, &
„ en aurois toujours quelques-uns à ma
„ table, à laquelle je n'admettrois qu'un
„ très-petit nombre de vous autres mor-
„ tels, que je regarderois du même
„ œil dont un homme conſidère la ſuc-
„ ceſſion annuelle des tulippes & des
„ œillets de ſon jardin: les Fleurs
„ qu'il voit le divertiſſent pendant quel-
„ ques inſtans, mais ne lui font
„ point regretter celles de l'année paſ-
„ ſée.

„ Mes compagnons immortels &
„ moi, nous nous communiquerions
„ les uns aux autres nos obſervations,
„ & ferions des remarques ſur les di-
„ férentes maniéres dont la corruption
„ ſe gliſſe dans le monde, afin d'en
„ préſerver les hommes par de ſages
„ leçons, & par l'aſcendant de notre
„ exemple; remedes qui ſelon tou-

„ tes les apparences empêcheroient „ cette dépravation de la Nature hu- „ maine, dont on s'eſt plaint avec „ tant de raiſon dans tous les âges.

„ Ajoutez à cela le plaiſir de voir les „ plus étonnantes Revolutions d'Etat: „ d'anciennes Citez tombant en ruï- „ nes: d'obſcurs villages devenant des „ Capitales d'Empires: de fameuſes „ Riviéres changées en petits Ruiſſe- „ aux: l'Ocean laiſſant un païs à ſec, „ pour en couvrir un autre de ſes on- „ des: les Sciences établiſſant leur ſié- „ ge dans de certains Pays, & quel- „ ques ſiécles après paroiſſant les avoir „ quittez pour jamais. Je pourois alors „ me promettre de voir le jour où l'on „ auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouve-* „ *ment Perpetuel*, & la *Medecine Uni-* „ *verſelle*, auſſi bien que pluſieurs autres „ belles Inventions.

„ Quelles magnifiques découvertes „ ne ferions nous point en Aſtronomie, „ en ſurvivant à nos prédictions les plus „ reculées, & en obſervant les retours „ periodiques des Cometes, & tout ce „ qui a du raport au mouvement du „ Soleil, de la Lune & des Etoi- „ les!

Mais

Mais on ne tarda pas à lui faire ſentir combien ce plan étoit déraiſonnable & injuſte, puiſqu'il ſuppoſoit une éternite de jeuneſſe, de ſanté, & de vigueur, que perſonne ne ſauroit avoir la folie de ſe promettre. On lui repréſenta les incommoditez de la vieilleſſe, les infirmitez auxquelles elle eſt ſujette, la vanité, l'opiniâtreté, l'avarice, la mauvaiſe humeur, l'envie, les deſirs impuiſſans, le babil, enfin les paſſions qui ſont naturelles à cet âge. On lui remontra que les moins malheureux de ces Vieillards eternels ſont ceux qui ont le bonheur de radoter & de perdre la mémoire. On ajouta qu'il n'y a perſonne qui ne les haïſſe ou qui ne les mépriſe. En un mot, on lui fit un long & ingénieux commentaire de l'endroit de la dixieme Satire de *Juvenal*, où ce Poete décrit les incommoditez de l'âge décrépit, & il fut obligé d'avouer que les *Luggnaggiens* qui lui parloient avoient raiſon.

Voilà un long article ſur un point de Morale, qui paroît aſſez ſuperflu, puiſqu'il n'y a guères de gens aſſez déraiſonnables, pour ſouhaiter l'immortalité, au prix qu'il faudroit l'acheter.

Que croiez vous donc, Monſieur, que *Lemuel Gulliver* ait eu en vue? Pour moi, je crois que ce ſont les Moines, ces Eunuques volontaires, dont l'impudique continence a anéanti plus d'hommes que les peſtes, les famines & les guerres n'ont jamais fait, & qui compoſent néanmoins une famille eternelle, où il ne naît & ne meurt perſonne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne ſauroit guères appliquer qu'à eux ces paroles de *Gulliver*. ,, Ces Immortels ,, deviendroient avec le temps Poſſeſ- ,, ſeurs de tous les biens de la Nation, ,, & s'empareroient de toute l'autori- ,, té, d'où il arriveroit que manquant ,, de talens pour faire un bon uſage du ,, pouvoir qu'ils auroient entre les ma- ,, ins, le Gouvernement dont ils ſe- ,, roient le ſoutien crouleroit bientôt ,, ſur ſes fondemens. En effet, les Maiſons Religieuſes ne ſont elles pas comme un gouffre toujours ouvert, où s'enſeveliſſent à jamais les richeſſes de l'Etat? Pour me ſervir des termes d'un *François* †, en qui on ne ſait qu'admirer le

† Lettres Perſanes Tom. II. pages 179. & 180.

le plus l'esprit, ou le jugement „ c'est
„ une Société de gens avares, qui
„ prennent toujours, & ne rendrent ja-
„ mais. Il accumulent sans cesse des
„ Revenus pour acquerir des Capitaux.
„ Tant de richesses tombent pour ainsi
„ dire en paralysie: plus de circulati-
„ on; plus de Commerce; plus d'Arts;
„ plus de Manufactures.

Je suis avec un veritable respect,

Monsieur le Doien,

Votre très-humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.



OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSEES
A
MONSIEUR SWIFT.
VOYAGE
DES
HOUYHNHNMS.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES
DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSE'ES
A
MONSIEUR SWIFT

MONSIEUR.

VOus ſavez que dans la deſcription de l'age d'or, Platon compte pour un des principaux avantages des heureux hommes d'alors le commerce qu'ils avoient avec les Bêtes, commerce dans lequel ils etendoient leurs connoiſſances, qui ne contribuoit pas peu au bonheur de leur vie. Peutêtre fut-ce

par cette raiſon que les Tireſies, les Melampes, les Apollonius de Thyane, & pluſieurs autres firent tant d'efforts, dans la ſuite, pour apprendre le langage des animaux. Mais je ne crois pas qu'ils y réüſſirent. Ce ſecret étoit reſervé à Eſope. Ce Philoſophe tira de leurs diſcours & de leur conduite des leçons & des exemples pour inſtruire les hommes, & rendit par là tant de ſervice à l'Univers, qu'il a excité je ne ſais combien de Savans à rechercher ce ſecret perdu depuis pluſieurs ſiecles. Chacun ſait que quelques uns l'ont fait avec un grand ſuccès. Mais ni lui ni eux n'avoient pu découvrir ce que notre ami *Lemuel Gulliver* nous apprend dans ſon voiage des *Houyhnhnms*, ſavoir que les Hommes ne ſont au fonds que des Bêtes, & que les Bêtes au contraire ſont les veritables Hommes. Cependant c'eſt la pure verité, s'il eſt vrai que les *Houyhnhnms* aient autant d'eſprit, de courage, de bonté, de ſageſſe & de droiture qu'il leur en donne, c'eſt à dire qu'ils nous ſurpaſſent autant qu'il le dit.

En un mot, Monſieur, pour vous parler ſans figure, le voiage des *Hou-*

yhn-

yhnhnms eſt une cenſure continuelle & ingenieuſe des hommes. Je voudrois ſeulement qu'elle fut un peu moins outrée. Par exemple, à quoi bon nous railler de ce que nous ne marchons pas à quatre pattes, comme les Chevaux? S'il ne veut pas que nous regardions comme une noble prérogative de notre eſpece celle de marcher ſur les pieds, & la tête elevée vers le Ciel, qu'*Ovide* décrit dans ces vers,

Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus, *

Du moins il devoit trouver que cette figure vaut bien celle d'un Cheval. J'aimerois autant l'imagination ſuivante de *Montagne*, dont voici les propres termes, où ſon but eſt de prouver que le privilège dont le Poete nous flatte ne nous eſt rien moins que particulier. „ Il ya pluſieurs Beſtioles qui ont la „ veue renverſée tout à fait vers le

* *Metam. lib. I.*

„ Ciel, & l'encolure des Chameaux &
„ des Autruches, je la trouve encore
„ plus relevée & droite que la nôtre.
„ Quels animaux n'ont la face enhaut,
„ & ne l'ont devant, & ne regardent
„ vis à vis comme nous, & ne décou-
„ vrent en leur juste posture autant du
„ ciel & de la terre que l'homme? *
Encore ce dernier convient-il du moins que notre figure est passable.

Il est vrai qu'il se répand ensuite en déclamations qui ne sont pas fort raisonnables. „ Certes, *dit il*, quand
„ j'imagine l'homme tout nud, oui en
„ ce sexe qui semble avoir plus de part
„ à la beauté, ses tares, sa subjection
„ naturelle, & ses imperfections, je
„ trouve que nous avons eu plus de
„ raison que nul autre animal de nous
„ couvrir. Nous avons été excusables
„ d'emprunter de ceux que nature avoit
„ favorisez en cela plus que nous, pour
„ nous parer de leur beauté, & nous
„ cacher sous leur despouille, de laine,
„ plume, poil, soye.

Voilà ce qui s'appelle tomber dans la déclamation outrée, & dire des sottises bril-

* *Montagne. Lib. II.*

brillantes. Qu'y a t-il donc de difforme dans le corps de l'homme? Faloit-il pour le rendre joli, lui donner un corps velu ou hériſſé comme aux ours, ou des ecailles comme aux poiſſons? La blancheur, la fineſſe, la délicateſſe de ſa peau ſont elles autant de choſes qui l'enlaidiſſent, & qu'il doive cacher avec ſoin? Oui, mais, il porte des habits, & aucun autre animal n'en porte. Les chiens, les chats, les moutons, les bœufs ne ſavent ce que c'eſt que de juſtaucorps & de culottes. Je répondrois volontiers, c'eſt que les chiens, les chats, les moutons, les bœufs ſont des bêtes, & cette réponſe ſeroit plus ſolide qu'elle ne le paroît. En effet ces animaux ont ils beſoin de quelque choſe de ſemblable, & la nature ne les a-t'elle pas habillez à ſes propres frais, en les faiſant naître? Pourquoi donc voudroient-ils ſe faire d'autres habits? D'ailleurs comment s'y prendroient-ils pour ſe les faire? Mais pour venir à quelque choſe de ſerieux, je dirois à *Montagne*, pourquoi ne nous couvririons nous point du poil & de la laine des bêtes? Vaut-il mieux que nous demeurions expoſez à l'ardeur du ſoleil & à la ri-

gueur du froid? Non ſans doute. Qui vous obligeoit donc de recourir à notre prétendue diformité pour trouver la raiſon qui fait que nous nous habillons? La néceſſité ſuffiſoit. Il ne vous reſte par conſéquent que de repliquer une choſe, qu'on a repetée cent fois, depuis Pline le Naturaliſte. C'eſt que la Nature attentive aux beſoins des autres animaux, les munit en mere tendre contre les incommoditez des ſaiſons, au lieu qu'elle y abandonne les hommes, comme indignes de ſes ſoins. Mais pour nous, nous avouons qu'elle nous a traitez aſſez bien, pour n'avoir pas ſujet de nous plaindre, puiſqu'au lieu du poil, des plumes, de la laine, qu'elle nous a refuſez, elle nous a donné une raiſon, par le moien de laquelle nous pouvons nous habiller, & commodément, & magnifiquement même, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, comme il nous plaît.

Cependant il a plu à notre eſtimable Ami Monſieur Gulliver de railler auſſi ſur la nudité naturelle des hommes, & ſur leurs prétendus déguiſemens, car c'eſt le nom qu'il donne aux habits. Mais je crois qu'il ne l'a fait que pour

rire,

rire: Il y a trop de bon ſens dans le reſte de ſa Narration pour ſuppoſer qu'en ces endroits il parlât ſérieuſement.

Seulement, il me ſemble qu'il s'eſt contredit, au ſujet de la maniere dont les *Houyhnhnms* vivent entre eux. Dans certains endroits, il dit ou leur fait dire qu'ils n'ont point de Maitres, & qu'ils ſont ſoumis à la Raiſon ſeule. Dans un autre, il dit qu'ils ont un Conſeil, qui s'aſſemble un certain nombre de fois par an, & où les affaires publiques de la Nation ſe décident ſouverainement. Vous m'avouerez, Monſieur, qu'il faut appliquer à ceci le celebre mot d'*Horace*.

..... *aliquando bonus dormitat Homerus.*

Mais ces legers defauts ſont rachetez par un nombre innombrable de beautez eclatantes. Tel eſt par exemple ce qu'il raconte dans le Chapitre cinquieme ſur l'état de l'*Angleterre*, ſur les défauts qui regnent dans l'adminiſtration de la juſtice, & ſur les cauſes des guerres entre les Potentats de l'*Europe*... Je ne puis reſiſter à la tentation de vous

copier

copier quelque chose sur ce dernier article. Voici comme il s'y exprime.
„ Le *Houyhnhnm* mon maitre me de-
„ manda quelles etoient ordinairement
„ les causes pourquoi un païs entroit en
„ guerre avec un autre. Je répondis
„ que ces causes étoient sans nombre,
„ mais que je lui ferois l'énumeration des
„ principales. Que quelquefois c'étoit
„ l'ambition des Princes qui s'imagi-
„ nent toujours n'avoir pas assez de pays
„ ni assez de peuples pour leur domi-
„ nation: quelquefois la corruption des
„ Ministres, qui engagent leurs Mai-
„ tres dans une guerre pour se ren-
„ dre necessaires, ou pour détourner
„ l'attention de dessus leur mauvaise ad-
„ ministration. Que la difference en fait
„ d'opinions avoit couté la vie
„ à plusieurs millions d'hommes: par
„ exemple, si de la *chair* est du *pain*,
„ ou du *pain* de la *chair*; si le jus d'un
„ certain *fruit* est du *sang* ou bien du
„ *vin*; s'il vaut mieux *baiser un pilier*,
„ ou le *jetter dans le feu*; quelle est la
„ meilleure couleur pour un *habit*, la
„ *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou la
„ *Grise*; & si cet Habit doit être *long*
„ ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*,
„ avec

„ avec plusieurs autres problemes du „ même genre. Jamais les guerres ne „ sont plus cruelles & plus sanglantes, „ ou ne durent plus long-tems, que „ quand c'est la diversité d'opinion qui „ les a allumées, principalement quand „ cette diversité ne regarde que des „ choses indiferentes.

" Quelquefois deux Princes se brouil- " lent emsemble pour savoir qui des deux " chassera un troisiéme de ses Etats, " sur lesquels aucun d'eux ne prétend " avoir le moindre droit. Souvent un " Prince declara la guerre à un autre, " de peur que celui-ci ne le previen- " ne. Quelquefois une guerre s'allu- " me, parce que l'ennemi est trop *fort*, " & quelquefois parce qu'il est trop " *foible*. Quelquefois nos voisins *ont* " de certaines choses dont nous *man-* " *quons*, & ils *manquent* de certaines cho- " ses que nous *avons*, & nous nous entre- " tuons jusqu'à ce qu'ils prennent les " nôtres & nous donnent les leurs. On " peut avec justice faire la guerre à un " Allié qui possede de certaines villes " qui sont en notre bienséance, ou bien " une étendue de païs, qui s'il étoit joint " au nôtre, lui donneroit une figure

" plus

" plus reguliere. Si un Prince envoye
" des troupes dans un pays, dont le
" peuple eſt pauvre & ignorant, il peut
" legitimement exterminer la moitié
" des habitans & reduire l'autre moitié
" en eſclavage, dans le deſſein de les ci-
" viliſer & de corriger la ferocité de leurs
" mœurs. C'eſt une pratique très or-
" dinaire & très honorable, quand un
" Prince demande du ſecours à un au-
" tre pour chaſſer un uſurpateur,
" qu'il s'empare du païs, & tue,
" empriſonne, ou envoye en exil, le
" Prince à l'aide de qui il eſt venu.
" Etre alliez par naiſſance ou par ma-
" riage, eſt une ſeconde ſource de que-
" relles entre deux Potentats, & plus
" il y a de proximité dans la parenté,
" plus la diſpoſition à ſe quereller eſt
" grande. Les nations *pauvres* ſont *de
" mauvaiſe humeur*, & les nations *riches*
" ſont *inſolentes*. Or qui ne voit que
" *l'inſolence* & la *mauvaiſe humeur* ne
" s'accorderont jamais? Toutes ces rai-
" ſons font que le metier de *Soldat* paſ-
" ſe pour le plus honorable de tous,
" parce qu'un *Soldat* eſt un *Yahoo*, loüé
" pour tuer de ſang froid le plus d'ani-
" maux de ſon eſpece, quoi qu'ils ne
" lui

" lui ayent jamais fait le moindre mal.

„ Il y a encore une autre ſorte de „ Princes en *Europe*, qui n'ont pas les „ reins aſſez forts pour faire la guerre „ eux-mêmes, mais qui prêtent leurs „ troupes à des nations riches, à tant „ par jour pour chaque homme, & „ c'eſt là un de leurs plus ſolides & de „ leurs plus honnêtes revenus.

Il eſt certain qu'on ne pouvoit mieux dépeindre l'injuſtice & la futilité des motifs qui portent d'ordinaire à faire la guerre. En effet, à la honte éternelle de l'Humanité, les Siècles à venir apprendront par nos Hiſtoires, que nous avons fait la plus part des folies, dont on nous accuſe dans ce paſſage. A la verité, on ne ſe déclare plus la guerre, ſur ces frivoles queſtions, ſi de la *chair* eſt du *pain*, ou du *pain* de la *chair*; ſi le jus d'un certain fruit eſt du *ſang* ou bien du *vin*; s'il vaut mieux *baiſer un pilier*, ou le *jetter dans le feu*: par où l'Auteur deſigne les différends des Réformez & des Catholiques ſur la Tranſſubſtantiation, ſur l'adoration de la Croix, & ſur le culte des Images & des Reliques. C'eſt bien ce qui eſt arrivé trop de fois dans les

les derniers Siècles. Mais la mode en eſt paſſée, & les Princes d'aujourd'hui ne donnent plus dans ces petiteſſes. Ils ne ſe ſervent de la Religion que comme d'un prétexte ſpécieux pour colorer leurs entrepriſes. Mais il eſt pourtant vrai que ce prétexte a fait & fait encore rougir la terre du ſang innocent de bien des perſonnes, & il n'en faut pas d'avantage pour juſtifier le recit de *Gulliver*.

Ce qui ſuit ſur les abus de la Juriſprudence, n'eſt ni moins digne de remarque, ni moins veritable. En voici un, qui eſt le premier, & qu'il expoſe en ces termes. „ Suppoſons que mon „ Voiſin aie envie d'avoir ma *Vache*, „ il loüe un Avocat, pour prouver „ que ma Vache lui appartient. Il „ faut alors que j'en loüe un autre „ pour défendre mon droit, parce qu'il „ eſt contre toutes les regles de la „ Loi qu'un homme défende ſa propre „ cauſe“. Il ajoute que ſon Avocat ne peut que ſe trouver embaraſſé en défendant une cauſe juſte, parce qu'il n'eſt plus alors dans ſon élement, outre que s'il plaide ſa cauſe d'une maniere à la faire expedier d'abord, il eſt ſûr de s'at-

s'attirer l'indignation de ses Suprieurs, ou du moins la haine de ses Confrères, qui le regarderont comme une espece de Serpent qu'ils nourrissent dans leur sein, ou comme un gâte-metier. Je ne m'arrête point à ces deux derniers articles, parcequ'ils ne sont bons que *per la Satira, ò la Comedia, ò la Prédica*, trois occasions, où il est permis d'outrer un peu les charactères, pour en faire sentir mieux l'horreur ou le ridicule. Mais quant au premier, n'est-ce pas une chose absurde que je sois obligé de recourir à ces gens, *qui iras & verba locant*, pour faire entendre mes justes plaintes? Eh qui peut mieux que moi, qui suis le Lézé, faire comprendre aux Juges en quoi & combien je suis lézé? On suppose bien que je suis capable d'en instruire mon Avocat. Ne pourrois-je donc pas en instruire les Magistrats de même? Pourquoi faut-il que j'emploie encore la voix d'un Tiers, qui n'entend peut-être mon affaire qu'à demi, qui peut-être a oublié la moitié de mes raisons, qui par conséquent les représentera mal, & qui certainement a intérêt de faire durer mon procès, pour augmenter les dépens?

Il

Il y a un certain homme dans le monde, que j'aime, parce que je l'eſtime, au lieu que d'ordinaire on n'eſtime les gens que parce qu'on les aime. Cet ami me diſoit l'autre jour que les hommes étoient bien malheureux. Les trois choſes au monde qui nous intéreſſent d'avantage, notre ſalut, notre ſanté, nos biens, nous les confions à trois ſortes de perſonnes qui ne s'y intéreſſent nullement. Les Eccléſiaſtiques chargez du premier article nous entretiennent de ſcrupules, & vivent de notre crédulité. La Faculté chargée du ſecond fait durer nos indiſpoſitions, & s'engraiſſe de notre maigreur. Enfin les Jurisconſultes tirent nos procès en longueur, & les embarraſſent de mille formalitez, pour ſe tirer eux mêmes des embarras où jette l'indigence. Ce dernier point convient trop bien au ſujet, dont-il s'agit maintenant, pour que je doive demander excuſe en faveur de ma digreſſion.

Ce qu'il ajoute, que les Avocats ont un langage particulier, intelligible pour eux ſeuls, & que c'eſt dans ce jargon que leurs loix ſont écrites, n'eſt pas moins juſte & moins conſidérable.

Les

Les Loix Civiles ne devroient ſervir qu'à développer les principes de la Loi naturelle, gravée dans nos cœurs par Dieu même, dont elles ſont comme autant de Commentaires. Mais c'eſt la *Gloſe d'Orléans*, comme parlent les *François*, c'eſt-à-dire *obſcurum per obſcurius.* On ne lit les loix de l'equité que dans ſon cœur, au travers de ſes paſſions & des interêts perſonnels, qui la défigurent ou qui l'effacent même. On ne lit celles de la Juſtice que dans un langage entendu des Juriſconſultes ſeuls, qui s'en ſervent pour couvrir leurs démarches obliques d'une obſcurité impénétrable. Ils appellent ces termes des termes d'art, & ils ont raiſon, car c'eſt par cet art qu'ils enrichiſſent leurs familles, & qu'ils ruinent leurs Cliens. Il eſt particulier que les Myſteres de la Religion chez les Catholiques, & les Maximes du Droit chez preſque tout ce qu'il y a de Peuples en Europe ſoient ecrits dans une langue ignorée du Vulgaire. On croiroit que les fondateurs en ont agi de la ſorte, pour cacher leur ignorance, pour entretenir celle du Peuple, & pour ſe rendre reſpectables à la multitude.

Les Medicins on leur tour enſuite.

Mais,

Mais, je vous en prie, Monſieur le Doien, diſpenſez moi de m'etendre ſur leur article. *Difficile eſt in eum ſcribere qui poſſit occidere.* J'en dis autant du Portrait d'un premier Miniſtre, qui vient après, portrait dont je ſouhaite qu'on ne trouve jamais l'original que chez nos Ennemis, ſi même il eſt permis de ſouhaiter autant de mal à nos Ennemis.

Il y a encore mille choſes dont je devrois vous parler, parce qu'elles le meritent infiniment. Mais pour ne rien retrancher de beau, il faudroit tout copier, & je ne ſaurois me reſoudre maintenant à le faire, quoique tant d'Auteurs qui ne s'en vantent point ne ſoient Auteurs que par là, juſques là que moi qui parle, je ne ſais ſi ceux à qui je fais ce reproche, ne pourroient pas me dire, *factus es tanquam unus ex nobis.* Je finis donc en vous aſſurant que je ſuis avec un profond reſpect,

Monſieur le Doien,

Votre très humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.

F I N.

